3e ANNÉE Nº 146 1er NOVEMBRE 1925

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27
FRANCE : 4.25 = *LE NUMÉRO* = *ÉTRANGER* : 4.75

LIBRAIRIE GALLIMARD



15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

R. DU C. SEINE 35.806

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en fait la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. R. AVERMAETE. Apologie de l'adultère.. .. .. 8 fr.
2. M. BAULU. Boulle et sa Fille .. 9 fr.
3. R. BENJAMIN. Honoré de Balzac. 10 fr.
4. E. BERL. Méditation sur un amour défunt. 7.50
5. M. BETZ. L'Incertain. 7.50
6. L. BLOY. Le Symbolisme de l'apparition.. .. .. 8 fr.
7. H. BORDEAUX. Le Walter Scott normand : Barbey d'Aurevilly .. 9 fr.
8. F. CHAMPSAUR. Le Semeur d'Amour. Prix.. .. .. 12 fr.
9. H. CHARASSON. M. de Porto-Riche, ou le « Racine Juif » .. .. .. 5 fr.
10. P. CHARRON. Les nouvelles épigrammes du siècle.. .. .. .. 7.50
11. L. CHESTOV. L'Idée de bien chez Tolstoï et Nietzsche .. .. 9 fr.
12. R. CLAUZEL. La Colline des Amants. Prix 8.50
13. M. DEKOBRA. La Vénus à Roulettes. Prix 7.95
14. A. DEMAISON. La Reine de l'Ombre. Prix. 7.50
15. A. FRANCE. Dernières pages inédites. Prix . .. . 10 fr.
16. L. GACHON. Maria 7.50
17. J. GAUMENT et C. CE. Farces.. 7.50
18. G. GIRARD. La Jeunesse d'A. France. Prix. .. .. 10 fr.
19. R. DE GOURMONT. Nouvelles Dissociations 7.50
20. A. GYBAL. Luxure .. .. .. 9 fr.
21. M. A. LEBLOND. L'Amour sur la montagne. 7.50
22. A. LELARGE. P.-L. Courier, Parisien. Prix. .. .. 10 fr.
23. G. LEROUX. Le Fantôme de l'Opéra. Prix .. .. 7 fr.
24. M. MAGRE. Vies de Courtisanes. 7 fr.
25. A. MARCHON. Le Bachelier sans vergogne 7.50
26. G.-A. MASSON. Criquette, ou l'Ecole du Libertinage. 7.50
27. SAINT MERRILL. Prose et Vers. 12 fr.
28. G. MOORE. Confessions d'un jeune Anglais.. .. .. 12 fr.
29. L. PAILLET. Dans la ménagerie littéraire 7.50
30. E. PEROCHON. Les Hommes frénétiques .. .. 9 fr.
31. H. POULAILLE. Ames neuves.. 7.50
32. SAINT-SORNY. Palaces 7.50
33. E. SCHNEIDER. Les Heures Bénédictines 7.50
34. SECHE et J. BERTAUT. Baudelaire, 40 illustrations de G. DORIVAL. 6.75
35. A. SECHE et J. BERTAUT. Verlaine, 42 illustrations de G. DORIVAL. 6.75
36. A. STRINDBERG. La Chambre rouge. Prix .. .. 12 fr.
37. TANIZAKI. Puisque je l'aime .. 8 fr.
38. A. TCHEKOV. La Steppe .. .. 9 fr.
39. P. VOIVENEL. La maladie de l'amour. Prix. 7.50

PHILOSOPHIE — SCIENCES — POLITIQUE — DOCUMENTATION

40. P. APPEL. Henri POINCARÉ .. 6 fr.
41. O. AUBRY. Marie Walewska .. 7.50
42. A. DUMAINE. Choses d'Allemagne. Prix.. .. .. 9 fr.
43. M. DUPLAY. La Femme de César. Prix 7.50
44. Psse VÉRA GALITZINE. Réminiscences d'une émigrée . .. . 9 fr.
45. PROBUS-CORREARD. Nos petits Hommes d'Etat .. .. 7 fr.
46. C. SAUNIER. Bordeaux .. .. 14 fr.
47. B. TURILLOT. Histoire de Guillaume le Conquérant .. .. .. 10 fr.

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

48. P. COURTEAULT. Commentaires de B. de Monluc. Tome III .. 60 fr.
49. A. FRANCE. Œuvres complètes : tome II. Jocaste et le chat maigre. Le crime de Sylvestre Bonnard. 35 fr.
50. H. R. LENORMAND. Théâtre complet : tome IV. L'Homme et ses fantômes (A l'ombre du mal) 7.5
51. PLATON. Tome X : Timée. Critias. Prix. .. .. 20 fr.
52. J. RENARD. Œuvres complètes ; Ier volume du Journal.. .. .. 45 fr.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

53. J. P. ALAUX. Le premier voyage autour du monde, gravures de G. ALAUX . .. . 150 fr.
54. A. BRISSON. Nos Humoristes. 18 fr.
55. J. COCTEAU. Le Secret profeesionnel. Prix .. .. 120 fr.
56. J. COCTEAU. Maison de santé. 75 fr.
57. P. L. COURIER. Daphnis et Chloé. Prix .. .. 25 fr.
58. C. DIEHL. Manuel d'Art byzantin, tome I .. .. 30 fr.
59. A. GIDE. La Porte étroite, illustrations de DANIEL-GIRARD .. .. 75 fr.
60. R. DE GOURMONT. Le Problème du style .. .. 45 fr.
61. A. POUCKINE. La Fille du capitaine. Prix. .. .. 25 fr.
62. OVIDE. L'Art d'aimer .. .. 15 fr.
63. OZENFANT et JEANNERET. La Peinture moderne. .. .. 35 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (11)

nrf PUBLICATIONS 1er MAI-30 SEPTEMBRE 1925

POÉSIE

(volumes in-16 double-couronne sous couverture blanche à filets noir et rouges)

GUILLAUME APOLLINAIRE. **CALLIGRAMMES.** *POÈMES DE LA PAIX ET DE LA GUERRE (1913-1916).* **Ondes — Etendards — Case d'Armons — Lueurs des tirs — Obus couleur de lune — La tête étoilée** 7.50

ROMANS

(volumes in-16 double-couronne sous couverture blanche à filets noir et rouges)

ANDRÉ BEUCLER. **LA VILLE ANONYME**.. .. .. 7.50
LUC DURTAIN. **MA KIMBELL** 7.50
LUCIEN FABRE. **LE TARRAMAGNOU** 7.50
JACQUES DE LACRETELLE. **LA BONIFAS** .. .. 9 fr.
ERNEST TISSERAND. **UN SECOND CABINET DE PORTRAITS** .. 7.50

LITTÉRATURE

ALAIN. **SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU.** Un volume in-8 tellière 6.75

TRADUCTIONS

(volumes in-16 double-couronne sous couverture blanche à filets noir et rouges)

JOSEPH CONRAD. **JEUNESSE** suivi du **CŒUR DES TÉNÈBRES,** trad. de l'anglais par G. JEAN-AUBRY et A. RUYTERS 7.50
SALOMON POLIAKOV. **LE MESSIE SANS PEUPLE,** version française de J. KESSEL 7.50
RABINDRANATH TAGORE. **MASHI,** traduit de l'anglais par Mme DU PASQUIER 7.50

RÉIMPRESSIONS

(volumes in-16 double-couronne sous couverture blanche à filets noir et rouges)

LOUIS CODET. **LA PETITE CHIQUETTE** 7.50

THÉATRE

(volumes in-16 double-couronne sous couverture blanche à filets noir et rouges)

STEVE PASSEUR. **LA MAISON OUVERTE** 6.75
LUIGI PIRANDELLO, *THÉATRE COMPLET.* **Masques nus I.**
SIX PERSONNAGES EN QUÊTE D'AUTEUR.
CHACUN SA VÉRITÉ 7.50

COLLECTION « LES DOCUMENTS BLEUS »

(volumes in-16 double-couronne sous couverture imprimée en bleu foncé sur papier bleu vif)

No 19. Dr SIG. FREUD, **LE RÊVE ET SON INTERPRÉTATION,** traduit de l'allemand par Mlle H. LEGROS .. .. 6 fr.
No 20. A. BOREL ET G. ROBIN. **LES RÊVEURS ÉVEILLÉS** 7.50
No 21. MAX STMAN. **DEPUIS LA MORT DE LENINE,** trad. de l'anglais 7.50

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

COLLECTION " D'ANAS "

propos, anecdotes et variétés recueillis par Léon Treich
(volumes in-24 sous couverture imprimée en nègre et vert foncé sur papier crème)

Nº 1. **HISTOIRES ENFANTINES** .. .. 5 fr.
Nº 2. **L'ESPRIT DE TRISTAN BERNARD**.. .. .. 5 fr.
Nº 3. **HISTOIRES DE VACANCES**.. .. .. 5 fr.
Nº 4. **L'ESPRIT DE SACHA GUITRY**.. .. .. 5 fr.
Nº 5. **HISTOIRES ANGLAISES** .. .. 5 fr.

COLLECTION " CINARIO "

sous la direction d'Albert Pigasse
(volume in-24 sous couverture imprimée en noir et gris sur fond blanc et gris)

Nº 1. PAUL CARTOUX ET HENRY DECOIN. **LE ROI DE LA PÉDALE**.. .. 5 fr.

COLLECTION " LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN FEUILLETON "

sous la direction de Jean Sorgues
(volumes in-16 double-couronne, sous couverture illustrée par Bécan)

GASTON LEROUX. **LA FAROUCHE AVENTURE** ou *LA COQUETTE PUNIE* .. .. 7 fr.

GEORGES G. TOUDOUZE. **L'HOMME QUI VOLAIT LE GULF STREAM** .. 7 fr.

COLLECTION " LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX "

sous la direction de Roger Allard
(petits volumes de 64 pages in-16 raisin, sous couverture gris clair, composés de reproductions de peintures et dessins, précédés d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste)

Nº 22. **CLAUDE MONET**, étude critique par FLORENT FELS, portrait dessiné par Monet et gravé sur bois par Georges Aubert 3.75

COLLECTION " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT "

Editions originales ou réimpressions d'ouvrages épuisés ornées d'un portrait inédit par les meilleurs artistes
(volumes in-16 jésus, sur papier vélin simili cuve des papeteries Navarre)

PIERRE REVERDY. **ECUMES DE LA MER**. Edition originale, avec un portrait de l'auteur par Picasso, gravé sur bois par Georges Aubert, tiré à 816 exemplaires.. 10 fr.
16 exemplaires sur japon .. .. 60 fr.

GEO CHARLES. **JEUX OLYMPIQUES**. Edition originale, avec un portrait de l'auteur, gravé sur cuivre par Foujita, tiré à 816 exemplaires .. .. 10 fr.
16 exemplaires sur japon .. .. 60 fr.

ANTONIN ARTAUD. **L'OMBILIC DES LIMBES**. Edition originale, avec un portrait de l'auteur, par A. Masson, gravé sur bois par Georges Aubert, tiré à 793 exemplaires .. .. 10 fr.
16 exemplaires sur japon .. .. 60 fr.

J. KESSEL. **MARY DE CORK**. Edition originale, avec un portrait de l'auteur par Jean Cocteau, gravé sur bois par Georges Aubert, tiré à 1118 exemplaires et 26 sur japon .. .. (épuisé)

LOUIS DE ROBERT. **COMMENT DÉBUTA MARCEL PROUST**. Edition originale avec un portrait de Marcel Proust, gravé sur bois par Georges Aubert, tiré à 1118 exemplaires .. .. (épuisé)
21 exemplaires sur japon .. .. (épuisé)

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf VIENT DE PARAITRE



BERNARD LECACHE

JACOB

ROMAN. Un vol. in-16 double-couronne.. **9 fr.**

Dans ce roman qui n'est pas seulement, comme son titre semblerait l'indiquer, le portrait d'un individu, mais le tableau dramatique d'une famille juive originaire de Russie et venue s'installer à Paris pour fuir les pogroms, trois figures en pleine lumière assiègent notre sensibilité :

le père, Mendèl Radansky, — Le Père, — use une vie humble, mais jamais résignée, de petit tailleur pauvre, au service de la race qu'il veut victorieuse en ses enfants ;

Jacob, le fils aîné, se révoltant, dès l'adolescence,

« Insensible à son joug, fatigué par sa loi »,

contre l'Adonaï sévère et incompréhensible des ancêtres ;

le cadet enfin, Avroum, le plus émouvant peut-être, hésitant, à la fois habité par la nostalgie d'une enfance chaudement enveloppée de rites religieux et domestiques et le désir de participer à une vie autre, plus vaste, plus dangereuse bien que soustraite à la persécution confessionnelle, plus désirable surtout d'être neuve ;...

maillons essentiels de la chaîne familiale, qu'ornent encore l'intelligence fine d'Elie, le passionné Simon, et la grâce diverse des trois femmes : une mère douce et forte comme les femmes de la Bible, et les deux sœurs souples, l'une à la manière d'un animal domestique fidèle au foyer et à ses habitudes, l'autre ainsi qu'une plante grimpante et qui s'échappe...

Du jour où Jacob se rebelle, l'équilibre est rompu. Il deviendra vite, du consentement qu'arrachent à tous son génie vigoureux et la fortune qu'il dompte, le chef de la famille peu à peu dispersée au souffle de son exemple : ou plus exactement son point de mire durant l'ascension qu'il est inscrit quelque part que chacun de ses membres doit entreprendre et poursuivre, — le guide toujours plus haut, prêt à lancer la corde à ceux qui restent en arrière, sans s'attarder aux soucis de jalousies et de préséances qu'on voit aux gens d'ambition médiocre... Joseph, renvoyant ses frères en Chanaan, n'a-t-il pas dit : « N'ayez point de dispute dans le chemin ».

Pour monter, les obstacles sont tournés ou franchis, les vains, les nuisibles scrupules étouffés. Arrivé au faîte, plus de Jacob : Jacques Radan, chef du groupe Radan, consortium politico-financier, puissance dans l'Etat. Mais une campagne de presse se déclenche contre lui, il est menacé d'une révélation dont s'angoisse le petit Yannkélé, le premier-né du tailleur Mendèl, qu'il n'a point cessé d'être en un coin secret de son âme : défaillant, il envoie Avroum prévenir le père. Celui-ci, d'abord accablé, vaincu dans sa chair vieillie, domine la souffrance : il aperçoit, intacte par-delà ce ravage, et triomphante, la foi qu'il eut en l'avenir vivace de ses fils. Par un effort sans nom, il se redresse, accepte et ratifie... S'est-il demandé, les yeux fermés sur sa méditation douloureuse, si le fils devait nécessairement, pour vaincre, faire la part du mal ?... l'auteur de *JACOB*, avec une puissance de suggestion singulière, oblige en quelque sorte cette question, qu'il ne pose pas explicitement, à se poser dans l'esprit du lecteur...

Livre plein de cette avidité multiple, que les adversaires d'Israël ont trop souvent voulu réduire à l'amour de l'argent : avide de tendresse et de puissance, avide de comprendre et de s'expliquer, avide d'orgueil et d'abnégation. Récit profond où nous voyons, en nous penchant, battre le cœur sombre et divin de l'inquiétude qui, depuis des ans, pousse et retient les Juifs sur les routes du monde...

TIRAGE A 750 EX. SUR VELIN PUR FIL POUR LES "AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE" ET A 100 EX. SUR VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES « BIBLIOPHILES DE LA N. R. F.". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

Notice biographique. — *Né à Paris, en 1895.* **Jacob** *est son premier livre. Nombreuses collaborations à des quotidiens et à de nombreux périodiques politiques ou littéraires, sous forme de grands reportages, critique dramatique ou littéraire, enquêtes à l'étranger. Prépare un nouveau roman :* **La Maison Fardée.**

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf NOUVEAUTÉS

STÉPH

IGITUR

OU

LA FOLIE D'ELBEHNON

avec un portrait gravé sur bois par GEORGES AUBERT

d'après le tableau d'EDOUARD MANET

UN VOL. IN-4° COURONNE .. .. **10** fr.

Ce conte s'adresse à l'Intelligence du lecteur qui met les choses en scène, elle-meme. S. M.

« L'idée de théâtre hantait MALLARMÉ : on retrouve sur un feuillet d'*IGITUR* dans la scène du Coup de Dés la mention « *Scène de Théâtre, ancien Igitur* : » mais il faut se reporter à ce qu'il a écrit plus tard sur le théâtre pour comprendre comment ce mot revêtait pour lui un sens prestigieux, intime, exigeant l'accord fidèle du geste extérieur au geste mental. Le Drame n'a lieu qu'un instant très court, le temps d'apparaître : il jette les dés. C'est le point de convergence de l'Idée qui est le théâtre et de l'Hymne, chant personnel du Héros. En définitive, après la plus rude préparation de pensée, on voit que rien ne se passe.
Mallarmé, sans doute insatisfait, ne publia pas *IGITUR*, mais on peut dire qu'il vécut trente ans avec ce rêve et qu'il lui permit enfin de s'exprimer dans le poème *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, où on le retrouve dépouillé plus encore de tout attribut personnel, ne laissant ressortir que son immatérialité métaphysique et le geste d'un fantôme.
La progression de l'idée de Mallarmé peut se suivre de l'un à l'autre... »

Extrait de la Préface, par le
Dr EDMOND BONNIOT.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

RÉIMPRESSION :

UN COUP DE DÉS JAM

Un vol in-4° raisin .. .. ..

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIES. Un vol.. 7

nrf ACHETEZ CHE

NOUVEAUTÉS *nrf*

LLARMÉ

LES DIEUX ANTIQUES

NOUVELLE MYTHOLOGIE

D'APRÈS

GEORGE W. COX

ET LES TRAVAUX DE LA SCIENCE MODERNE

A L'USAGE

DES LYCÉES, PENSIONNATS, ÉCOLES ET DES GENS DU MONDE

Un volume in-16 double-couronne .. .. **9** fr.

Extrait du chapitre intitulé
ORIGINE DE LA MYTHOLOGIE

« ... Nous parlons aujourd'hui du Soleil qui se couche et se lève avec la certitude de voir ce fait arriver : mais, eux, les peuples primitifs, n'en savaient pas assez pour être sûrs d'une telle régularité ; et quand venait le soir, ils disaient : « Notre ami le Soleil est mort, reviendra-t-il ? » Quand ils le revoyaient dans l'Est, ils se réjouissaient parce que l'astre rapportait avec lui et sa lumière et leur vie. Tel est, avec le changement des Saisons, la naissance de la Nature au printemps, sa plénitude estivale de vie et sa mort en automne, enfin sa disparition totale pendant l'hiver (phases qui correspondent au lever, à midi, au coucher, à la nuit), le grand et perpétuel sujet de la Mythologie : la double évolution solaire, quotidienne et annuelle. Rapprochés par leur ressemblance et souvent confondus pour la plupart dans un seul des traits principaux qui retracent la lutte de la lumière et de l'ombre, les dieux et les héros deviennent tous, pour la science, les acteurs de ce grand et pur spectacle, dans la grandeur et la pureté duquel ils s'évanouissent bientôt à nos yeux, lequel est : La Tragédie de la Nature. »

STÉPHANE MALLARMÉ.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, CENT ONZE EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE, AU FILIGRAMME DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT ONZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A K ET CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I A C (SOUSCRITS)

ABOLIRA LE HASARD

.. .. **9** fr.

S DE CIRCONSTANCE. Un vol. **8.25**

OTRE LIBRAIRE

nrf **VIENT DE PARAITRE**

“ Les Documents Bleus ”

N° 22

HENRI VONOVEN

La belle affaire

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **9** fr.
60 exemplaires sur pur fil .. .. **25** fr. (*souscrits*)

Les premières lignes de ce volume définissent ainsi le titre et le sujet de l'ouvrage : *LA BELLE AFFAIRE*, en langage de Palais, c'est le procès qui contient d'horribles histoires ou d'affreuses tristesses. On la dit *belle* sans doute par antiphrase, car elle n'est attirante que par les difformités morales, les désordres sociaux, le déséquilibre mental, les misères et les perversions qu'elle peut révéler. En elle, il n'est de beau que la vérité qu'on y cherche et la moralité que la Justice parfois en dégage.

Avant de nous conter une douzaine des plus *belles affaires* auxquelles sa carrière de journaliste lui a permis d'assister, l'auteur nous mène à l'audience ; nous montons au banc de la presse avec lui et des silhouettes apparaissent, des incidents dramatiques ou pittoresques sont évoqués ; les souvenirs se multiplient.

Les curieux des choses judiciaires trouveront dans cette première partie, une sorte de monographie professionnelle, d'intéressants renseignements sur l'art du chroniqueur judiciaire et la technique de son métier.

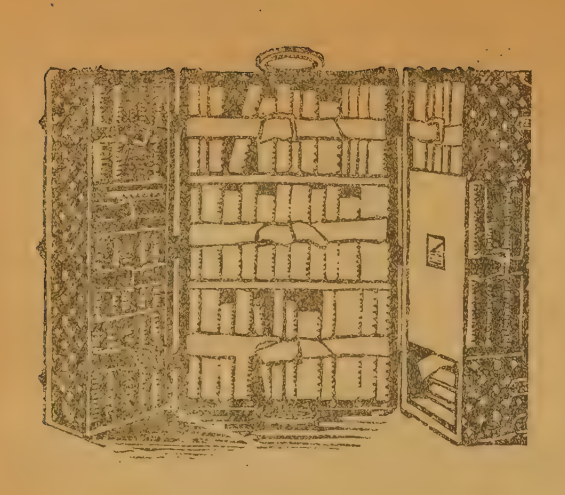
La seconde partie se compose de récits brefs, exacts et clairs de procès célèbres en leur temps, oubliés aujourd'hui. C'est un défilé saisissant et varié : aventuriers, assassins, femmes criminelles, amants passionnés, bandits et révoltés ; c'est l'immense comédie de l'affaire Thérèse Humbert ; ce sont les anarchistes, de Ravachol à Caserio ; c'est le procès de Gabrielle Bompard, un des premiers grands succès d'assises du futur bâtonnier Henri-Robert ; ce sont les drames de la grève : Decazeville, où plaida Me Millerand à ses débuts ; Cluses où Me Aristide Briand fit entendre une retentissante plaidoirie, etc.

La Justice qui châtie, commet aussi des fautes, et nous la voyons réduite aux aveux de ses erreurs dans un dernier chapitre où sont rappelées l'affaire de Vaucroze et l'affaire Dreyfus, cette dernière condensée en quelques pages précises. De l'ensemble de tant de documents se dégage une impression de grande pitié pour la folie humaine et la pauvreté des moyens dont la raison dispose, dans sa lutte contre l'extravagance ou la sauvagerie.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES ERREURS JUDICIAIRES ET LEURS CAUSES ; en collaboration avec M. MAURICE LAILLER (1 vol.)
DE RAVACHOL À CASERIO (1 vol.)
UN AN DE JUSTICE (4 vol.)
LE DOSSIER DU LIEUTENANT FABRY (1 vol.)


ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



LA MALLE BIBLIOTHÈQUE DE LOUIS VUITTON

permet d'avoir toujours auprès de soi non seulement quelques-uns des livres de la Bibliothèque, mais encore dans des casiers spéciaux : dictionnaires et ouvrages documentaires.

Louis VUITTON

70, CHAMPS-ELYSEES, PARIS

ENVOIE FRANCO SUR SIMPLE DEMANDE
SON CATALOGUE GENERAL

NICE	CANNES	LILLE	LONDON
12	10	34	149
Av. de Verdun	Rue des Belges	Rue Faidherbe	New Bond Stree.

RÉCRÉATION MÉTAPHYSIQUE
(A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT)

Ce ciel-là n'a d'autre espace que l'esprit divin.
DANTE, II, XXVII.

M. Pierre Lasserre vient de publier les deux premiers volumes de son ouvrage sur la *Jeunesse d'Ernest Renan*. D'autres, plus qualifiés que nous, ont parlé du premier : *de Tréguier à Saint-Sulpice*. Ils ont dit le bonheur des portraits, la justesse des peintures de la vie de séminaire, l'originalité des vues sur l'esprit celtique. Nous ne parlerons ici que du second : *Le drame de la métaphysique chrétienne*.

On sait l'idée qui préside à ce volume et entend le rattacher à l'ensemble de l'ouvrage : ayant à nous montrer la crise de la métaphysique chrétienne dans l'esprit du jeune Renan, et plus généralement de tout chrétien cultivé du dix-neuvième siècle, l'auteur nous y prépare en nous montrant la crise de cette métaphysique dans l'esprit des fidèles depuis sa formation jusqu'au temps de son héros. Ce qui a troublé l'âme du jeune clerc ne serait que le raccourci de ce qui se passa dans l'âme chrétienne sur l'espace de vingt siècles. M. Lasserre transpose ainsi dans l'ordre psychologique, non sans grandeur, la fameuse loi embryologique suivant laquelle le développement de l'individu serait la récapitulation des états successifs qu'a traversés l'espèce ; une fois de plus l'*autogénie* serait le résumé de la *phylogénie*.

On voit tout de suite ce qu'on peut objecter à cette thèse.

Maint problème, dira-t-on, qui écartela un chrétien du deuxième siècle, voire du treizième, pourra laisser assez paisible son homologue du dix-neuvième, tout de même que, dans l'ordre animal, de terribles luttes soutenues par une espèce au cours de son histoire peuvent se marquer aujourd'hui chez l'individu par une imperceptible cicatrice tout à fait indolore. Et, de fait, parmi les drames (car j'en vois plusieurs) qui, selon M. Lasserre, étreignirent l'âme chrétienne au long de ces vingt siècles, nous verrons qu'il n'en est guère qu'un dont Renan semble avoir été vraiment ému. En revanche, ajoutera-t-on, l'âme d'un chrétien cultivé de notre temps, surtout quand il s'appelle Renan, peut connaître des embarras philosophiques dont on cherchera vainement l'équivalent chez un contemporain de Roscelin et même de Descartes. Cette histoire de la métaphysique chrétienne apparaît à certains comme si peu nécessaire à une psychologie de Renan qu'ils veulent y voir un de ces morceaux qu'un auteur entend placer coûte que coûte et justifie comme il peut ; ils le veulent d'autant plus que, selon eux, les préoccupations philosophiques n'auraient été pour rien dans la crise du grand écrivain. Nous reviendrons sur ce point. Quoi qu'il en soit et en accordant que ce second volume n'ait qu'un lien assez lâche avec l'ensemble dont il fait partie, nous ne nous attarderons pas à l'en blâmer, mais préférerons l'ouvrir en songeant que *Paul et Virginie* et *Atala* nous permettent assez bien d'admettre qu'un hors-d'œuvre puisse être un chef-d'œuvre.

Au surplus, M. Lasserre, en malmenant un peu la logique pour faire sonner un beau discours, n'eût fait que se fondre — chose élégante de la part d'un biographe — aux mœurs de son héros. Celui-ci faisait même mieux, et on ne compte plus ses brillantes pages écrites à propos de faits contestés — qu'il déclare tels, d'ailleurs, dans les notes, une fois qu'il a placé son couplet. (Par exemple, dans *Marc-Aurèle,* un beau morceau sur la noble attitude du vieil évêque Pothin au milieu des martyrs de Lyon, ses

compagnons de captivité, cependant qu'une petite note dit qu'il n'est pas certain qu'il ait été emprisonné avec eux). M. Lasserre pratique, d'ailleurs, d'une autre manière la fusion avec son héros ; une phrase comme : « Le ciel platonicien fut pour le christianisme une tapisserie magnifique où celui-ci broda, de surcroît, les figures de son propre ciel » pourrait être de Renan lui-même ; elle semble avoir dérobé au maître cet art, qui lui est si propre, d'incarner une pensée abstraite dans une image familière autant que poétique ; on songe parfois, en lisant M. Lasserre, à ce sculpteur antique qui, érigeant la statue de Minerve, s'était destrement enchâssé, dit Joinville, aux plis de la robe de son modèle. Mais le plus précieux de la communion de M. Lasserre avec son maître, c'est qu'il a su, comme lui, faire rentrer l'histoire religieuse dans la littérature et pencher le lecteur séculier sur des questions dont jusqu'à ce jour ne s'instruisaient que des hommes d'Eglise et des savants. Faut-il dire que la connaissance, même peu profonde, de ces questions importe éminemment à l'éducation de l'esprit et de la moralité, et que M. Lasserre, comme l'auteur des *Origines du Christianisme*, a hautement mérité de ceux qui pensent encore qu'une société est intéressée à l'accroissement de culture de ses classes dirigeantes ?

Ajoutons que, du point de vue de l'histoire religieuse, on ne saurait exagérer l'importance du sujet qu'a choisi M. Lasserre. Selon certains penseurs (notamment protestants) et des plus dignes d'audience, l'histoire des doctrines proprement métaphysiques du christianisme et de leurs crises ne serait qu'une partie, et non la plus considérable, de l'histoire du dogme chrétien. Si certaines hérésies, disent-ils, portant sur de tout autres sujets eussent triomphé — par exemple, la doctrine de Pélage sur la liberté, celle de saint Augustin sur la destinée, celle de Manès sur la double création, celle d'Origène sur l'ascétisme (qui menait à la condamnation de toute vie non monacale) — l'orientation

religieuse du christianisme eût été bien autrement changée que si la consubstantialité eût été refusée au Fils ou le Verbe maintenu à l'état de principe émané. Il est possible que l'attitude de l'esprit touchant ces grands problèmes moraux constitue la véritable essence du christianisme, ce qui vraiment le distingue des autres confessions ; toujours est-il que, à tort ou à raison, ces problèmes ont été posés par l'Eglise comme des dépendances des problèmes métaphysiques, que ses idées sur la liberté, la destinée, la chute ou le salut ont été présentées par elle comme des conséquences de ses affirmations sur la nature du Fils et ses rapports avec le Père ou la troisième personne ; qu'en un mot, de fait sinon de droit, l'histoire de la métaphysique chrétienne domine toute l'élaboration du dogme chrétien. Ajoutons que la suprématie de leurs dogmes métaphysiques est admise par la presque unanimité des chrétiens et que l'idée, juste ou non, que les fidèles se font de leur religion est elle-même un fait, et des plus expressifs, de cette religion. Pour toutes ces raisons nous louerons M. Lasserre du choix de son sujet et oserons taxer de légers ceux qui, traitant du christianisme, n'ont pas fait grand état de sa métaphysique. Nous ne disons point cela pour Renouvier, qui n'a pas assez d'anathèmes pour « l'excroissance métaphysique du deuxième siècle », mais n'est point de ces étranges historiens (il en est dans tous les domaines) qui trouvent les faits peu importants parce qu'ils n'ont pas leur sympathie.

*
* *

M. Lasserre consacre près de la moitié de son livre à nous montrer la formation de la métaphysique chrétienne, les différents éléments qu'elle combine, leur diversité d'origine, l'altération qu'elle leur imprime pour les unir ; insistance bien fondée, puisque c'est de la composition de la doctrine que sortiront les conflits qui la déchireront, de

même que de la constitution de l'embryon sortent les maux dont souffrira l'adulte. Cette formation du dogme chrétien nous semble comporter deux opérations bien distinctes, dont M. Lasserre ne marque peut-être pas assez la distinction, et qui ont produit dans l'histoire chacune ses conséquences spéciales : la première est l'identification du Messie des Juifs avec le Verbe alexandrin ; la seconde, *entièrement gratuite par rapport à la première,* est l'identification de ce Verbe avec le Dieu créateur qui lui a donné naissance.

Le premier de ces mouvements est décrit par l'auteur en des pages qui me semblent parmi les meilleures de son livre. Que la doctrine chrétienne soit la combinaison de l'idée messianique et de celle du Verbe, tous les manuels nous le montrent ; ce qu'on nous avait moins montré, surtout si heureusement, c'est le travail de cette combinaison, c'est l'application des Pères, leur habileté à modifier l'une de ces deux idées pour l'adapter à l'autre, leur effort — leur réussite — à donner à leur mosaïque l'apparence de l'homogénéité. C'est une forme du génie humain d'apercevoir ainsi le parti qu'on peut tirer de la jonction de deux idées distinctes, parfois hétérogènes, et qui, isolément, n'eussent fait que d'humbles carrières. Les exemples de ce génie ne sont pas très nombreux dans l'histoire et nul peut-être n'égale celui qui nous occupe ici [1]. M. Lasserre communie en quelque sorte avec la passion des Pères dans leur travail combinatoire et apporte ainsi à l'histoire des idées le vrai esprit philosophique, dont tant de philosophes ne retiennent que la moitié, j'entends qu'ayant décomposé l'idée avec son intelligence, il la recompose avec son amour. J'insiste sur ces valeurs du livre, un peu par réaction contre une certaine conception de la

1. On pourrait citer encore la théorie française du pouvoir royal, faite de l'idée des droits positifs des princes (issue de la coutume féodale et du régime du servage) et de l'idée, entièrement distincte, de droit divin.

critique, qui s'est formulée en toute netteté précisément à propos de lui et m'a surpris de la part d'un écrivain qui connaît le sens des mots. Terminant une étude, pleine d'ailleurs des vues les plus suggestives, sur l'ouvrage qui nous tient, M. Paul Souday écrivait : « J'en aurai fini avec mes objections — *qui devaient naturellement occuper le plus de place dans un article de critique* — lorsque etc... ». Si je comprends bien mon éminent confrère, sa pensée est que le premier devoir du critique, en face d'une œuvre, est d'en signaler les défauts, parce que le lecteur passif et sans défense ne les verrait pas tout seul. Mais croit-on, surtout lorsqu'il s'agit d'œuvres idéologiques, qu'il en verra tout seul les réussites, et n'est-ce pas un devoir aussi nécessaire de les lui montrer ? Ce que je reprocherais toutefois à M. Lasserre, c'est de n'avoir pas assez marqué tout ce que la synthèse opérée ici par les docteurs chrétiens avait de violent ; combien, en unissant le Messie et le Verbe incarné, ils unissaient des choses qui, par essence, repoussaient toute union. Qu'y a-t-il en effet de commun entre la venue sur terre de l'Homme prédestiné, c'est-à-dire, fût-il d'essence divine, d'un être réel, vivant, concret, et la personnification d'une idée générale ? Les Pères ont évidemment senti l'incompatibilité inexorable des termes qu'ils joignaient là, et j'eusse aimé qu'on nous montrât leur pathétique application à la dissimuler, à retrouver coûte que coûte la doctrine du Logos dans les trois premiers Evangiles et même dans l'ancien Testament ; comme si la personnification des concepts n'était pas le type de l'idée grecque et de tout temps étrangère à l'esprit incurablement concret de la théologie juive ! Enfin faut-il rappeler que la violence de cette union devait se payer un jour par un des plus grands drames de l'âme chrétienne : le Protestantisme, ou volonté de certains chrétiens de revenir au pur amour du Christ en tant que Messie et de purger cet amour — sans y pleinement parvenir, c'est là le drame — de tout alliage avec l'adoration d'un concept réifié. Disons vite à la

décharge de M. Lasserre que, les drames de l'âme chrétienne n'entrant dans son sujet que pour autant qu'ils ont troublé Renan, le drame dont nous parlons ici était le modèle de ceux qu'il pouvait taire [1].

On a blâmé M. Lasserre d'avoir fait remonter l'origine du Verbe chrétien à Platon et à Aristote, et surtout (c'est le grand reproche de M. Paul Souday) d'avoir qualifié de mystique la position de ces philosophes à l'égard du souverain attribut de la Pensée. Il est clair que, si l'on ne veut voir dans le Verbe que le médiateur entre Dieu et le monde, rien de tel ne se trouve chez Aristote ni, sans un peu d'abus, chez l'auteur du *Timée*. Notons toutefois que cette qualité de médiateur, le Verbe (ou Jésus) ne la gardera pas ; très vite, le christianisme placera Jésus, non plus entre le ciel et la terre, mais uniquement dans le ciel, les intermédiaires devenant la Vierge, les Saints, l'Eglise, le prêtre. Si alors on regarde le Verbe dans ce qu'il est le plus essentiellement et demeurera toujours, à savoir la personnification du concept abstrait de la Parole, nul ne contestera qu'il descend en droite ligne d'Aristote et de Platon. Chez ces deux philosophes, la Pensée est, en toute netteté, une hypostase. M. Lasserre ne retient guère que ce trait de leur doctrine, et peut-être cette raison n'est-elle pas suffisante pour la traiter de mystique. Mais j'en aperçois d'autres, et la partie de M. Lasserre me semble bien plus belle qu'il ne croit. D'abord, chez ces deux maîtres, et quoi qu'en dise tel de leurs glossateurs, cette hypostase est une réalité inaccessible à notre faible esprit; chez Platon, le Bien, Père des Idées, *supérieur à l'être*, ne nous est connaissable que par ses ombres ; chez Aristote, la « Pensée de la Pensée », avec son caractère fondamental, qu'on oublie trop, d'indétermination, paraît bien être ce que Spinoza nommera plus tard l'attribut infini de la pensée, et déclarera

1. Toutefois Renan a fort bien vu les rapports du mouvement protestant au XVIe siècle avec le retour des contemporains d'Ezéchias au messianisme primitif. (*Histoire du peuple d'Israël,* t. III, ch. 3.)

assimilable à l'intelligence humaine comme la constellation du Chien l'est à l'animal de ce nom. Ensuite, et surtout, s'il est pour nous quelque moyen d'atteindre ce bien suprême, c'est, disent ces philosophes, *en nous faisant semblables à lui*, c'est-à-dire, malgré leurs prétentions en effet tout intellectualistes, par un procédé essentiellement inintellectuel, l'essence de la connaissance intellectuelle étant que le sujet y reste distinct de son objet [1]. La théorie de la participation à l'immortalité, dans le *Timée*, n'exprime pas autre chose que cette nécessité de nous assimiler à Dieu pour le connaître, et on sait qu'Aristote la reprend à son compte presque dans les mêmes termes. Le savant exégète qui rappelle ces passages croit même pouvoir ajouter: « Il faut aller encore plus loin. Si le but est de posséder la plénitude de l'être, il ne suffit pas de ressembler à Dieu et, de la sorte, Plotin exprime la pensée dernière d'Aristote comme de Platon, quand il propose comme dernier terme de l'activité, non plus la ressemblance avec Dieu, mais l'union avec Dieu. La morale d'Aristote aboutit ainsi à l'extase. La fin dernière de l'individu est de s'anéantir [2]. » N'oublions pas enfin, en ce qui regarde Aristote, sa théorie de l'*attrait*, selon laquelle Dieu n'existe que par le désir qu'il nous inspire, et qui fait du Stagyrite le père de tous ceux qui, sous les noms d'Amour, de Volonté ou d'Élan vital, veulent que le principe du monde soit d'ordre passionnel et non intellectuel. Le « bel intellectualisme grec » est une de

1. Nous n'ignorons pas que cette conception de la connaissance intellectuelle a de graves conséquences ; qu'en particulier elle conduit à regarder Spinoza, avec sa religion de l'idée adéquate, sa soif d'une connaissance où l'objet se confond avec le sujet, comme un mystique (le parrain de la « durée » bergsonienne ou de la « co-naissance » claudélienne). D'ailleurs la mysticité de Spinoza en ce sens n'est pas contestée (Voir Höffding, *Histoire de la philosophie moderne.*) Je dis *en ce sens ;* car, par ailleurs, celui qui enseigne : « Le cercle est une chose ; l'idée du cercle est une autre chose qui n'a pas de centre ni de périphérie » reste l'éternel grand-maître de l'intellectualisme.

2. Hamelin, *La morale d'Aristote*, Revue de Métaphysique et de Morale, oct. 1923.

ces notions toutes faites, chères aux littérateurs, mais qu'un esprit sérieux doit contrôler ; en Grèce comme partout, la philosophie exempte de mysticisme a été rare ; pour la trouver, peut-être faudrait-il remonter à Socrate (qui ne considère jamais les idées que dans l'homme, non comme des hypostases), voire aux sceptiques et aux sophistes, si souvent jugés, eux aussi, sur des clichés. Ce que je reprocherais à M. Lasserre, ce n'est pas de traiter de mystiques Aristote et Platon, c'est de n'avoir pas vu assez comme il avait raison de le faire [1].

Il semble donc que M. Lasserre soit juste quand il blâme Renan d'avoir dit que la doctrine du Verbe chrétien ne contient pas d'éléments grecs. Arrêtons-nous un moment à cette erreur, qui relève, chez le grand historien, d'une disposition tout à fait générale et bien remarquable de son esprit : une forte indifférence, parmi les faits religieux, pour les doctrines, jointe à quelque dédain pour ceux qui en font état. Les *Origines du Christianisme* sont extrêmement sommaires et faibles en tout ce qui regarde les dogmes, et cela par l'effet d'un système. « L'histoire d'une religion, y est-il dit, n'est pas l'histoire d'une théologie. Les subtilités sans valeur qu'on décore de ce nom sont les parasites qui dévorent les religions, bien plutôt qu'elles n'en sont l'âme : Jésus n'eut pas de théologie... » Est-il besoin de répondre que dévorer un organisme c'est une manière, fort importante, de faire partie de son histoire, et que celui qui entreprenait de nous dire les origines du Christianisme était tenu de nous dire les origines de ces « parasites » qui ont, dès son début, commencé leur travail ? Qu'au surplus on est confondu de ce dédain de l'historien quand on songe que, pour ces « subtilités sans valeur », des hommes pendant des siècles se sont entretués ? Esprit profondément positif, chez

1. Sur l'orientalisme de Platon, voir Renouvier, *Philosophie analytique de l'Histoire*, tome II, p. 654 ; Vacherot, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, tome I, p. 106 ; Th. Gomperz, *Les penseurs de la Grèce* (tome II, p. 703 de la trad. franç.).

lequel les idées métaphysiques, pour autant qu'il en formait, étaient incapables de se transformer en sentiments, Renan semble avoir ignoré qu'il existe une race d'hommes pour qui cette transformation est possible, et que, s'il est vrai que toute histoire, selon un mot célèbre, doive être une histoire des passions, l'histoire de certaines métaphysiques fait éminemment partie de l'histoire.

On nous répond : les métaphysiques n'ont jamais suscité de passions que chez d'infimes minorités ; l'historien peut les négliger. — Cela est vrai pour toutes les métaphysiques, *hormis précisément la chrétienne.* Celle-ci — disons, pour faire plaisir à ceux qui la méprisent, en raison même de sa grossièreté — est la seule qui soit devenue populaire. Et, de fait, on comprend qu'une doctrine qui, selon que je l'adopte ou la nie, m'accorde ou me refuse que je sois d'essence divine, que Dieu soit venu sur terre pour me sauver, que je puisse communier avec sa substance et espérer l'éternité à son côté, soit de nature à émouvoir l'âme la plus simple. Au surplus, il suffit de voir quelle est la réaction du chrétien ordinaire, nullement théologien, dès qu'on lui conteste ces dogmes pour juger si la sensibilité à la métaphysique chrétienne est le monopole d'une minorité [1].

Faut-il dire enfin que les théologies ne sont nullement les parasites des religions, mais qu'elles en sont bien l'âme, si l'on appelle religion autre chose qu'une vague aspiration religieuse exempte de dogmes et par laquelle alors toutes les religions seraient identiques entre elles. Reprenant l'étonnante déclaration de Renan que nous venons de citer, Renouvier y répond par ces fortes paroles qui nous semblent sans réplique (Caliban a parfois raison contre Ariel) : « Autant vaudrait dire que la théologie n'est pas une partie

1. Ajoutons que la métaphysique chrétienne contient certains dogmes d'invention proprement populaire et qui lui ont été imposés par le peuple ; par exemple, les dogmes relatifs à la Vierge. (Voir un récent et bien suggestif ouvrage : *La Vierge Marie* par M. Louis Coulange.)

de ce christianisme dont on écrit l'histoire! Jésus eut sur Dieu, sur le Messie, sur la résurrection, sur le jugement des morts, sur sa propre personne et sur les conditions du salut, des croyances qui sont toute une théologie implicite, et en appellent le développement [1]. Il est absurde de vouloir écarter de l'histoire d'une religion les suites bien ou mal entendues que l'esprit humain a données à l'enseignement de celui qui en a été regardé comme le Révélateur, puisqu'il est impossible, avec un tel système, d'examiner la question capitale du rapport de la révélation elle-même avec ce qu'elle a passé pour être dans la suite. » Et encore : « Après Jésus vient Paul, qui apporte sa philosophie du péché originel. Séparer l'histoire de la religion chrétienne d'avec les doctrines du péché et de la justification, de la liberté et de la grâce, *même en ne la considérant que dans ses origines ;* en retrancher, d'une autre part, la formation des dogmes sur la nature de Jésus-Christ — ce qui se trouve après tout, n'être qu'imparfaitement exécutable. — c'est se faire demander ce qu'on entend soi-même par le christianisme. » Ce que Renan entend par christianisme, c'est précisément cette vague aspiration religieuse dont nous parlons plus haut et dans laquelle le vrai chrétien, qui prétend avant tout que sa religion soit *distincte*, refuse énergiquement de se reconnaître. Cette conception — que nous retrouverons, et suscitant la même colère du vrai croyant, chez l'auteur de la *Colline inspirée* — vient chez Renan, comme chez son brillant disciple, de la volonté, chère aux poètes, de ne faire état que des sentiments et fort peu des idées, et aussi, il faut bien l'avouer, d'une certaine paresse, pour ne pas dire une certaine impuissance, à étudier les idées en tant que telles. Elle est pour beaucoup dans le succès de ces auteurs auprès du grand public ; on conçoit que les gens du monde soient ravis quand on leur fait entendre que le

1. Voir sur ce point Ed. Stapfer, *Jésus de Nazareth et le développement de sa pensée sur lui-même.*

poétique spectacle auquel on les invite est toute l'histoire, et que les *distinguo* dont on leur fait grâce n'offrent aucun intérêt. M. Lasserre dit fort justement qu'en écrivant son second volume il comble une lacune des *Origines du Christianisme;* peut-être n'était-il pas déplacé, dans un livre sur Renan, de nous dire les raisons de cette lacune, à quelle singulière conception de la religion elle répond chez le maître, et qui jette tant de lumière sur la nature de son esprit [1].

Je ne quitterai point cette partie de l'ouvrage de M. Lasserre sans signaler les pages où il montre l'idée de Messie évoluant, chez les Juifs, de sa forme militaire et nationale à sa forme humanitaire et universelle, où s'insérera Jésus. Là encore, je verrais le germe d'un drame de l'âme chrétienne. Je veux parler de l'angoisse dont ne sauraient être exempts certains chrétiens modernes qui, revenant manifestement à l'amour du Christ militaire et attaché aux intérêts de leur

1. Les lignes que nous venons de citer de Renouvier sont empruntées à son chapitre de la *Philosophie analytique de l'Histoire* intitulé : *L'action sociale d'Ernest Renan*. Ces pages nous semblent ce qu'on a écrit de plus fort jusqu'ici sur le grand historien. Disons vite qu'à côté d'une dénonciation aussi sûre que sévère des faiblesses de Renan, on y trouve la plus profonde justice rendue à son génie et à la portée de son action. « Homme d'un sentiment très fin, y lit-on, et d'intelligence pénétrante, infiniment au-delà de ce qui se rencontre ordinairement chez les érudits, linguistes ou archéologues, il a apporté dans le sujet choisi de ses études, au moment où sortant du séminaire il pouvait le traiter librement, ce qu'on n'y avait point vu jusqu'alors, un esprit de généralisation et une abondance d'aperçus n'excluant pas la sûreté de l'information ; et avec cela la grâce et la clarté. Sans exiger du lecteur beaucoup d'approfondissement et de réflexion sur des choses pourtant profondes, il est parvenu à intéresser pour la première fois le public littéraire á des questions jusque là laissées aux gens d'Eglise. » Et plus loin : « Si l'exégèse des Ecritures a pu faire connaître à nos catholiques, au moins son existence comme science, et apprendre aux lettrés, aux penseurs, aux hommes politiques, en France, que cette religion qui les tient enchaînés de mille liens, et que cependant ils sont habitués presque tous à regarder comme une étrangère pour l'ordre des connaissances réelles, est une chercheuse de vérité à sa manière, et dont les investigations importent à l'humanité, c'est à Renan qu'on le doit. »

nation, ne peuvent pas ne pas sentir la monstrueuse violation qu'il leur faut infliger à l'enseignement de leur maître pour lui faire patronner leurs égoïsmes et leurs orgueils. Nous ne disons point cela pour certains princes de l'Eglise qui transforment l'Evangile en manuel nationaliste avec une impudeur évidemment exclusive de toute inquiétude [1]. Au surplus, il s'agit, là encore, d'un drame étranger à l'âme de Renan ; non pas que ce grand homme ait, comme le veut la malveillance, ignoré le sentiment de la patrie, mais parce que son respect du spirituel lui a toujours défendu d'essayer de rattacher l'amour de cet objet essentiellement terrestre à l'enseignement de celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Peut-être eût-on souhaité que, parmi les formes successives de l'idée messianique chez les Juifs, on nous montrât singulièrement celle qui appartient au second Isaïe et à laquelle Jésus s'adaptera avec une si merveilleuse perfection : l'innocent qui prend à son compte les maux de sa race, et meurt, victime expiatoire pour les péchés de tous [2]. Du moins M. Lasserre montre fort bien quelle immense place revient, dans la fortune du Christianisme auprès des hommes, à cette idée d'un dieu qui a souffert *pour eux*. J'oserais dire plus précisément : qui a souffert *par eux*, qui n'aurait pas souffert s'ils n'avaient point péché. Il y a là un sens du christianisme qu'on ne médite pas assez : l'amour des hommes pour une souffrance dont ils sentent qu'au fond elle est leur œuvre.

Dirai-je qu'enfin, toujours dans mon désir qu'on nous montrât en toute sa profondeur l'hétérogénéité des deux

1. On trouvera les principales déclarations de ces prélats dans un ouvrage dont on ne saurait trop recommander la lecture à tous ceux qui ont le respect du christianisme : *Le Christ et la Patrie* par M. Grillot de Givry (1924).

2. Sur la longue résistance qu'a trouvée chez les Juifs cette idée du Messie mourant, voir le classique ouvrage de M. Maurice Vernes : *Histoire des idées messianiques depuis Alexandre jusqu'à l'empereur Hadrien*, ch. IV et V.

formes d'esprit qu'unissait le christianisme, j'eusse aimé que M. Lasserre nous dît combien le monde juif, en apportant au monde grec l'idée de Messie, lui apportait une idée profondément étrangère, et de tout temps, au génie hellénique : l'idée de placer son idéal dans les générations futures. Idée comme inhérente aux âmes naïves que le présent meurtrit, et à laquelle l'humanité moderne s'accroche avec une ferveur toute plébéienne, le Messie s'appelant chez les uns la Révolution sociale, chez les autres (pour ne parler que de nos compatriotes) le roi de France. Renan se demande quelque part si le monde, redevenu grec avec la Renaissance, ne redeviendra pas judéo-chrétien ; en tant que messianiste, il le redevient avec une unanimité qu'on n'avait jamais vue, et dans ceux de ses membres qui se croient avec la plus plaisante candeur les héritiers directs de l'âme d'Anthinéa.

*
* *

Pour ce qui est du second mouvement de la métaphysique chrétienne — l'identification du Verbe avec le Dieu premier qui lui a donné naissance — je louerai M. Lasserre de refuser son mépris à ceux qui combattirent ce dogme, aux Arius, aux Nestorius, voire aux Sabellius, qui furent ici les représentants de la *logique métaphysique*, si l'on salue de ce nom ceux pour qui métaphysique n'est point synonyme d'inintelligible et qui exigent qu'un discours, parce qu'il traite d'objets transcendants, n'en soit pas moins un discours cohérent et soumis au principe de contradiction. M. Lasserre montre tous les attributs qui font du Verbe chrétien une conception grandement originale par rapport à son ancêtre alexandrin. J'eusse aimé qu'il en soulignât un, qu'ignorent bien des fidèles, encore qu'il soit formellement énoncé par le dogme : à savoir que le Verbe, en tant que consubstantiel au Père, est *créateur du monde* (ce que sera plus tard, et pour la même raison, aussi le Saint-Esprit) ; affirmation qui, combinée avec la nécessité de conserver

l'unité au principe créateur, menait fatalement au dogme de deux dieux (bientôt trois) qui cependant n'en sont qu'un. Quant aux drames qu'a suscités cette contradiction chez les chrétiens assez peu respectueux de leur croyance pour persister à la vouloir intelligible, on ne nous dit pas assez à quelle intensité parfois ils atteignirent : témoin, par exemple, ces moines du douzième siècle qui se torturaient à essayer de comprendre comment, étant donné trois personnes solidaires, il se pouvait que l'une se fût incarnée sans que le même sort fût échu aux deux autres, et qui s'apercevaient qu'en acceptant cette solidarité dans toute sa conséquence ils arrivaient à cette idée, effroyable pour eux, de Dieu lui-même subissant la passion [1].

M. Lasserre me semble excellent psychologue quand il montre combien les conciles, en maintenant contre la logique l'égalité du Père et du Fils, ont prouvé qu'ils comprenaient l'intérêt temporel du christianisme ; combien devait attacher les hommes, singulièrement les humbles, l'idée de cet être semblable à eux, qui a souffert *comme eux*, et qui est Dieu, Dieu lui-même. Pour moi, je verrais encore une autre voie par laquelle cette pleine divinité attribuée à Jésus-Christ aura été une des grandes causes de la fortune du christianisme. Il semble qu'avec la conception de Jésus-Dieu, la métaphysique chrétienne estime qu'elle a payé son tribut à l'obligation de concevoir Dieu comme une personne et acquis le droit de s'en faire par ailleurs, tout au moins tacitement, une autre conception ; et, de fait, on a pu montrer que, chez presque tous les théologiens chrétiens, Saint Augustin, Saint Thomas, Leibniz, Malebranche, la volonté de concevoir Dieu comme une personne — c'est-à-dire comme une *conscience*, avec opposition d'un *moi* et d'un *non-moi* — se concentre toute dans l'idée de Jésus-

1. On sait que certains chrétiens modernes ne reculent pas devant cette idée ; que les expressions : « le sang de Dieu », « la mort de Dieu » sont chez eux d'un usage courant. (Voir Ed. Stapfer, *ouv. cit.*, p. 141).

Christ ou dans l'idée de Dieu *considéré sous l'aspect de Jésus-Christ*, cependant que leur idée de Dieu tout court, hors de sa division en trois personnes — de Dieu qui est *toute* l'essence (et *toute* la volonté) de ses créatures, qui ne connaît pas la succession entre lui-même et ses effets, etc. — ressemble singulièremeut à l'idée de la Substance universelle et infinie [1]. Ainsi, grâce à la divinité totale qu'elle confère à Jésus et à la tolérance qu'elle s'accorde par ailleurs après ce gage formidable donné à l'anthropomorphisme, la métaphysique chrétienne permet à ses fidèles de contenter ces deux besoins, qui ne s'excluent que devant la logique et coexistent dans la plupart des âmes religieuses : l'anthropomorphisme et le panthéisme. On a souvent comparé la religion à l'amour ; ce qui est certain, c'est que l'un et l'autre sont d'autant plus puissants qu'ils satisfont en nous des besoins plus nombreux et plus contradictoires. Nous venons, croyons-nous, de dire une des profondes raisons de l'éternelle toute-puissance du christianisme.

*
* *

Après la logique métaphysique, M. Lasserre évoque un autre adversaire du christianisme : le nominalisme, et rappelle ce que cette doctrine avait de proprement meurtrier pour une religion dont les dogmes et les rites reposent sur la croyance dans la réalité des universaux. Il rend facile de reconnaître cette croyance dans les dogmes

1. On trouvera cette démonstration, avec tous les textes souhaitables et toutes les nuances qu'elle comporte, chez Renouvier : *L'idée de Dieu* (Année philosophique, 1897.) — Je lis dans un récent manuel *(La doctrine catholique* par M. l'abbé Boulenger) : « Dieu est partout, non à la manière des corps qui sont limités par leur propre étendue, mais comme un esprit dont la puissance a créé toutes les substances *qui n'ont de vie et d'être que par lui.* » L'auteur illustre sa pensée par ce mot de saint Paul : « C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » D'ailleurs, le panthéisme de saint Paul est une thèse fréquemment soutenue. (Voir Ad. Franck, *Nouvelles études orientales).*

du péché originel, de la rédemption, de la chute, de la trinité. Là encore, surtout pour ce dernier, on pouvait nous montrer des drames ; nous dire l'angoisse des Abélard, des Pierre Lombard quand, sur le point de ne voir dans l'union des trois dieux qu'un être de raison, ils découvrent qu'alors la seule réalité pour eux c'est les trois dieux distincts et qu'ils tombent dans le polythéisme ; quand, restituant alors la personnalité à l'union des trois dieux et faisant bien d'elle un dieu, ils se voient accusés de croire à *quatre* dieux... Pour ce qui est du réalisme impliqué dans les sacrements, M. Lasserre le montre comme le font les conciles, par la théorie de la substance et de ses accidents. On pouvait le faire d'une autre manière, qui est celle précisément que toute une moitié de la chrétienté jettera un jour avec indignation à la face de l'autre ; nous montrer que, dans le baptême, par exemple, l'Eglise croit à l'existence *matérielle* de la culpabilité humaine, matérialité transmissible avec l'organisme et qu'elle efface par l'action matérielle du bain ; que, dans la pénitence, elle tient pour *matérielle* la qualité de pécheur, qu'elle atteint et détruit par la partie instrumentale, jugée indispensable, du sacrement [1] ; et autres choses semblables qui ont permis à des chrétiens de traiter certains sacrements d'œuvre de magie, avec le bûcher pour réponse.

M. Lasserre montre très bien, je veux dire avec toutes les nuances désirables, la filiation du réalisme par rapport à la philosophie grecque, et confirme cette suggestive remarque d'un maître en ces matières, à savoir que cette philosophie, avec son indifférence croissante, voire son hostilité au savoir positif, conduisait, non à la science moderne, mais à la théologie chrétienne [2]. Toutefois, ce

1. « Les paroles du prêtre (*ego te absolvo*) opèrent instrumentalement dans la vertu divine. » (Thomas d'Aquin, *Summa theologica*, p. 3, question LXXXIV, art. 3.)

2. Emile Bréhier, *La pensée grecque d'après M. Léon Robin*. Revue de Métaphysique et de Morale, janvier 1925.

qui me semble le plus louable en ces pages, c'est le ton dont M. Lasserre parle de la querelle des Universaux et qui montre combien, même en dehors de l'intérêt de l'Eglise, il en sent l'importance. Que d'auteurs (Renan tout le premier) n'ont parlé de cette querelle qu'avec une ironie dédaigneuse qui ne prouve que leur légèreté, sans voir (c'est, par exemple, le cas de Cousin) qu'elle pose tout simplement la question de la légitimité de la science et de ses classifications ; sans voir que la réification des concepts, loin d'être morte avec le moyen âge, renaît avec le substantialisme cartésien, avec le panthéisme hégélien, qu'elle retrouve contre elle le nominalisme sous les espèces du criticisme, du néo-criticisme, qu'en un mot la question des universaux reste, pour qui sait regarder, l'éternelle croix de la métaphysique. Ajoutons que M. Lasserre fait mieux que prendre au sérieux les scolastiques ; il proclame son respect pour eux, et de cela aussi nous le louerons. En un temps comme le nôtre, qui aura vu ses maîtres enseigner que la science ne doit connaître que les faits, que « la recherche du général n'est pas philosophique », que le besoin de trouver des lois dans la nature est la marque d'un cerveau inférieur (Nietzsche, *Par delà le bien et le mal, aphor.* 22), c'est montrer qu'on garde le sentiment de la haute tenue de l'esprit qu'affirmer sa piété pour ceux dont toute l'erreur fut de porter à l'excès la religion de l'abstraction. Enfin n'oublions pas la haute moralité que comporte cette religion en ce qu'elle s'oppose à celle du tangible, du pratique, de l'utile. C'est parce que l'essence de l'Eglise, mise en suprême lumière par ses scolastiques, est le culte des abstractions que se sont toujours sentis en secrète sympathie avec elle, quelle qu'ait été leur foi, tous ceux, savants, artistes ou philosophes, qui placent leur intérêt au-delà du monde pratique.

*
* *

Enfin, M. Lasserre nous montre le dernier venu des

adversaires du christianisme et non le moins redoutable : la science expérimentale et, plus généralement, la philosophie moderne en tant que déterministe et négatrice de toute intervention arbitraire dans l'enchaînement des causes. Ici, l'auteur est pleinement dans le sujet qu'il annonce, j'entends qu'il tient un élément qui s'est vraiment dressé contre la foi dans l'esprit de Renan, lequel est bien en cela un représentant du chrétien cultivé de l'âge actuel. Parfaitement insensible aux arguments de la logique métaphysique, peu attentif aux raisons du nominalisme, Renan a été fortement touché par le réquisitoire de l'esprit positif contre les affirmations de l'Eglise, et, s'il est permis de soutenir que ses convictions philosophiques ne furent pas la cause immédiate de sa rupture avec la foi, on ne saurait nier que, cette rupture faite, elles servirent à grandement le confirmer dans sa nouvelle position. M. Lasserre montre fort bien comment le cartésianisme et la science de ces trois derniers siècles, en discréditant de plus en plus le réalisme, surtout en ruinant la notion de finalité telle que l'exige le dogme, conduisait fatalement une certaine sorte d'esprits à la perte de la foi ; on peut dire que toutes les pièces du drame qui se jouera de nos jours sont montées sous nos yeux, de telle sorte que le dénouement y est dès maintenant inscrit ; c'est à peine empiéter sur la suite de l'ouvrage que de juger ce dénouement et sa valeur philosophique. Nous n'en dirons qu'un mot, mais qui vise l'essentiel. L'esprit renanien, en repoussant au nom de la science la dogmatique chrétienne, et plus expressément sa croyance au « surnaturel », confond sous ce mot deux choses essentiellement distinctes, dont M. Lasserre, il faut bien le dire, ne marque pas non plus la distinction, encore qu'elle soit quasi classique aujourd'hui en théologie[1] : la croyance au miracle et les affirmations

1. Voir, par exemple, Paul Chapuis, *Du Surnaturel ;* Renouvier, *Philosophie analytique de l'Histoire*, t. II, p. 367 ; l'abbé de Broglie, *Religion et Critique* (ch. II : *Transcendance du christianisme*).

de l'Eglise quant aux objets proprement métaphysiques : Dieu, la Création, le rapport de Dieu au monde, la Providence, la liberté morale, etc... Rappelons, avec Renouvier, la gravité de cette confusion. Le miracle, quoi qu'on entende sous ce mot, se présente comme un fait d'expérience, comme un événement qui serait donné dans la nature ; il est, de ce fait, passible de tous les instruments de critique forgés par l'expérience : la psychologie, la critique historique, les sciences naturelles. Les objets métaphysiques ou transcendants que nous venons de nommer sont (le mot seul le dit) au-dessus de la nature, en dehors de l'expérience ; l'attitude de l'esprit par rapport à eux n'accepte le contrôle d'aucune science expérimentale, mais seulement celui d'une investigation d'un tout autre ordre, dont le poétique auteur de la *Vie de Jésus* semble avoir ignoré jusqu'au nom : la critique générale de la connaissance. Renan, en condamnant, non seulement le miracle chrétien, mais toute la métaphysique chrétienne au nom de la science, manifeste, encore qu'il ne les eût peut-être pas formulées, deux croyances qu'on ne saurait trop méditer : la première, c'est que la science est le juge légitime de la métaphysique ; la seconde, c'est qu'une métaphysique peut être plus scientifique qu'une autre, qu'il peut y avoir *progrès* en métaphysique [1]. On peut dire qu'en ce sens Renan est bien le type du nouvel adversaire que l'Eglise a rencontré au XIXe siècle et rencontrera sans doute de plus en plus ; il l'est, non parce que philosophe (l'Eglise peut s'entendre avec de vrais philosophes : Kant, Renouvier, Lachelier, Descartes

1. Il en a encore une autre, plus curieuse ; c'est que c'est de la science qu'il faut attendre la solution des problèmes métaphysiques. On se rappelle sa déclaration des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* « C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du monde, de Dieu, comme on voudra l'appeler. » Remarquez « comme on voudra l'appeler », où *le* désigne des choses dont les deux dernières du moins sont entièrement différentes. La distinction des idées n'est pas le propre du style de Renan ; c'est, pour beaucoup de lecteurs, un des secrets de son charme.

même, qui jamais ne fit la confusion que nous dénonçons ici), mais parce que demi-philosophe, parce que vaguement curieux des problèmes métaphysiques sans en comprendre la vraie nature, parce que naïvement persuadé que la science est une magistrature dont le ressort est universel [1].

Ce n'est là toutefois qu'une partie du drame ; l'autre, non la moins poignante, c'est que cette compétence de la science en matière de religion, la religion l'admet elle aussi et travaille de ses mains à sa propre infortune. Quand Mgr d'Hulst, comme nous le rapporte M. Lasserre, prononçait que Renan n'eût pas perdu la foi s'il avait davantage pratiqué Saint Thomas, ne signifiait-il pas que la foi, si elle a besoin de bases rationnelles, sait où prendre son aliment ? Quand tant de docteurs, pour confondre l'incrédule, lui jettent à la face le cas de Pasteur, n'est-ce pas pour lui prouver que la foi peut se fonder sur l'esprit scientifique ? Pascal n'est-il pas unique en professant que le chrétien ne peut justifier sa croyance que par des raisons du cœur et que « c'est en manquant de preuves qu'il ne manque pas de sens ? » [2] Soit incurable respect de la raison,

1. On dira peut-être qu'en nous élevant ici contre ceux qui placent la métaphysique sous le contrôle de la science nous sommes en contradiction avec le respect que nous professons plus haut pour la *logique métaphysique*. Nous ferons comprendre notre position en disant que, pour nous, le modèle de l'édifice métaphysique c'est la géométrie non-euclidienne, qui place ses prémisses hors de tout contrôle expérimental, mais qui, *à partir de ces prémisses*, ne se permet pas un manquement à la logique.

2. On trouve la même netteté chez un autre savant du grand siècle, qui dit au sujet d'un de ses collègues : « L'éloignement où Régis tient la raison et la foi ne leur permet pas de se réunir dans des systèmes qui accommodent les idées de quelques philosophies dominantes à la révélation, ou quelquefois même la révélation à ces idées. *Il ne veut point que ni Platon, ni Aristote, ni Descartes même appuient l'Evangile* ». (Fontenelle, *Eloge de Pierre Régis*.) Voir aussi une lettre de J.-B. Racine (1741), reprochant à son frère Louis son poème de *La Religion* en tant qu'essai de justification de la foi chrétienne par la philosophie. La position de Pascal est d'ailleurs méconnue de la plupart des chrétiens, qui persistent à brandir le maître des *Pensées* comme un démonstrateur de la vérité de leur religion. Combien d'entre eux, aujourd'hui encore,

soit impuissance à mépriser un adversaire temporellement si fort, la religion se donne elle-même comme relevant de la raison et refuse cette qualité de chose indémontrable qui la ferait intangible. Plus que jamais se vérifie le mot de Spencer : « La religion ne sait pas sa force ». Mais allons plus au fond et convenons que l'acceptation de son irrationalité ne ferait pas sa force, bien au contraire. Qu'il y ait des choses dont l'essence n'est pas d'être comprises, c'est ce que n'admettront jamais que des esprits très évolués ; les simples voudront toujours comprendre ; cela se voit singulièrement en matière politique, où jamais ils n'admettent la raison d'Etat et où les chefs qui croient devoir frapper un innocent pour le bien général sont toujours obligés de prouver qu'il est coupable. Ceux qui ont besoin de l'adhésion des masses seront éternellement tenus de s'expliquer. Une fois de plus l'Eglise se montre grande psychologue, surtout par notre temps de toute-puissance des foules, en condamnant les doctrines qui ne veulent fonder la foi que sur l'argument du cœur et en revenant à celles qui entendent donner des preuves. C'est une chose tragique, et qui nous promet de belles pages de M. Lasserre, que de voir la religion, attaquée hors de sa vraie nature par un adversaire simpliste, être poussée, soit par le démon de la raison, soit par le béotisme des peuples, à méconnaître elle-même cette vraie nature où elle serait invincible, et à affirmer ce faux caractère dont ses ennemis veulent l'investir et sous lequel elle est nécessairement battue. Applique-toi, dit le sage, à savoir qui tu es. Il oublie que le plus difficile est peut-être de consentir à l'être — et de le pouvoir.

JULIEN BENDA

diraient avec l'auteur du *Génie du Christianisme :* « Si Dieu n'a point permis à Pascal d'exécuter son dessein (d'achever les *Pensées*), c'est qu'apparemment il n'est pas bon que certains doutes sur la foi soient éclaircis. » Nous avons traité de la persistance de ce contre-sens sur l'attitude de Pascal dans la *Revue Hebdomadaire*, lors du centenaire du grand écrivain (juillet 1923 : *Pascal et le libertin*).

L'AUMONE [1]

A Madame G. Ménier.

De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts.
Baudelaire.

Le soir, Hugues brûlait la route d'Avignon à Aix. Il roulait deux ou trois heures comme s'il cherchait quelqu'un, mais il était sans espérance.

Il ne regardait pas beaucoup à droite ni à gauche, occupé de choisir sa piste, renversant de loin en loin sa tête dans le ciel suave pour y boire un trait, ressaisissant d'un coup d'œil le conseil discret de résistance à la dissolution qu'en dépit des tendres coloris du couchant lui faisait sentir ce paysage par des arbres droits dans la pierre vive.

Il croisait des hommes qui, ayant laissé leur vigne, méditaient encore sur son fruit prochain et ruminaient l'allégresse bue par leurs membres toute la journée.

Bientôt la nuit le gardait seul sur la route, allongeant l'allure, suspendu sur les cahots. A peine de temps à autre, une voiture croisait la sienne : deux regards lumineux, allongés entre des cils serrés s'élançaient, couraient vers lui ; puis, tout d'un coup, plus proches, s'éteignaient dans deux yeux qui se faisaient vagues, pour recligner brillamment à la seconde de l'avoir passé.

Ainsi les derniers humains semblaient se rendre doucement complices de son manège égaré.

Hugues avait erré pendant des jours par toute la Provence, ne pouvant poser sa tête, se rejetant de tous les

lieux qui s'offraient comme le port de sa résignation, amoncelant avec acharnement sur son cerveau la fatigue la plus lourde. Il avait couru de la Camargue à Monte-Carlo, de la montagne à la mer, du Vieux-Port au Lavandou. Puis il avait senti un peu remuer ses idées longtemps stupéfaites, il s'était arrêté aussitôt ; il avait loué une maison, un peu élevée dans les ifs au-dessus des champs, et l'instinct avait commencé de plier une nouvelle énergie, issue du récent désastre, à de plus vieilles pensées : il avait entrepris d'écrire, sous l'accent de la douleur, l'éloge d'anciennes joies. Un homme dépourvu empoigne à vif la lame sans manche qui est sa seule défense ; coupé jusqu'à l'os, il repousse du moins l'adversaire. A force d'appliquer ses muscles à sa table, de matines jusqu'à vêpres, l'ouvrage sortait pudique de son chagrin.

Mais à l'approche du silence noir, l'absence d'une femme remplissait peu à peu sa maison et il se jetait dehors, au-devant de la nuit, farouche et froide, plutôt que de la laisser venir dans les avenues désolées de sa solitude.

Comme il repassait encore un soir sur cette route d'Aix, ses yeux furent à la fin frappés par quelque chose que plus libres, ils y avaient aimé autrefois : la maison de Mademoiselle de Ménerbes. Il se rappela une soirée joyeuse de sa première jeunesse : il avait alors vingt-deux ans : maintenant il en avait vingt-six. Il donnait une petite fête. Il venait de rentrer à Paris après une absence de quatre ans. Il souriait aux femmes, les femmes lui souriaient. Parmi ses amies, il s'ébattait, non sans maladresse ; mais ces jeunes femmes, qui se jetaient dans le plaisir avec la voracité de l'enfance, aimaient la brusquerie d'un garçon de leur âge, avec qui enfin elles allaient jouer. Ne sachant comment les connaître, il les mordait. Dans des aventures et des voyages, il avait appris la mort ; il ne connaissait pas encore la vie : il était méchant.

Il buvait beaucoup, l'alcool le faisait parler, et déjà, à

cause d'un reste d'amertume adolescente et par ignorance emphatique des lois de la société, ce jeune homme qui sortait de la sauvagerie des camps, inclinait à un grand dérèglement de propos. Il prodiguait à ces folles des paroles atroces qu'elles acceptaient avec une entreprenante inconscience et qui ne devaient leur cuire que plus tard.

Tout ce jeu, qui, à tout hasard, voulait être cruel, ne l'était vraiment que s'il torturait, plutôt que ces figurantes, une spectatrice qu'il sentait autour de lui : cette Mademoiselle de Ménerbes. Elle portait un costume à demi masculin qui déclarait sa laideur. Elle n'avait rien pour elle : des traits extraordinairement irréguliers ne réussissaient qu'à s'effacer les uns les autres ; la peau, les cheveux ternes ; une stature repliée ; des mains et des pieds gâtés par la désuétude de soi-même. Elle n'avait même pas ces beaux yeux des femmes laides qui trompent le monde.

Mais elle n'avait jamais laissé une mendicité veule remuer ses lèvres : cette découverte avait tout de suite chanté en lui. Il avait reconnu celle qui, ployée par le sort vers la virilité, est la sœur des hommes dans ces heures qu'ils consomment loin des femmes plus belles : à la guerre, dans leur travail, ou quand au fond de quelque retraite, ils sont obligés de céder à l'amour. Il eut donc à la première minute, un regard pour lui dire qu'il ne l'ignorait point.

Cependant, la minute d'après, l'hostilité était apparue : cette femme laide déparaît le cercle de ses jolies compagnes et elle voyait clair dans ses faciles manèges de coquetterie. Au cours de la soirée, il s'était relâché de plus en plus, soulignant par des coups d'œil, ou même par des sourires — mais toutefois ne lui donnant prise par aucune parole — sa malignité.

« Oui, lui lançait-il, nous sommes jeunes et plaisants. Alors nous jouons. Couche-toi dans la poussière, et souffre. Comment oses-tu ricaner parce que nous répandons ce qui comble nos mains ?

J'ai manqué mourir, pendant une guerre, alors tu triomphais, tu t'approchais de moi, dissimulée dans le blanc, nonne, et tu me prenais dans tes bras. Et moi, délirant, je te laissais faire : tu étais ma mère, ou la dernière femme.

Mais j'ai échappé, j'oublie ma souffrance et la circonstance, et je te nargue. Il est bon que ma vie soit un défi téméraire, ce soir, à toutes les menaces. Car, après tout, j'ai souffert, et pourtant, regarde la preuve provocante de mon âge, je suis encore celui pour qui l'expérience ne compte pas.

Tu te fais méprisante parce que tu discernes les ruses que je jette autour du bonheur. C'est que nous te laissons à distance. Mais d'un geste je pourrais t'attirer par la main dans notre calcul et notre désordre et te faire perdre ta contenance. Tu le sais bien. Allons, avoue-le. » Il feignait, abominable, de s'approcher d'elle, de la toucher.

Plus tard, vint le moment où Mademoiselle de Ménerbes put voir Hugues embrasser une bouche bien réussie.

Depuis ce soir-là, il ne l'avait revue qu'une fois. Allant avec une bande vers l'Italie, ils l'avaient arrêté sur cette route. « On va dire bonjour à cette pauvre Blanche ». Ils étaient entrés et sortis. Hugues reconnaissait la maison qui était bien faite. Blanche et lui s'étaient revus sans qu'il ne reparût rien des pensées surprises.

Avant qu'il fût à la porte, des chiens aboyèrent, une voix les calma. Il compara un grand if à l'épieu de Diane, planté en terre.

Il entra dans une pièce basse : des livres sévèrement vêtus, des dessins qui ne représentaient que des motifs d'architecture, des sièges durs, et sur le piano Bach.

Hugues hochait la tête, railleur. « Une personne de l'élite. Où voyez-vous une élite ? De quoi est-elle faite ? Leur goût dépouillé, c'est la peur ; ils vont vers une immobilité fatale. »

Mademoiselle de Ménerbes n'avait pas changé de costume. Son accueil, parmi ses chiens, fut franc. Elle mit du vin et du tabac devant lui. Continuant son soliloque habituel, elle parla du pays. « Vous le connaissez, ou bien vous le devinez, » entendait-elle doucement.

Mais il ouvrit la bouche :

« J'ai mal, vous savez ce que c'est, hein !

— Ah ! c'est cela !

— Vous ne pouvez pas savoir. Si, vous savez. Enfin, c'est bon de sentir l'âme travailler le corps. L'âme, le meilleur compagnon d'entraînement pour durcir le corps. Idiot : je voudrais bien être débarrassé de mon âme. Comment est-ce que mon âme peut accueillir à ce point une âme étrangère ? Figurez-vous que je crois à l'âme de la femme. »

Il lui parla de lui-même, brutalement, d'une femme qui lui faisait mal. Mais peu à peu l'impudeur sauvage de l'égoïsme se fondait dans des aspects plus nobles. Cette pauvre fille, relancée dans son irrémédiable neutralité, il lui était donné de voir l'homme, comme jamais ses sœurs mieux partagées ne le voient, non pas tant assoiffé de sa propre amertume, mais scrupuleux d'un renseignement exact sur l'état de ses forces. Et il voudrait bien ne pas s'en tenir à soi, atteindre la femme, l'envelopper dans le même spectacle lucide. Mais c'est trop.

Blanche se disait : « Voilà mon lot. Il ne voudrait pas que je mette la main sur ses plaies. Si j'avançais les doigts, il se sauverait dans sa nuit, si claire, si riche d'étoiles. Jeune, beau, fier, devant moi il lâche le jet de sang et cela le soulage. »

Hugues s'interrompit dans le récit débraillé de son malheur, coupé d'exclamations dolentes, de supplications à celle qui jouait alors son rôle dans sa destinée, d'oraisons. Il ne lui suffisait plus, tout à coup, de dégonfler son cœur, hérissé des pointes de l'égoïsme : cette femme, assise les mains dans les poches devant lui, avait sa douleur à elle ; il

lui fallait, tout de suite, tâter de cet autrui si étrange, si inconnu, qui n'existait point par une souffrance qu'il lui donnait ou qu'il en recevait. Il se dit : « Je deviens lâche, mais tant pis, il faut que je reconnaisse que les humains sont faits d'autre chose que du bruit de mon sang, d'un bonheur et d'un malheur qui ne viennent pas toujours à moi. Il faut que je profite de cet instant pour essayer de me rapprocher d'eux. »

Il sourit à Mademoiselle de Ménerbes, mais déjà dans son sourire reparaissait quelque chose de menaçant. Il ne le sentit pas, mais elle. « Il guérit. Si vite ? Mais oui. Gare à moi. »

Il lui demanda d'aller au piano. Elle joua du Bach avec beaucoup de force. Il eut soin de ne pas regarder ce dos musclé mais un peu rond, cette nuque aride. Elle resta détournée très longtemps, supportant cette épreuve inattendue avec sa vieille patience, avec l'aide paternelle de cette musique.

Hugues se détendait. Il voudrait bientôt sentir sa liberté renaissante.

Elle s'arrêta. Ils causèrent, tout en dînant.

Dans les propos de son invité elle voyait reparaître par la force de l'habitude le fil brillant du bavardage de Paris, mais qui n'étranglait pas encore quelques pensées fortes, nourries par l'isolement.

Hugues retrouvait sa pente et, ayant cru se soucier de connaître autrui, de s'oublier devant son prochain, transformait déjà ce souci en une intervention personnelle. « Il ne s'agit pas de pitié. J'ai crainte de cette laideur, de cette défaite. Je ne veux pas rester longtemps ici ; cela va me faire peur. Cela sent la mort... Je ne suis pas fait pour la pitié. Mais n'y aurait-il pas une miséricorde guerrière qui prend par les deux épaules... les deux épaules... Je ne peux rien lui donner que l'aumône ; si elle l'acceptait, demain il lui faudrait mendier encore. Ou elle ne serait pas moins misérable si elle vivait d'un souvenir ; j'ai

horreur de cette déchéance, l'abandon au souvenir, pour elle qui sent la grandeur, comme pour moi.

C'est pourquoi j'ai chassé l'autre. Pour mon salut, je la chasse heure par heure de ma mémoire.

Je ne veux pas me rappeler qu'elle m'a donné beaucoup, puisqu'elle ne m'a pas tout donné. Elle n'a pas voulu s'enfuir avec moi, abandonner ses enfants, pitoyable, paresseuse. Tous les jours, elle se donnera sou à sou, avec l'hypocrisie des personnes aumônières, à ces créatures de hasard.

Je la méprise, elle tombe de ma main, son amour n'était pas très fort.

Pourtant j'aurais voulu lui donner raison et je l'avais aimée parce que je la croyais capable de sacrifier son amour à un devoir, mais alors d'en mourir. De vraies femmes ne cèdent pas à la douceur de l'amour, mais en meurent ; elle ne mourra pas. Il y a quelque chose entre nous d'inachevé dont j'ai grande honte, qui est ma grande défaite de cette année.

Par les deux épaules... qu'est-ce que cela veut dire ?... pourquoi répétè-je ?... une miséricorde guerrière... J'ai eu pitié de moi, j'ai travaillé... Elle travaille, cette Blanche. Quel travail ? ces vignes, cette archéologie, infirmière hier... Pauvres femmes, elles n'ont point notre ressource, le travail, le vrai travail... comme on dit : la création... Par les deux épaules !... Tiens, oui, je vois... la création... Non, c'est impossible, je ne pourrais pas, elle est laide... Bah ! j'en ai vu d'autres... Mais elle, ah ! ah ! elle n'osera pas... Ce serait joli, qu'elle n'ose pas ! Elle n'osera pas. Le souci de la considération, vous allez voir, plus fort que le goût du bonheur. — Aimez-vous la vie ?

— Oui, c'est ma fierté de l'aimer encore.

— La vie secrètement aime ceux qui sont patients, parce qu'ils sont fiers, Mademoiselle de Ménerbes.

— Monsieur Hugues, vous êtes sentencieux.

— Nous avons cela, tous les deux, au milieu de notre

peine : nous aimons la vie. Mais là, ce que j'appelle : aimer la vie ; le travail qui la défend, qui la refait.

— Oui, enfin, on fait ce qu'on peut. »

Hugues, depuis deux mois, était chaste ; il s'en trouvait bien ; une profonde volupté descendait en lui. Il lui semblait que l'inquiétude de la peau était à jamais bannie, toute cette pusillanimité dont se font les petits désirs.

Aussi il ne sentait plus devant la laideur de Blanche cette exaspération qui l'avait fait agir un soir selon une hargneuse coquetterie. Il se sentait une force qu'il aurait pu appeler la bonté.

Un peu plus tard, il eut un retour maniaque à l'ironie, se disant qu'il faudrait rendre pourtant grâce à l'expérience acquise en d'anciennes vilenies, s'il réussissait cela qui n'était qu'une aventure après tant d'autres.

A la fin de la soirée, il regarda dans les yeux cette fille seule.

Elle le mena dans la chambre des hôtes. Il prit son temps pour se dévêtir. Partout encore, sur les murs, de beaux dessins. Jamais de formes humaines. Il s'émut de cette pudeur et de ce qu'elle lui avait dit, pendant le dîner : « Je suis une mauvaise chrétienne, je ne veux pas être consolée. » Et puis : « Mon péché originel, à moi, » et elle avait touché son nez d'un geste qui avait pu être gracieux.

Néanmoins, à l'instant d'ouvrir sa porte, il délibéra encore un peu. « Elle n'est plus laide, ce soir. Son âme déborde. Après tout, sa laideur n'est point faite du pire : de débilité, de pauvreté du sang. Ce n'est qu'un geste gauche, échappé à une nature abondante. Pourtant ce fléchissement fait penser à la faiblesse ; toute faiblesse me fait peur, à moi, pauvre fort. Alors dans ces draps, cela va être le ridicule, le ridicule impardonnable des faibles, des pauvres, des perdus... Non, il y a notre mère, la nuit. »

En effet, il entra dans une chambre obscure, et il

s'abaissa sur une forme éperdue, qui se confondait humblement avec les ténèbres.

Hugues se sentit religieux, comme pendant la guerre quand il fermait les yeux à un homme. Ses gestes formèrent une prière sur cette pauvre âme tout à coup élargie à la grandeur de son désir, sur ce corps qui, prenant enfin pitié de soi-même, en manqua mourir.

Tout s'accomplit selon les rites immanquables, dans les souffles, le sang, tout se résolut dans un sanglot infini. Il parut au jeune Hugues, en dépit de son atroce innocence, de ses arrogantes chimères, qu'un grand soupir de soulagement soulevait la nuit, et que partout les hommes pardonnaient avec ferveur à la Nature.

Après cela, il aima mieux s'en aller, dans cette nuit. Une bouche, que la sienne n'avait pas rencontrée, avait couvert sa main d'une déchirante bénédiction. « Ce sera un fils. »

Il roula dans le froid, sur une route écorchée.

« Je lui ai donné ce que j'ai pu, à cette femme du bord de la route. Je lui ai donné assez pour qu'elle se contente enfin, pour qu'elle ait son fruit. Mais pour moi, c'est peu. Je ne cède pas, je ne m'apitoie pas, je ne me loue pas : pour moi c'est peu ; je ne suis pas fait pour ces besognes de prêtre.

Si, au moins, mon départ avait pu faire pour l'autre que, loin de moi, elle soit le meilleur d'elle-même. Mais cela n'est pas, car elle s'est reniée. Elle était faite pour moi, pour prononcer avec moi un dur credo. Son devoir était la joie qui est par tout l'être un feu atroce, et non de se donner tous les jours en aumône, comme j'aurai fait un soir. »

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

HÖLDERLIN

Ils étaient trois amis qui s'étaient rencontrés dans l'ancien couvent des Augustins à Tubingue, pour faire leurs humanités : Hegel, Hölderlin et Schelling. Dilthey nous a raconté leur histoire [1]. Avec des dons très différents, dit-il, ils étaient également des génies. Le même amour pour l'antiquité et la même foi philosophique les unissaient. Ils lisaient ensemble Platon, Kant et les Lettres de Jacobi sur Spinoza.

Dans le vieux couvent des Augustins qui maintenant abritait de jeunes théologiens protestants, les trois amis, lisant et discutant ensemble, s'étaient formé la vision de l'univers, dans lequel ils comptaient bien passer leur vie. Se souciant peu du monde du dehors et de ses habitants, ils s'étaient interrogés entre eux pour savoir quel est le destin de l'homme et de l'humanité. Aussi n'ignoraient-ils pas le pourquoi de la vie et ses fins, avant même de connaître les péripéties de leur destinée particulière.

Ils avaient donc leur monde, qui était pour eux le monde tout court, — estimant d'ailleurs qu'il ne pouvait y en avoir d'autre, puisque nécessairement le monde est un et que leur vie avait embrassé toutes choses, depuis l'antiquité jusqu'à la Révolution française. S'il leur restait encore, certes, bien des questions à poser, il ne faisait pas de doute pour eux que tout ce qui s'était passé et se passerait encore dans ce monde, n'existait qu'en

1. Cf. Dilthey : *die Jugendgeschichte Hegels*.

vertu de l'idée et y devait être ramené, que le moment était peu de chose en comparaison de l'éternité, et que les rencontres de la vie que le sort leur réservait, ne changeraient rien au plan de l'ensemble; le général précédant toujours le particulier, le tout ses parties, ils pouvaient s'attendre à retrouver partout où la vie les mènerait l'unité et le sens profond des choses.

Les trois amis, en quittant le séminaire de Tubingue, se sentirent fort dépaysés. Ils n'entendaient pas la langue du pays, et les habitants les comprenaient mal. « Ce qui est sans parole, chez lui devient parole ; ce qui est général et demeure dans la forme de l'inconscient, chez lui prend la forme du conscient et du concret; ce qui par contre se traduit en paroles est pour lui ce qui ne saurait se dire ou ce qu'il ne faudrait exprimer; ce qui est concret et conscient, pour lui devient inconscient et abstrait », dit Hölderlin en parlant du héros de sa tragédie : Empédocle.

Les trois amis comprenaient bien le langage d'Empédocle, mais ne pouvaient guère s'entendre avec les bourgeois chez lesquels ils allaient entrer comme précepteurs. « Quand parfois je me hasarde à parler avec une certaine chaleur de l'ancienne Grèce, ils bâillent et me répondent qu'il faut bien aussi vivre dans le temps présent », dit Hypérion, en parlant des bourgeois de Smyrne.

Hegel, lui, ne paraît pas s'être trop ému d'une différence de sentiment et de perception qui semblait devoir l'exclure du monde dans lequel vivaient les autres, ou du moins lui créer toutes sortes d'embarras, du moment où il se verrait forcé d'y faire acte de présence. « Si tout le monde a ses réalités, — la paysanne par exemple sa Lise, qui est sa vache préférée, la Noire, la Marbrée et ainsi de suite, et puis Maertens, son fils, et puis Urschel, sa fille, — le philosophe a bien le droit de choisir celles qui lui sont familières : l'infini, la connaissance, le mouvement, la loi des sens, etc. Ce que sont aux uns les frères, les oncles, Platon et Spinoza le sont aux autres. Le philosophe

pourra donc, n'en déplaise au profane, avoir ses réalités à lui, qui d'ailleurs auront cet avantage sur celles des autres qu'elles sont éternelles. »

Ainsi Hegel saura défendre envers et contre tous son droit de voir les choses en philosophe. Hölderlin, plus timide que son ami, et n'ayant rien d'un conquérant de la pensée, ne sut ni faire adopter aux autres la langue qu'il parlait, ni apprendre la leur.

> Je comprenais le grand silence de l'Ether,
> Le mot de l'homme, je ne le comprenais jamais.

Ne pouvant séjourner parmi les autres, et ne trouvant personne qui voulût demeurer dans le monde qui était le sien, Hölderlin s'y enferma et resta seul.

Son monde était divin, et parce que divin, sans Dieu, en quoi il se distingue de celui des Chrétiens qui, après avoir enlevé à l'univers ce qu'il y a de divin, le résument dans un Etre unique, qu'ils placent au-dessus des étoiles. Car si tout est divin, il n'y a pas de Dieu, il n'y a que des dieux. Le divin n'a pas de nom ; seuls en ont un les dieux dont le nombre n'est pas tout à fait fixé et qui parfois se métamorphosent. Au panthéisme du philosophe s'unit chez le poète un polythéisme aux formes changeantes.

L'existence est divine ; être ce qu'on est, c'est être divin. La plante est divine, et les astres sont divins, et l'Ether, qui est l'image de la divinité. Tout est là, simple en lui-même, et ne connaissant d'autre fin que d'être toujours ; et les saisons qui se suivent, et les heures de la journée dans leur rythme invariable, nous révèlent que le Tout est parfait, que tout est divin.

Tout ce qui est ne demande donc qu'à être. L'homme seul ne connaissant pas ses limites, ne sait où se fixer dans un monde où tout se repose. La plante l'appelle à lui, et lui révèle la vie qui, s'ignorant elle-même, se fond dans le grand tout. Mais lui, n'entendant pas le rythme

divin qui règle tout, n'est chez lui nulle part, et l'inquiétude le suit sans cesse.

Parfois pourtant les dieux, qui vivent dans une lumière sereine et ignorent les inquiétudes du demi-jour, se prennent à l'aimer, ou recherchent même son amour, car la nostalgie du divin qui est le propre de l'homme leur reflète leur propre image projetée dans l'infini, et les inquiétudes de ceux qui les aiment éveillent en eux le sentiment de leur bonheur éternel.

Mais parmi ces dieux qui ne connaissent pas de destin, où est celui qui sait parler à l'homme de ses souffrances ? Où est le Christ, frère d'Hercule et de Dionysos, le dernier des dieux antiques ? Il est venu sur le tard, dans un monde divin ; l'âme humaine cependant depuis longtemps le cherchait ; car il la comprend quand, dans le silence de toutes choses, elle écoute et s'interroge. Mais après un moment d'abandon, elle se retire, et timidement se cache, craignant de ne plus savoir aimer assez les astres et les fleurs, et de rompre le silence qui plane sur le tout.

Pourtant, elle demeure inquiète. Elle appelle son Dieu, elle se sent captive. Devant elle il y a l'infini. L'infini et le fini : il semble à Hölderlin que toutes ses angoisses n'ont d'autre origine que le conflit qui maintenant les divise. Il y a l'existence tranquille et suivie de ceux qui, ayant reconnu leurs limites, ont trouvé leur chez soi. Pourquoi ne puis-je être comme eux ? se demande Hölderlin. Je serais pasteur dans un de ces petits villages du Wurtemberg, et les jours se suivraient dans une vie aux heures longues, plane et unie. Et n'y a-t-il pas l'infini dans le fini ? « Dans une existence bien limitée, l'homme peut vivre aussi d'une vie infinie, et sa divinité qui n'est que le Dieu de cette vie sera infinie. »

Sa mère lui écrit : « Viens chez nous, tu seras bien. » Et il répond : « Je viendrai, et tu seras avec moi. » Mais il ne le peut. « Empédocle, hostile à tout ce qui déterminerait son existence dans tel ou tel sens, et par suite

mécontent, alors même que son entourage ne manque pas de beauté, inquiet, angoissé, dès qu'il doit s'abandonner à une vie particulière — car il ne peut concevoir la vie que dans son union à toute vie — ne pouvant vivre comme un Dieu, étendre son cœur sans limite à tout ce qui vit, et aimer d'un amour total — le tout ne se présentant toujours à lui que sous forme d'impressions successives — », Empédocle ne pourra trouver de repos.

Il lui faut le Tout, il ne saurait vivre autre part. Rien qui ne l'y ramène ; il ne peut lui être infidèle ; car c'est la beauté du Tout qui rend belles toutes choses, et nous fait concevoir que tout est divin. Partout où j'irai, il me faudra retrouver le beau, s'était-il dit. Le monde a absorbé Dieu. Comment toutes choses ne seraient-elles pas belles ? C'est ce qu'il avait cru avant de connaître le monde, et il continua à le croire quand il eut pris connaissance des gens et des sites, recherchant partout et toujours la vision du Tout qui est avant toutes choses. Il faut que l'on sache voir le Tout avant ses parties, et que rien ne soit à part et ne soit vu isolément. Ainsi seulement toute chose pourra être belle, quand tout dans le lointain, se fond et ne fait qu'un : un monde. Car rien ne peut être beau séparément : en tout il faut retrouver le beau total, la beauté intégrale. Mais à mesure qu'on se rapproche des objets, la vision semble se perdre. Le monde qui est partout ne semble alors être nulle part.

Hölderlin se plaint dans une de ses lettres parce qu'il ne sait voir les choses qu'en grand et comme baignées de lumière, et qu'il manque à sa poésie les nuances et les ombres. Dans chacun de ses poèmes, l'on dirait qu'il fait entrer un monde ; son œuvre est comme l'univers dans lequel il vit : elle est panthéiste.

« Que cherches-tu ? demande Diotima à Hypérion. Ce n'est pas quelque chose qui ait disparu, il y a des années ; on ne peut dire exactement quand cela fut et quand cela ne fut plus. Mais ce fut une fois, et c'est encore, c'est en

toi », dit-elle. Mais c'est précisément de ne pouvoir le trouver qu'en lui-même qui fait sa grande souffrance. Tu voudrais un monde, lui dit Diotima, c'est pourquoi tu as tout et tu n'as rien.

Et pourtant il a vu ce monde, et il sait qu'il est toujours là, quoi qu'en disent les autres qui ne savent plus le voir. Tel le chanteur aveugle de Hölderlin, qui sait que ses chants sont vrais. Il dit à ceux qu'il approche : « Tu es beau », car il a connu le jour qui, éclairant tout, donne à toute chose sa forme et ses couleurs. Il chantera donc l'invisible beauté des êtres et des objets, et de ses chants renaîtra un monde beau et divin comme le premier, mais plus spirituel et plus lointain, visible seulement pour ceux qui le cherchent de leur âme et savent aimer de nostalgie et d'espérance.

Dionysos a rejoint son frère, le Christ, qui a survécu à Dieu. Dieu est mort, et le monde est seul. Tout est d'une beauté silencieuse qui fait penser aux absents. Tout repose et s'écoule lentement. Tel est le monde de l'aveugle voyant, et de ceux aussi qui aiment le beau, sachant que leur éternité est courte.

On croit aujourd'hui en Allemagne avoir découvert Hölderlin, et cette découverte n'a pas un caractère purement littéraire : on croit l'avoir découvert pour soi, avoir retrouvé l'ami qu'on cherchait depuis longtemps. Quand la jeune génération d'après-guerre en Allemagne interrogea parmi ses penseurs et ses poètes ceux qui pouvaient interpréter sa pensée et lui servir d'éducateurs, elle en trouva en somme fort peu qui répondissent aux questions qu'elle leur posait. Il y a les grands, tels que Goethe et Hegel, qui ne peuvent vous écouter longtemps quand vous parlez de vous-même. Ils vous connaissent, vous, parce qu'ils connaissent l'univers et la nature humaine : mais ce sont vos inquiétudes particulières sur lesquelles vous voudriez les interroger, et quelque importantes qu'elles vous semblent,

vous craignez toujours qu'elles ne leur paraissent que peu de chose. D'autre part, on rencontre souvent, chez les grands conquérants de la pensée, je ne sais quelle volonté de ne pas s'arrêter à certaines inquiétudes, que ce soient les leurs, ou celles des autres. Nietzsche sans doute, savait souffrir et recherchait les amis. Mais il en est de Nietzsche comme il en fut de Rousseau. L'un et l'autre ont donné un nom à leur idéal, et l'homme naturel a souvent fait oublier Rousseau, comme le surhomme a longtemps empêché ses contemporains de comprendre Nietzsche. Il faut pour bien le connaître, avoir vécu longtemps avec Nietzsche ; il faut se rappeler les paroles qu'il a dites à tel moment et à tel autre, les paroles qu'il vous a dites à vous, et non les sentences qui se laissent détacher de l'ensemble et présenter aux indifférents.

Hölderlin vous écoute. Vous êtes seul avec lui. Il ne vous dit pas ce qu'il a déjà dit à d'autres. Il semble toujours que vous soyez le premier à qui il se soit confié. Vous êtes son ami, qu'il interroge quand il s'interroge lui-même. Vous croyez l'avoir découvert. Et chacun le découvre à nouveau. C'est le poète inconnu qui s'est fait connaître à vous qui l'aimiez.

Il reste le poète inconnu. Le colloque a été interrompu trop tôt. Nous nous rappelons ses dernières paroles et nous continuons à l'interroger, tandis qu'il s'est tu. Et il nous semble qu'avant de nous quitter, quand déjà son esprit s'était troublé, il nous parlait encore d'un monde inconnu, qui lui apparaissait dans le lointain, nous laissant le soin d'interpréter le sens de ses paroles si nous voulions retrouver la vision perdue. Les quelques poèmes que nous avons essayé de traduire ici, nous la font entrevoir.

BERNARD GROETHUYSEN

ROUSSEAU

Trop brèves, les heures du jour.
On est, on regarde, on s'étonne,
Et voici le soir : on dort.
Les années des peuples
S'en vont comme des étoiles.

Certains dépassent leur temps,
Qu'un dieu guide vers le large,
Mais tu t'arrêtes à la rive
Plein de désir, ombre
La risée des tiens que tu n'aimes plus.

Les promis, ceux que tu appelles
Les hommes nouveaux, où sont-ils ?
Serrer la main d'un ami te réchaufferait
Qu'ils approchent !
Tu te feras entendre, parole solitaire.

Sous la voûte silencieuse
Comme les morts sans tombeau
Tu t'en vas inquiet, cherchant le repos :
Personne ne sait ton chemin.

Matins clairs, heures de nuit,
Combien de fois a-t-il vu
Le char de triomphe, le butin,
Les sauvages en chaînes d'or

Les prêtres de paix
Chantant leurs cantiques
Au peuple aimant, à ton génie
Dans le bois printanier.

Sois donc joyeux. L'arbre
Sort de sa terre. Il laisse pendre
Des bras de jeunesse, d'amour,
Et tristement baisse la tête.

La vie abondante, l'infini
L'entourent dans le demi-jour.
Il ne les saisit pas. Mais tout vit en lui
Et s'épanouit : le fruit devient mûr.

Toi aussi, tu as vécu.
Un soleil lointain te réjouit la tête.
Les rayons d'un temps plus beau
Trouvent la voie de ton cœur.

Tu as entendu, tu as compris
La parole des solitaires,
Interpréte de leur âme.
A ton désir, un signe suffit
— Par signes, de tout temps, parlent les dieux.

Comme si l'esprit humain
Connaissait dès sa naissance
Toute fin, tout devenir,
L'ancien chant de la vie,

Du premier coup il atteint la cime.
Son esprit hardi,
Comme l'aigle précède l'orage,
Dans son vol annonce
L'approche des dieux.

DÉBUT DE PRINTEMPS

Peu de savoir, beaucoup de joie
Voilà le sort des mortels.

Beau soleil, fleur de mes fleurs,
Pourquoi ne me suffit-il pas
De dire ton nom en Mai ?
Que sais-je de meilleur ?

Que ne suis-je comme les enfants :
Je chanterais comme un rossignol
Le chant insoucieux de ma joie.

SIBYLLE

La tempête plie les branches,
Le corbeau chante,
Ainsi passe en haut l'orage de Dieu.

Mais toi, chant sacré,

Si tu cherches, pauvre pécheur, le chemin,

Vois les étoiles.

MOITIÉ DE LA VIE

Pleine de poires jaunes
Et de roses sauvages,
La terre pend dans le lac.
Cygnes bien-aimés
Ivres de baisers
Vous plongez la tête
Dans l'eau sainte, sobre.

Hélas, où prendrai-je
En hiver, les fleurs,
Rayons de soleil,
Ombre de la terre ?
Les murs sont debout
Sans parole et froids,
Les drapeaux grincent au vent.

Traduction de B. GROETHUYSEN. HÖLDERLIN

Les poèmes de Hölderlin dont nous donnons ici la traduction se trouvent au Tome IV des Œuvres complètes du poète éditées par les soins de MM. Hellingrath, Seebass et Pigenot.

RÉFLEXIONS ET PROPOSITIONS SUR LE VERS FRANÇAIS[1]

15. — Revenons à nos ennuyeuses questions de prosodie après avoir fait faire à l'esprit de notre lecteur ces deux ou trois petits tours. Peut-être ne sait-il plus très bien où il en est ? Il n'en sera que mieux disposé à suivre un conducteur astucieux.

16. — Si une idée se dégage plus ou moins insidieusement, avec la poussière, de tous ces bouquins que nous venons de taper l'un contre l'autre, c'est que ni le vers classique ni le vers romantique n'ont épuisé les possibilités de délectation que contient pour nous le langage français. Supposons l'amateur délicat dont il était question quelque part dans les pages qui précèdent, — un enfant de préférence — il entend causer derrière un mur deux dames par exemple, de la province ou de Paris, de telle sorte qu'il n'ait aucune peine à laisser le sens de l'autre côté de l'écran et que la musique seule lui parvienne. Comme ce *parler visible* s'inscrit pour lui devant ses yeux en dessins pleins de fraîcheur et d'imprévu ! Quel dialogue entre ces voix ! Quelle originalité et quelle verdeur dans les attaques ! Quel tour toujours nouveau ! Quelles coupes ! Quels rapports plus délicieux entre les timbres que ceux du rouge et du gris ! Quelles élégantes ondulations de la phrase ponctuée au mépris de la grammaire et que termine

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er octobre 1925.

un cri de fauvette ! Ah il n'y a plus besoin de mesurer et de compter ! Quel soulagement ! Comme l'esprit jouit de cet affranchissement de l'oreille ! Qu'est-ce qui va arriver ? Quelle musique toujours changeante et toujours imprévue et quelle joie de se sentir ainsi gracieusement porté sans que l'on sache comment par-dessus tous les obstacles ! Et comme le vers alexandrin à côté de ces roulades d'oiseau paraît quelque chose de barbare, à la fois enfantin et vieillot, quelque chose de pionnesque et de mécanique, inventé pour dépouiller les vibrations de l'âme, les initiatives sonores de la simple Psyché, de leur accent le plus naïf et de leur fleur la plus délicate [1].

Le lecteur, qui littérairement en est resté à l'époque des crinolines et du linge empesé, fronce le sourcil au seul nom de liberté et je l'entends qui s'écrie : mais c'est de la prose, ce que vous dites là ! Non, ce n'est pas de la prose, cher Monsieur, ça n'a aucun rapport, ce sont des vers dont chacun est distinct, dont chacun a une figure sonore différente et contient en lui-même tout ce qu'il faut pour être parfait, en un mot c'est de la poésie latente, brute encore, mais infiniment plus vraie, jaillie d'une source infiniment plus profonde que toutes les malherberies à la mécanique. La prose n'est que l'artifice scriptural du bonhomme tiède à sa table de travail qui n'a plus conscience de sa respiration et du bruit que l'on fait en parlant et qui, dans le sommeil du ver à soie, fait sortir de sa filière un long ruban de stiques coagulés. — Comment faire, se dira l'apprenti dont je parle, pour garder cette franchise, cette liberté, cette vivacité, cet éclat du langage parlé, et cependant pour lui donner cette consistance et cette organisation intérieure qu'exige l'inscription sur le papier ? Comment ouvrir à la Muse un chemin de roses, comment l'enivrer sans la rassasier jamais d'une musique qui ait à la fois l'intérêt de

1. La grande punition inventée par les pions, c'est de copier des vers. Le vers est la forme officielle de pensum. Elève Machin, vous me ferez cent vers !

la recherche et la douceur de l'autorité, comment garder le rêve en écartant le sommeil, comment soutenir son pas d'un nombre à la fois sensible et introuvable comme le cœur, et nous débarrasser une fois pour toutes de cet abominable métronome dont le battement de tournebroche couvre notre jeu et de la voix de cette vieille maîtresse de piano qui ne cesse de hurler à notre coude : Un — deux — trois — quatre — cinq — six !

16. — Regrettons à ce moment l'absence auprès de notre naïf révolutionnaire de ce sage conseiller à leur image qu'aiment à évoquer les critiques, pour lui représenter le scandale de son entreprise. La plupart des gens, même quand ils ont un goût naturel pour les Beaux-Arts, n'aiment pas y consacrer trop d'efforts et de fatigue. Ils n'aiment pas qu'on dérange leurs habitudes. Ils veulent quelque chose qui repose et qui caresse agréablement l'esprit. On n'aurait qu'à entrer dans le cabinet ou le for intérieur d'un avocat, d'un dentiste, d'un publiciste, d'un ecclésiastique, d'un militaire, pour voir que ce que ces messieurs préfèrent, c'est le poli, le léché, le verni, le glacé, le surverni, le surpoli et le surléché, quelque chose, un Cabanel par exemple, qui soit, en peinture l'équivalent d'une poésie de Heredia ou de Moréas ou d'une page d'Anatole France. Les qualités qui plaisent sont les qualités bien grosses et bien extérieures qu'on peut apprécier d'emblée et qui nous rassurent dans notre supériorité d'experts, la rime riche, deux jolis quatrains bien propres, un puissant imparfait du subjonctif, un archaïsme pareil à une bassinoire ou à un pot de chambre dans la vitrine d'un antiquaire, un ut de poitrine, une acrobatie sur la double corde. Le petit travail par lequel le mot *pauvre* arrivait à rejoindre le mot *Hanovre* au bout d'un vers de Banville recueillait, il n'y a pas si longtemps, l'applaudissement général. L'amateur veut que l'auteur n'en prenne pas trop à son aise, il veut qu'on se donne du mal et, je l'ai dit tout à l'heure, la *gêne* est pour lui un symptôme de cette

nécessité dont il a besoin. Peu importe que le sens et le sentiment soient sacrifiés comme ils le sont dans les trois quarts de la poésie française, si la mesure et la rime sont respectées. Que de lyrisme excite dans tous les cœurs ce bienheureux mot de *contrainte* qui, à croire les critiques, est la mère de notre poésie ! Sur toutes les lèvres se pressent les comparaisons classiques, le jet d'eau de M. de la Motte, l'élégant escarpin mieux fait pour chausser le pied de la Muse que la commode savate et qui épouse si élégamment la cheville ! On n'entendra même pas le bolchevik intimidé grommeler que la contrainte naturelle exigée par la pensée et par l'expression musicale est assez dure sans y ajouter des obligations artificielles et puériles. Si la contrainte du sonnet est tellement bienfaisante, pourquoi répudier celle plus rigide et plus salutaire encore probablement de l'acrostiche, du vers palindrôme et de la double croix-blanche en accordéon ? Quant au jet d'eau, mince Narcisse d'une étroite cuvette, notre échevelé n'a pas honte d'affirmer qu'il lui préfère non seulement le fleuve et la cataracte, mais le plus simple frisson à travers les myosotis, de même qu'à l'escarpin au fier talon de notre meilleur chausseur un pied nu et le corps au corset. On lui réplique, comme le Code Pénal n'a jamais gêné que les malfaiteurs, que la contrainte de notre prosodie n'a jamais embarrassé un véritable poète, et stupéfait, ou, comme disent les Brésiliens, estapafourdi, notre jeune gaillard n'a plus qu'à se taire. C'est joliment bien répondu. On lui a rivé son clou comme il faut. Ainsi la prosodie est salutaire en ce qu'elle est une contrainte et d'autre part pour le vrai poète elle n'est nullement une contrainte.

17. — Ranimons notre inventeur terrassé et laissons-le nous guider à travers les replis de la mémoire jusqu'au bureau de ce fonctionnaire qu'on appelle le Conservateur des hypothèses. Là, modeste et fier, il nous montre sur un papier déjà jaune cette définition : *Le vers composé d'une*

ligne et d'un blanc est cette action double, cette respiration par laquelle l'homme absorbe la vie et restitue une parole intelligible. Mais notre compagnon nous fait remarquer que ce texte est bien loin d'épuiser toute son idée. Si des lignes plus ou moins courtes sont aptes à donner une certaine image graphique de l'émotion qui contrôle le débit, suivant que la vanne de la langue, des lèvres et des dents laisse passer avarement quelques paroles ou tout un torrent, cependant le vers isolé dans le blanc répond à d'autres besoins encore. Par sa simplicité il permet d'enregistrer tel quel l'éclair mental, la notion instantanée, de l'isoler sur une tige qui permet de la regarder de tous côtés, de la soumettre à l'examen. Il répond ainsi au principe de Descartes qui est de diviser pour comprendre. Par sa complexité au contraire, il offre des ressources au dramaturge ou au romancier en lui permettant sans fastidieuse analyse de faire de la psychologie en action et de présenter ces espèces de conglomérats de pensées ou de sentiments, si fréquents dans la conversation courante, où la juxtaposition et non la déduction logique crée cet objet dans notre main tout nouveau [1]. Mais ces explications ne suffiraient pas à donner au vers qui est avant tout une sonorité intelligible et permanente sa charte essentielle. Il y faut faire intervenir des éléments musicaux qui sont spéciaux à la langue française.

18. — Un examen des éléments phonétiques du français met facilement en évidence les caractères suivants :

1° La phrase française est composée d'une série de membres phonétiques ou courtes ondes vocales avec accentuation et insistance plus ou moins longue de la voix sur la dernière syllabe. Ce caractère spécial du français a été étudié par un remarquable éducateur, M. L. Mar-

1. De même Virgile ou Pindare, grâce aux facilités que leur donnait leur langage, peuvent délicieusement juxtaposer des mots qui n'ont aucun rapport logique.

chand, qui y voit la raison de ce qu'il appelle les doublets phonétiques, comme *tu toi, il lui,* etc., le même mot changeant de forme suivant la place qu'il occupe dans le phonème. De même on prononce *dix sé sous* et *un franc dix sett, tou les enfants* et *ils y sont touss, appeler* et *j'appelle.* Les syllabes ne sont donc par elles-mêmes en français ni brèves ni longues, et le phonème se compose d'une longue qui est toujours la dernière syllabe et d'un nombre variable et à peu près indifférent de syllabes neutres qui sont par rapport à elle toujours brèves quel que soit leur titre orthographique. (Déjà en latin Quintilien avait remarqué qu'il n'y avait ni brèves ni longues, mais *breviores longioresque.)* C'est ainsi que dans le beau vers emprunté au Code Pénal que je citais tout à l'heure et dont j'indique sommairement la scansion :

Sera mis de plus pendant la durée de sa peine — en état d'interdiction légale.

Les quatre syllabes lourdes d'*interdiction* sont traitées par la voix comme des brèves par rapport à la longue (fictive) de *légale.* Il est donc faux de dire qu'en français la quantité n'existe pas. Non seulement elle existe, mais elle est peut-être plus fortement marquée que dans aucune autre langue, il n'y a nulle part insistance aussi nette sur certaines syllabes. On peut dire que le français est composé d'une série d'*ïambes* dont l'élément long est la dernière syllabe du phonème et l'élément bref un nombre indéterminé pouvant aller jusqu'à cinq ou six de syllabes indifférentes qui le précèdent. Il dépend d'ailleurs de l'orateur, guidé par l'intelligence ou l'émotion, de faire varier dans une certaine mesure le phonème en mettant le point fort ici ou là. Par exemple on peut parfaitement scander *en état — d'interdiction* ou bien *en état d'interdiction* [1].

L'erreur la plus grossière de l'alexandrin qui devient

1. Cette insistance finale de la voix répond à un rapide retour sur la pensée de l'oreille qui prend conscience de ce que la voix vient de proférer.

insoutenable dès que l'oreille s'est formée à la règle que je viens d'énoncer plus haut, c'est qu'il fausse le principe essentiel de la phonétique française en attribuant à chaque syllabe une valeur égale, tandis qu'une forte longue par exemple a besoin pour sa pleine résolution non seulement d'un grand blanc qui l'accueille, mais d'un nombre suffisant de brèves et de longues moindres qui la prépare. La musique du langage est une chose vraiment trop délicate et complexe pour qu'elle se contente d'un procédé aussi rudimentaire et barbare que simplement compter. (Il y a un proverbe qui dit que le Français sait compter.) C'est pourquoi à la scène les acteurs sont forcés de transformer les alexandrins, d'avaler les rimes, de déplacer les césures, de changer le nombre des syllabes, en un mot de faire quelque chose qui ne ressemble plus en rien au texte écrit. C'est la vie qui reprend ses droits. Du moment où l'alexandrin a perdu son caractère mnémotechnique et lapidaire pour s'essayer à la musique, il était condamné à la ruine. L'oreille n'a aucune raison de se contenter d'une seule combinaison assez pauvre au lieu de mille autres plus riches et plus agréables.

19. — *Secundo*, mais laissons là le *secondo* et le *numéro trois* et le *quatrièmement !* Et admirons bien plutôt sur le visage de notre interlocuteur cette satisfaction honnête et apostolique qui convient aux bienfaiteurs de l'humanité. Quelle joie pour lui d'avoir apporté la délivrance enfin à toutes ces Andromèdes de sous-préfecture qui ayant dans leur innocence donné le jour à un vers du genre de celui-ci :

Le soleil s'est couché dans l'or et dans la pourpre

ont vu depuis leurs plus belles années se flétrir dans l'attente de l'oiseau miraculeux qui leur apportera la rime indispensable et impossible ! Voici l'homme qui a séparé enfin le couple maudit d'*arbre* et *marbre* et rafraîchi l'étreinte de ces vocables damnés, *oncle* et *furoncle !* Un peu d'enthousiasme

n'est-il pas excusable ? Cher lecteur, tout obtus et stupidement conservateur que je me sois plu jusqu'ici à vous imaginer, je suis sûr que vous le partagerez avec nous.

Et puisque nous sommes en plein dans le langage figuré, ne le quittons pas avant d'avoir suivi notre ingénieur en phrases et en syllabes dans le complexe où il a réuni ses ateliers suivant les principes les plus modernes de la concentration verticale. Donnons un coup d'œil en passant à l'officine du rez-de-chaussée. Vous avez visité sans doute le musée d'ostéologie du Jardin des Plantes où les savants ont réuni les épures de toute la création, les armatures de toutes les constructions animales. En tout cas vous avez vu un atelier de réparation de bicyclettes avec les rangées d'instruments suspendus au plafond, les cadres démontés, les roulements à billes, les multiplicateurs, les boyaux des chambres à air. Là il ne s'agit que de rouler. Mais ici on établit les représentations en quelques sortes grammaticales et abstraites de tous les mouvements de la nature depuis l'aile de la mouette jusqu'au saut de la gerboise, jusqu'à l'enroulement de la vipère. Nous avons deux ou trois modèles presque complets avant toute garniture de mots. Mais c'est le seul rayon des mots précisément qui nous attire aujourd'hui, et, pour commencer, derrière cette porte blindée, visitons l'échoppe du lapidaire. Que de pierres de toutes couleurs on nous apporte à poignées roulant sur le velours noir ! Le parfait bijoutier en joue comme le musicien de ses notes. C'est ce caillou d'apparence insignifiante qui fera flamboyer tout à coup le collier, c'est grâce à cette terne opale que Cassiopée fond en larmes dans la nuit ! Mais le département de la chimie est encore plus intéressant. De la triple création minérale, végétale et animale, telle qu'elle se présente à nos yeux et sous notre main, ou en conserve profondément macérée et marinée dans la noire confiture des siècles, l'art du distillateur a fait sortir toute espèce de couleurs et d'essences. Cette goutte pâle

au bout de la baguette de verre, ce grain catalytique, a suffi à changer de fond en comble la constitution moléculaire de ce liquide dormant. Une étoile naît dans le pétrole. L'adjectif avec une lenteur écœurante hésite autour de son prédicat et ces points d'or vague sont réunis peu à peu par une couleur verte où tournent des filaments violacés. Cette idée à retardement sous l'accroissement des phrases se dissout tout à coup dans un pétillement d'acide carbonique. Cet atome sonore n'est pas solide et ces nasales résistent mal à une sorte de bombardement intérieur et d'ébranlement colloïdal. Mais déjà notre conducteur nous attire vers ces flacons étincelants, vers ces lacs de parfums qui dorment dans des cuvettes de porcelaine et de quartz! Comme celle en quelques secondes qui naît des doigts prestigieux de la fleuriste, j'ai communié par les trous de mes narines et par le moyen de ce sens le plus spirituel de tous qui remplit toute la cavité humaine, entre l'héliotrope et les violettes, au sombre diapason de la rose rouge.

Toutes ces images ne sont que pour faire comprendre, grâce à la richesse et à la délicatesse infinies des finales françaises, toutes les ressources d'une prosodie qui reposerait surtout au lieu du chiffre (je dis le chiffre et non pas le nombre), sans oublier les principes que j'ai indiqués au paragraphe 17 et d'autres encore, sur la quantité et sur les rapports de timbres. Au lieu de l'accouplement des rimes homophones, étudions cet accord intérieur des sonorités dont l'alexandrin classique avec la césure si maltraitée par les gens du Dix-neuvième, nous offre une stylisation barbare. De cet accord entre une *dominante* choisie à un point variable de la phrase et la cadence finale nous allons donner d'après les maîtres de notre prose une série d'exemples gradués.

Le plus élémentaire à la manière d'une étoile double jaune et or est la célèbre exclamation de Pascal :

Que de royaumes — nous ignorent!

Combinaison très délicate et très simple à la fois d'un atome foncé et d'un atome clair, la note la plus élevée en timbre servant élégamment de résolution à la note la plus basse. La gravité de l'*au* et l'éclat de l'*o* sont encore accentués par les consonnes qui les suivent.

Une courte fanfare fort réussie après une rauque et puissante préparation allittérée conclut le vers du Code Pénal que j'ai déjà cité :

Tout condamné à mort — aura la tête tranchée.

Voici un premier exemple de modulation :

Le silence éternel de ces espaces infinis — m'effraie.

Dissyllabe net et ouvert sur un blanc faisant équilibre à lui seul à cette grande phrase légère et spacieuse composée de quatre anapestes. Remarquez en soutien le choc sourd des deux nasales *an* et *in*. Aussi cette espèce de déhiscence sidérale entre *espaces* et *infinis*.

Une phrase de Bossuet où il y a une faute (mais je cite de mémoire) :

La béatitude éternelle leur est promise — sous le titre majestueux de royaume.

La faute est que le premier temps fort ne pouvant porter sur *nelle* (à cause de l'*l* initial du mot suivant) est rejeté en quelque sorte sur le blanc. L'accord entre *mise* et *aume* est superbe, dans le plus grand goût classique, non pas celui de Malherbe, mais celui de Le Brun et de Bach. Deux modulations de longueur presque égale retenues par des barrages pour donner à la phrase plus de lenteur et de majesté.

Et nous arrivons à l'épanouissement total de la langue française développant enfin toutes les ressources de sa sonorité comme un Guarnerius sous l'archet d'un maître. Voici une phrase d'Arthur Rimbaud, — mais il n'y aurait qu'à puiser dans cet assemblage de merveilles qu'est la *Saison en Enfer* :

Et par une route de dangers ma faiblesse me menait aux

confins du monde et de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons.

Je n'ose profaner ce texte superbe par des accentuations scolastiques et je laisse au lecteur le plaisir d'en découvrir toutes les beautés de consonnances, d'allittération, de mouvements et de dessin. C'est fini ! c'est en l'air ! cela ne tient à rien ! ce n'est porté que par la musique, c'est comme un beau cygne qui vole les ailes étendues dans un milieu élyséen !

Je ne résiste pas au bonheur de citer cet autre vers beaucoup plus simple, mais si grand et si pathétique :

Sur la mer que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une souillure, je voyais se lever la croix consolatrice.

Avec quel art est préparée l'apparition amère et viride de *souillure* qui répand sa lueur sur les eaux ténébreuses et frissonnantes ! Par une inspiration géniale l'impression épiphanique de la Croix dont le nom même est comme élargi et rompu dans la cavité d'une ïambe est reportée *en avant* sur cette âcre et unique syllabe en *ure* suivant une mouillée. Et les deux mots en reflet de *laver* et *lever*.

Ces exemples montrent que la césure variable et les différences de distance et de hauteur qui séparent les sommets phonétiques suffisent à créer pour chaque phrase un dessin sensible à notre œil auditif en même temps que le jeu des consonnes et de la syntaxe associé à celui des timbres indique la tension et le mouvement de l'idée. — Ma seconde remarque est que la technique alexandrine en gâtant et durcissant la sensibilité de l'artiste, en disciplinant l'oreille qui ne laisse plus passer que les rythmes primaires et les sonorités homophones, a laissé dormir dans les profondeurs du français tout un trésor de délectation que le prosateur de son côté occupé à d'autres recherches et entraîné par le cours uniforme de l'écriture n'a pas su méthodiquement utiliser. L'obligation de rimer

et de rimer bien rejette le poète soit sur des associations de sons banales et éprouvées, soit sur ces sonorités les plus communes qui sont la bourre du langage et qui sont faites pour être refoulées à l'intérieur de la phrase et non pas pour en fleurir l'épiderme. Comme *é*, *an*, *in*, *ou*, *on*, etc. La rime superstitieusement respectée met la doublure à la place du vêtement. Elle ne permet jamais à la phrase de déboucher par l'estuaire splendide d'une syllabe sans paire. C'est pourquoi notre vers classique, malgré ses mérites que j'honore, garde toujours quelque chose de grisâtre et de poussiéreux. Nous sommes mis au pain sec et jamais je n'entends que de l'attendu.

Faisons maintenant la contre-épreuve de ces canons que les maîtres de notre langue nous ont fournis. J'épargnerai mon lecteur et pour y chercher des exemples je n'irai pas remuer dans un cacographe quelconque, je prendrai un homme éminemment consciencieux et respectable, mais mal doué, comparable à ces vieilles filles qui, au sein d'une austère stérilité, donnent l'exemple de toutes les vertus. Et à ce propos remarquons que le style est une qualité naturelle comme le son de la voix, il n'est nullement l'apanage des écrivains professionnels. Dans les lettres d'Isabelle Rimbaud on retrouve comme un écho assourdi de l'instrument fraternel et peut-être que le grand écrivain ne fait que réaliser un certain ton lentement élaboré et mûri par une famille. Quoi qu'il en soit, on pourrait prendre quarante lettres de charcutiers réclamant leurs factures. On en trouverait dix dont les auteurs ont le sens du français pour trente qui ne l'ont pas. Flaubert appartenait à cette dernière catégorie et ce tourment d'un sourd cherchant à réaliser une note qu'il ne parvient pas à entendre est l'un des martyres les plus émouvants de l'histoire des lettres. Je copie de mémoire les premières lignes de Salammbô :

C'était à Megara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. Les soldats qu'il avait commandés en Sicile se don-

naient un grand festin pour célébrer le jour anniversaire de la bataille d'Eryx, et comme le maître était absent, et qu'ils étaient très nombreux ils mangeaient et ils buvaient en pleine liberté.

Le lecteur a remarqué l'uniformité décolorée de ces syllabes sans vibration. L'auteur a réussi à éteindre l'*a* lui-même, cette lettre cramoisie. Les trois *a* de la première phrase ont exactement le même indice et il en résulte une ligne absolument plate sans aucun rythme. Les termi-saisons masculines[1] dominent, terminant chaque mouvement par un coup mat et dur sans élasticité et sans écho. Le défaut du français qui est de venir d'un mouvement accéléré se précipiter la tête en avant sur la dernière syllabe n'est ici pallié par aucun artifice. L'auteur semble ignorer le ballon des féminines, la grande aile de l'incidente qui, loin d'alourdir la phrase, l'allège et ne lui permet de toucher à terre que tout son sens épuisé. Et je pourrais encore comparer la belle prose à une danseuse Espagnole ou Japonaise qui prend son assiette non pas sur ses jambes mais sur ses reins. — Et j'ajoute que la beauté ne pouvait être accordée à un homme qui la recherche d'une manière aussi inconvenante !

Il y aura toujours une différence profonde entre un fabricant et un inspiré, entre un cheval et le portrait d'un cheval[2].

1. Supposons que Pascal ait écrit :

L'homme n'est qu'un roseau, mais c'est un roseau pensant, la voix ne trouve aucun appui sûr et l'esprit demeure dans un suspens pénible, mais il a écrit :

L'homme n'est qu'un roseau, LE PLUS FAIBLE DE LA NATURE, *mais c'est un roseau pensant* — et la phrase vibre tout entière avec une ampleur magnifique.

2. Il serait injuste d'oublier que parfois Flaubert a abouti à certaines réussites modérées. Par exemple : « *Et moi sur la dernière branche j'éclairais avec ma figure les nuits d'été.* » Ou encore : « *Et les Celtes regrettaient*, etc. » Mais ces succès isolés ne sauraient faire oublier la morne pauvreté, le ton de zinc de l'ensemble. Mon Dieu, comme il devait pleuvoir à Rouen !

20. — Le loisir me manque pour parler comme je le voudrais du *rythme* au sens étroit du mot en tant que réglant l'allure de tout un morceau poétique. C'est une forme plus matérielle du *mouvement* et du *motif* dont j'ai parlé plus haut. Il consiste en un élan mesuré de l'âme répondant à un nombre toujours le même qui nous obsède et nous entraîne. C'est une espèce de danse poétique qui implique l'enlacement à une certaine combinaison numérique au moins approximative. Elle a une valeur, souvent enivrante, de contagion et d'entraînement. Un certain rythme élégant et mol fait à peu près toute la valeur des meilleures poésies de Lamartine, comparables aux valses de Marcailhou, et de beaucoup d'autres compositions de la même époque.

21. — Mais la rime, au milieu de tout cela, va réclamer l'amateur anxieux que j'ai demandé à notre ingénieur la permission de promener dans ses ateliers, que faites-vous de la rime ? Et en effet comme ce serait dommage de sacrifier cet élément d'aventure et de fantaisie, si seulement nous arrivons à en faire un instrument non pas d'esclavage mais de liberté, et au lieu de ce qui rive les forçats un libre jeu de nymphes ou de jeunes filles se touchant et quittant le bout des doigts dans la plus aimable « chaîne des dames » ! Quand nous aurons fourni au vers en lui-même sa propre subsistance, il n'aura plus besoin d'aller chercher au dehors appui, et la rime qui vient ou qui ne vient pas ne sera plus que la libre réponse et invention un pas plus loin de la voix fraternelle et le dialogue avec lui-même du ruisseau qui poursuit sa course. Et pour employer une autre image, mais pourquoi ne parlerais-je pas en poète de la poésie ? la rime est comme un phare à l'extrémité d'un promontoire qui répond à travers le blanc au feu d'un autre cap. Elle établit des repères, elle jalonne de petites lumières l'espace écrit et nous permet de reconnaître derrière nous le chemin parcouru et la forme de l'île

pensée. Inutile et nuisible dans le drame et dans la grande poésie lyrique où le sentiment domine tout et où le moyen doit se faire oublier, elle est tout à fait à sa place dans les domaines plus paisibles de la poésie épique ou narrative, ainsi que du tableau ou du médaillon. Du moins c'est une idée que je propose.

22. — Ceci dit et avant de conclure, dépêchons-nous de fourrer dans l'interstice de deux paragraphes une petite remarque sur la grammaire. La grammaire, quand elle est autre chose que la constatation et recommandation prudente de l'usage le plus général et le musée des formes délicates de l'idiome qui ont besoin d'être préservées, a été fabriquée par des gens de cabinet qui avaient perdu le sens de la langue parlée et qui avaient en vue l'expression logique de la pensée et non pas son expression vivante et délectable. Infidèle à son devoir d'enregistrement, la collaboration de Philaminte et de Trissotin s'est placée depuis trois siècles en travers des besoins les plus authentiques de l'âme qui cherche ouverture en qualifiant de fautes des expressions attestées sans relâche depuis le baptême de Clovis par des millions de petits garçons et de petites filles (ainsi *pareil que*) et en proscrivant ces idiotismes, ces gallicismes naïfs qui sont l'élixir le plus savoureux de notre terroir [1], comme : *Regardez voir* — *Nous deux lui* — *Des fois que vous le recontreriez* — le conditionnel après le *si* — l'attaque par *r* ou *re*, etc. Ce qu'on appelle une faute de français est le plus souvent le mouvement instinctif du langage qui cherche un chemin de traverse pour éviter le détour, l'obstacle ou la caco-

1. C'est la beauté des langues que ces façons de parler sans raison pourvu que l'usage les autorise. La bizarrerie n'est bonne que là... Il est à remarquer que toutes les façons de parler que l'usage a établies contre les règles de la grammaire, tant s'en faut qu'elles soient vicieuses, ni qu'il faille les éviter, qu'au contraire on en doit être curieux comme d'un ornement de langage, qui se trouve en toutes les plus belles langues, mortes et vivantes.

Vaugelas, *Remarques sur la langue française.*

phonie que les pédants opposent à sa marche. La faute grammaticale est le plus souvent le remède à une faute euphonique. La voix a ses lois, l'âme a ses exigences, qui ne sont pas celles de la logique et de l'écriture. En vain la grammaire voudrait nous imposer comme *correctes* d'imprononçables bouillies, le bourbeux *Je pars pour Paris*, au lieu du direct et prompt *Je pars à*, l'encombrant *L'homme ne vit pas seulement de pain*, au lieu de *L'homme ne vit pas que de pain*, des freins claqués comme *bien que* ou *quoique* au lieu du solide *malgré que*, qui grippe et grince à la perfection [1]. Dites toujours : *préférer que* et non pas *j'aime mieux que* qui englue les lèvres comme un morceau de collenbouche. — Ces exigences ridicules ne méritent aucun respect. Les grands écrivains n'ont jamais été faits pour subir la loi des grammairiens mais pour imposer la leur, et non pas seulement leur volonté, mais leur caprice [2].

23. — Bien entendu toutes les remarques qui précèdent sont bien loin d'être la proclamation d'un réformateur, elles sont tout au plus après une pratique de quarante ans la justification d'une technique personnelle attaquée par des critiques incompétents et irréfléchis. J'avoue que les conséquences extérieures qu'elles peuvent avoir me sont parfaitement indifférentes. Autant que je puis m'en rendre compte d'ailleurs, les jeunes écrivains les plus intéressants ne marchent nullement dans la direction que je crois la bonne. Les questions musicales paraissent leur être devenues étrangères, ils sont obsédés par des images visuelles qu'ils plaquent l'une à côté de l'autre sur un mur, inscrites

1. Emile Faguet condamne : *Nous deux lui*, mais il n'hésite pas à écrire : *En en enlevant*.

2. Qui sera juge des règles du langage ? Non pas l'historien de la langue qui n'a la parole que pour le passé ; ni le linguiste qui a charge de décrire les lois du langage, mais non de les dicter ; ni le statisticien qui ne fait qu'enregistrer la coutume. A qui donc attribuer l'autorité ? Elle appartient à l'inventeur, à celui qui écrit les formes dont se sert ensuite le commun des hommes, à l'écrivain, au philosophe, au poète. Noreen, cité par Michel Bréal, *Sémantique*, p. 277.

comme dans des cartouches. Peut-être cependant l'avènement d'une forme plus libre permettrait-elle la restauration du poème long. Il est compréhensible que les lecteurs aujourd'hui refusent de s'engager dans ces déserts centimétriques, du genre de la *Henriade*, de *Joceylin* ou du *Runoïa*, interminablement jalonnés de rimes alternatives et que blanchissent les ossements des explorateurs. Et cependant les arguments que font valoir depuis Edgar Poë les fauteurs exclusifs (et pour cause) du poème court me paraissent loin d'être valables. Un long poème est tout autre chose qu'une collection de poèmes courts. Il est certain que des épisodes comme la *Mort de César* ou les *Présages de la Pluie* dans les *Géorgiques*, ou la mort de Palinure dans l'*Enéide*, auraient un caractère bien différent s'ils n'étaient que des tableaux dans un cadre isolés, au lieu de compléter comme ils le font un immense paysage. Quand notre attention s'attache à eux, notre mémoire cependant conserve en elle la vibration, la couleur, les proportions des étendues spirituelles et sonores que nous venons de parcourir et le temple enfin où nous montons et d'où nous découvrons ces vastes perspectives ne s'expliquerait pas sans elles. Parmi les jeunes écrivains il me semble en voir plusieurs qui ont la veine épique et qui ne sont pas à leur aise dans les sempiternelles histoires de femmes qu'ils croient nécessaire de nous raconter à leur tour. A chaque instant on croirait qu'ils vont décoller. Mais, faute peut-être d'un engin approprié, ils ne voient pas l'immense carrière que leur ouvrent l'histoire, les affaires, la science, le droit social, la théologie, et ils se remettent tristement à l'analyse des sentiments de Babylas et d'Ernestine, pareille au travail du fil tiré. Et cependant la poésie et la prose sont arrivées aujourd'hui à un point de développement où elles gagneraient à marier leurs ressources. Il est remarquable que, à l'exception du phénomène Victorien que je me suis efforcé d'expliquer, le type du poète français est plutôt celui d'un homme fin, sensible, intelligent, délicat

et adroit, d'un esthète quelque peu formaliste et d'une veine inventive assez pauvre. Tout ce qu'il y a en français d'invention, de force, de passion, d'éloquence, de rêve, de verve, de couleur, de musique spontanée, de sentiment des grands ensembles, tout ce qui répond le mieux en un mot à l'idée que depuis Homère on se fait généralement de la poésie, chez nous ne se trouve pas dans la poésie, mais dans la prose. Les grands *poètes* français, les grands créateurs ne s'appellent pas Malherbe ou Despréaux ou Voltaire, ni même Racine, André Chénier, Baudelaire ou Mallarmé. Ils s'appellent Rabelais, Pascal, Bossuet, Saint-Simon, Chateaubriand, Honoré de Balzac [1], Michelet. Je compare la prose française à la fameuse vague de Hokousaï qui, après d'immenses et puissantes ondulations, vient enfin déferler contre la rive en un panache d'écume et de petits oiseaux. Ces oiseaux merveilleux, ce sont les phrases de Maurice de Guérin et d'Arthur Rimbaud. « Le chant raisonnable des Anges s'élève du navire sauveur, » quand cette portée a été écrite, quelque chose est né qui échappait pour toujours à la rime et au numéro et qui n'avait plus pour séjour que l'âme directement atteinte et baisée. Aujourd'hui la catapulte est assez forte pour faire démarrer non seulement des anges ou des oiseaux, mais les grands aéroplanes modernes pesamment chargés de troupes et de

1. Admirable écrivain quoi qu'en pensent les professeurs, épris des cacographies à la Sainte-Beuve. Je retrouve dans mes notes le passage suivant du *Lys dans la Vallée*, cet incomparable poème :

Le souffle de son âme se déployait dans les replis des syllabes, comme le son se divise sous les clefs d'une flûte. Sa façon de dire les terminaisons en *i* faisait croire à quelque chant d'oiseau ; le *ch* prononcé par elle était comme une caresse et la manière dont elle attaquait les *t* accusait le despotisme du cœur. Elle étendait ainsi sans le savoir le sens des mots et vous entraînait dans un monde surhumain. Combien de fois n'ai-je pas laissé continuer une discussion que je pouvais finir ? combien de fois ne me suis-je pas laissé injustement gronder pour écouter ces concerts de voix humaine ? pour aspirer l'air qui sortait de sa lèvre chargée de son âme, pour éteindre cette lumière parlée... Quel chant d'hirondelle, joyeuse quand elle pouvait rire ! mais quelle voix de cygne appelant ses compagnons quand elle parlait de ses chagrins !

munitions. Je n'ai nullement pour cela la prétention de détruire le vers régulier, qui après tout est un moyen d'expression parmi d'autres et il n'y a aucune raison de nous appauvrir d'aucun d'eux. J'ai voulu simplement montrer qu'il y avait autre chose de possible. Mais je ne fais pas difficulté de reconnaître que le vers régulier est celui qui répond le mieux à notre instinct de goût, d'élégance et d'économie, qu'il figurerait en bonne place dans une Exposition parmi les industries qui font le plus d'honneur à notre production parisienne. J'irai jusqu'à dire que dans aucune langue il n'y a mieux pour la fabrication des « véritables morceaux d'anthologie, » des « petits bijoux finement ciselés, » bibelots d'étagère, sujets de pendule, souvenirs de Dieppe, tabatières à musique, dessous de lampe, cartes transparentes et œufs en bois, dont notre littérature a toujours montré une abondance si réjouissante.

Tokyô, 7 janvier 1925.

PAUL CLAUDEL

Errata : il faut lire, dans la *N. R. F.* du 1er octobre, page 438, ligne 3, non pas : «.. la force ..», mais : «.. la *face* ..» ; page 439, ligne 15, non pas : «.. entretenue ..», mais « *entretenues* ».

BELLA[1]

CHAPITRE III

La famille de Rebendart ne le cédait pas à la nôtre en vitalité. Elle avait fourni à la France depuis un siècle un nombre respectable de hauts fonctionnaires, de présidents du Conseil et de grands bâtonniers. Alors que ma famille se plaisait sur les points magiques où les métaux s'allient, où les nations s'unissent, et prétendait ignorer le mal en dépit de la réalité comme elle ignorait la pluie ou la neige, le jour d'une excursion une fois décidé, les Rebendart, tous avocats, avaient choisi pour atmosphère le criminel et le contentieux de la France. Le même nombre de Rebendart et de Dubardeau était dressé en bronze sur les places françaises, le même nombre de rues et de champs de foire étaient baptisés à leur nom. Mais les Dubardeau, bien que liés dans le souvenir des générations au venin qu'ils avaient vaincu, au gaz qu'ils avaient domestiqué, à la doctrine qu'ils avaient libérée, personnifiaient beaucoup moins aux yeux des municipalités et des classes bourgeoises la justice et l'intégrité que les Rebendart, dont le nom évoquait presque uniquement les causes criminelles qu'ils avaient défendues, de Mme Lachaud à Ravachol et à Landru. De chacun de leurs mariages avec le crime ou la banqueroute la plus frauduleuse du siècle, dans ces sacs où ils s'attachaient à des empoisonneuses ou des traîtres, les Rebendart engendraient une vénération sans

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er octobre 1925.

limites pour leur honnêteté et leur respect des lois. Je connaissais la famille Rebendart. Je l'avais observée tout l'été précédent, dans son berceau même, à Ervy, en Champagne, où j'avais suivi l'oncle Jacques à la recherche d'une musaraigne et où je m'occupais à peindre des fresques dans l'église. Le parc de notre pension n'était séparé que par un buisson vivace du jardin Rebendart et je pus voir à travers chaque floraison, clématite, rose, jasmin, les parents de notre ennemi. Les moissons se firent. Je sus ce qu'étaient les Rebendart dans le jugement des moissonneurs, des faneurs, des betteraviers, et enfin, jugement suprême, des vignerons. La chasse fut ouverte. Je sus ce que pensaient de Rebendart les chasseurs qui ont des permis, puis les braconniers. Ce prisme est nécessaire à la campagne pour bien connaître une famille. La maison semblait apportée en bloc du Vésinet ; elle ressemblait à notre maison d'Argenton, avec la différence que les enjolivements apportés à la nôtre par des quincailliers ou des bistrots, l'avaient été, avec moins de goût encore, par des présidents de Cour ou des présidents de la Chambre. Dans des massifs encadrés d'iris taillés en brosse, le géranium, le zinia, le bégonia distillaient en l'air le plus plat les aromes de la Champagne. C'était pour les Rebendart ces fleurs de zinc qui symbolisaient la famille, le repos, même la campagne, et il ne leur venait pas plus à l'esprit d'y ajouter l'héliotrope ou le fuschia, que de trouver à la virginité et à la gloire un autre emblème que la fleur d'orange et le laurier. Si j'en jugeais par ce que je voyais et entendais, les formes étaient évidemment autrement respectées chez les Rebendart que chez nous. Le rituel de la famille française y régnait dans sa minutie. Il y avait une façon particulière d'aborder chaque Rebendart, des gestes particuliers pour chacun, presque une langue spéciale. Leur tribu semblait composée, au moral comme au physique, d'êtres prodigieusement différents, et, au cours d'un simple déjeuner en plein air, je distinguais un protocole plus délicat que celui d'aucune cour d'Europe. Il fallait aiguiser sa voix

quand on parlait à la cousine Claire, scander ironiquement les mots pour le beau-frère André, si bien que je regardais malgré moi leur assiette ou leur serviette pour voir si elle n'était pas de toile ou de porcelaine différentes. Protocole accepté évidemment depuis de longues années, depuis le jour où on l'avait surpris le père André un peu gris de vin des Riceys ou la cousine Claire lisant *Nana*. Il y avait un ton de génération à génération cadette, des inflexions spéciales pour les ministres qui n'avaient pas eu de prix au collège, pour les vieillards ratés qui avaient obtenu des accessits au concours général. Tandis que dans notre famille la vie en commun arrivait à amincir comme jamais elle n'a été amincie la cloison entre ses membres, à supprimer presque la différence d'âge entre les pères et les fils, elle consistait chez les Rebendart à maintenir les distances entre les autres et soi par des barres de fer. Rien n'était effacé sur le livre de famille des premiers jurons, des premiers écarts, des malentendus. On plongeait par le pied chaque enfant nouveau-né dans la mémoire. J'avais distingué d'ailleurs, avec l'aide des voisins, deux espèces de Rebendart, et la famille était moins bourgeoisement sublime ou médiocre que je ne le croyais au début. Au-dessous des Rebendart seuls connus à Paris et dans la vie publique, tous buveurs d'eau, tous intègres, tous intransigeants avec leur santé et leur travail, toujours de noir vêtus, n'arborant jamais aucune de leur mille décorations, mais portant avec arrogance au-dessus de leur robe, visibles à cent mètres, ces décorations intérieures qui s'appellent le devoir, l'intégrité, grand' croix du devoir, grands cordons du patriotisme, vivait à Ervy une troupe à peu près égale de Rebendart qui arboraient les palmes académiques, mais qui étaient prodigues, ivrognes ou débauchés. Tout est mobilisable dans une famille, jusqu'aux goîtreux, quand il s'agit, comme chez nous et chez tant d'autres, d'une marche vers la vérité. Mais chez les Rebendart il s'agissait d'une marche vers l'honneur, et cela comportait des traînards. Dans leur connaissance prodigieuse

des procès modernes et antiques, toutes les recettes pour aviver, laver l'honneur d'une famille étaient utilisées par eux, y compris même les trucs de Décius et de Régulus, car dès qu'un Rebendart de la seconde zone avait volé, déserté, ou violé, le Rebendart ministre venait lui-même au prétoire témoigner contre lui et publiquement le renier. Il est mieux vu d'abandonner un enfant au bagne qu'à l'assistance. Cette vaniteuse humilité suffisait au jury qui acquittait largement. De sorte qu'une espèce d'impunité était octroyée en fin de compte à tous les Rebendart et que leurs écarts publics, vol, grivèlerie, ou exhibition, restaient des affaires et des fautes de famille. La Champagne s'était habituée à cette situation. Elle la dissimulait hypocritement à tout homme d'État étranger à la province, qui venait y visiter les Rebendart, mais aussi les Rebendart vénérés exigeaient-ils des Rebendart parias qu'ils ne sortissent jamais de Champagne. Il leur était permis de s'enivrer à Troyes, à Châlons, à la rigueur à Vaucouleurs, mais la porte qu'avait utilisée Jeanne d'Arc leur était fermée. Ceux qui avaient voulu partir pour l'Amérique s'étaient vu refuser leur passeport. Il y a de quoi bourlinguer entre Reims et Romilly. De sorte que les Rebendart ministres n'avaient pour leur rappeler leurs vices que la Champagne, et leur splendeur le monde entier. Ce qu'ils exigeaient des membres faibles de leur famille, ils se l'imposaient d'ailleurs à eux-mêmes. En Champagne, ils se dévêtaient de leur toge, ils transigeaient. Athées au Parlement et à Paris, ils priaient à Ervy un abbé de surveiller l'éducation religieuse de leurs fils. Partisans des milices à partir de Provins, ils étaient à Sainte-Menehould pour les trois ans. Démocrates pour l'univers, ne pouvaient les visiter dans leur maison de campagne que les nobles et les bourgeois. Pour que leurs actes gouvernementaux, leur sceptre politique parût pur et sans tache, ils acceptaient que leur famille fut une garde-robe où ils reléguaient les défauts et les iniquités. Ainsi, au-dessous des nids d'hirondelle. Dès leur enfance, les jeunes Rebendart étaient pris dans cette

antinomie hypocrite, cette pureté d'astre à Paris et cette compromission familiale à Ervy. Mais, dès qu'ils paraissaient saisir la situation et l'accepter, ils étaient placés par leurs parents au bas d'une carrière administrative et ils gravissaient les échelons, si hauts fussent-ils, avec la sûreté d'un funiculaire. Fils d'André Rebendart le pochard ou le voleur, ou de Rebendart le banqueroutier, ils exerçaient avec tyrannie leur rôle de juge ou d'inspecteur des finances, sachant en sûreté dans une Champagne étanche, condensé dans le petit réservoir fleuri d'Ervy, salué même par les Ervésiens, tout ce que leur famille et leur caractère contenait de déshonneur. Habitués à mépriser une partie des leurs, ils méprisaient l'humanité entière, et, par la voie lactée des fonctionnaires, Lyon, Marseille, Lille et Bordeaux, sans effleurer jamais une ville de moins de deux cent mille habitants, sans effleurer jamais la solitude, directeurs de manufactures de tabacs qui ne fumaient jamais, directeurs de monopoles d'alcool qui ne buvaient pas, directeurs de l'assistance publique qui n'avaient jamais aimé, ils arrivaient à Paris jeunes encore et déjà implacables. La guerre, que l'on ne trompe pas, avait mis le front même entre les Rebendart purs et les Rebendart impurs. Mais elle n'arriva pas à les séparer. Tout ce que pouvait valoir à une famille sous le joug étranger en injures, affronts, et souffrances, l'intégrité, l'ardeur, le patriotisme des Rebendart purs, tous d'ailleurs réunis à Bordeaux, les Rebendart maraudeurs, voleurs, et coureurs, tous en pays occupé, l'avaient supporté des Allemands. Ils subirent uniquement, à cause de leur nom éclatant, trois ans de prison, deux ans de famine, une heure de torture, qui furent par la France portés au compte de leurs frères célèbres, et quand le Rebendart ivrogne, se rebiffant, fut fusillé, le monde entier souscrivit, soulevé d'enthousiasme et d'émotion, à la statue de Rebendart le bâtonnier, mort d'hydropisie, que l'on aurait pu fondre en argent massif... Tant il est avantageux de placer ses défauts hors de soi, et de les faire un peu secouer par les armées bavaroises ! Ce qui me

frappait le plus, dans cette famille dont on pouvait étudier la trace depuis Henri II, c'était le manque d'artistes. La notion du devoir d'Etat et du travail d'Etat était si seule à éclairer leur cerveau que ceux pour lesquels elle était éteinte glissaient immédiatement à l'inceste et à la débauche, sans s'arrêter à ces intermédiaires qui sont la peinture ou le modelage. Il n'arriva jamais aux Rebendart, comme à tant d'autres notaires ou avoués, de trouver leur nom gravé en signature par leur aïeul ferronnier au coq du clocher renversé par l'orage. Même pas dans le salon d'aquarelles de famille. Leurs mains ne savaient caresser que leurs propres mains, mais ni la glaise, ni la pierre, ni le bronze. On ne pouvait admirer dans la maison que les présents faits par la République aux divers Rebendart, Barbedienne plus grands que nature, comme à des dentistes surhumains. Les scènes de famille avaient lieu entre des murailles de Sèvres, et, à travers des potiches péniblement équilibrées, le ministre obtenait de son frère braconnier une réserve qu'il croyait due à son prestige et ne l'était qu'à tant de porcelaine. Ainsi, toutes les stations qui ont été placées entre la maison de nos pères et le Conseil d'État, et la Cour des Comptes, et le Conseil supérieur de la Défense Nationale, c'est-à-dire l'École des Beaux-Arts, l'Académie Julian, Bullier, n'existaient pas pour les Rebendart, et chacun n'avait vu qu'une femme nue, sa femme.

La vraie grandeur de la famille Rebendart, celle qui justifiait l'admiration de la Champagne, ce n'était d'ailleurs pas ses hommes qui la lui valaient, c'était ses femmes. Les Rebendart, parvenus au point culminant de leur carrière, ne choisissaient pas leurs femmes, elles leur étaient imposées par la province reconnaissante. Si la République leur donnait David en bronze, Hécube en porcelaine, la Champagne leur offrait des jeunes filles. Le nom des Rebendart était tellement identique aux mots de devoir, de constance, d'honneur, que tous les usiniers ou vignerons se mobilisaient de Vitry à Lunéville, dès qu'un Rebendart manifestait le

désir de se marier, pour découvrir et offrir à cet usinier de la politique une femme qui pût vivre simplement avec d'aussi grands mots. Ce n'était pas toujours la plus laide. Ce n'était pas toujours la cohabitation avec le Devoir, l'Honneur qui paraissait difficile à ces épouses ; elles savaient y trouver des réserves de tendresse, d'indulgence, de lâcheté, mais bien la vie avec un président au cœur sec. C'était le mari, qui était froid comme un symbole, muet en famille comme le sont les symboles, distant en affection comme eux, et les symboles au contraire à l'épouse tenaient compagnie, devenaient humains, lui facilitaient le sommeil et la promenade dans les bois. Elles cherchaient pourtant à tout prendre sans amertume. Elles étaient heureuses que leurs maris se déclarassent publiquement à la Chambre contre le vote des femmes, ressentant cette injure comme le premier hommage rendu à leur puissance domestique, comme le premier soupçon de jalousie, comme une caresse. Leur seule et involontaire vengeance était de mettre au jour, sur quatre fils, deux Rebendart romanichels et révoltés. On leur enlevait à douze ans les deux fils sages qu'elles avaient elles-mêmes, en apprenant le premier manuel ou la première grammaire, lancés sur le chemin du droit constitutionnel ou du latin, et on leur laissait pour la vie les deux cancres. Elles allaient rarement à Paris. Les Rebendart douairières habitaient une maison isolée au bord du lac, les Rebendart veuves un pavillon de chasse, éloigné de deux cents mètres, entouré d'un ruisseau. Sur leur plateau, dans leur jardin de bégonias, les Rebendart au pouvoir abandonnaient à leurs mères les saules et les eaux, croyant les rendre ainsi durement à l'oubli et à la solitude. Attiré par ces visages toujours souriants où la froideur des Rebendart n'avait agi que comme un décolorant, par leurs silhouettes nerveuses et fières, je m'étais fait présenter par le curé sous un faux nom, et j'étais venu les voir souvent, à la tombée de la nuit, pour que l'un de leurs fils ou de leurs neveux ne me reconnût pas. Je pénétrais chez ces vieilles dames par la poutre de l'écluse, ou en fran-

chissant des haies de jasmin, quand le soleil déclinait, comme un amant, ou bien j'arrivais chez elles par le ruisseau, où j'avais pêché les écrevisses, pieds nus, sans laisser de trace. Tout l'été, elles s'amusèrent à m'attendre ainsi le soir, me croyant un jeune peintre ennemi de la société, avec les précautions et la reconnaissance qu'une femme sait témoigner à l'homme qui vient la voir au milieu des sangliers et en nageant. J'arrivais toujours à point. Je les trouvais occupées à placer un meuble ou un objet de famille chassé de la demeure déjà comble du ministre par l'arrivée d'un présent officiel. C'était un rouet libéré par une jardinière en verre filé offerte par le roi de Serbie, une console Empire libérée par un Centaure en porcelaine de Bilbao offert par Alphonse XIII. Parfois je devais attendre sur mon écluse ou dans mon ruisseau, car c'était l'angélus, et je restais là, découvert, comme le paysan de Millet, mais les pieds dans l'eau. Elles étaient pieuses, l'une avec un peu d'enfantillage, l'autre plus gravement, chacune vouée depuis l'enfance à un patron, qui avait formé avec le mari le couple spirituel adoré d'elles, Rebendart le Légiste avec saint Antoine de Padoue, Rebendart le ministre du Commerce avec sainte Thérèse. Depuis la mort de leurs maris, elles goûtaient, sans se l'avouer, une paix profonde : c'est que la loi était morte avec ces avocats, c'est qu'aucun de leurs gestes, aucune des aventures de leur journée n'était plus réglée par la jurisprudence. Elles n'avaient plus de procès avec les chasseurs qui tiraient les poules d'eau, elles les menaçaient de leur canne. Quand un avion militaire se posait dans leur verger, elles n'avaient plus de procès avec l'autorité militaire, elles invitaient l'adjudant à dîner. Elles ne se doutaient pas qu'au terme du nombre légal d'années, conformément à ces lois faites par leurs maris morts, de veuves elles étaient devenues divorcées, de cœur et d'esprit. La preuve en est qu'elles aimaient maintenant tous les hommes. Elles aimaient les jardiniers, avec leurs mains qui prennent dans la terre, les écuyers de Sedan qui franchissaient les

haies du parc avec leurs chevaux entiers. C'étaient les humains les plus polis avec les animaux, elles les aimaient. Elles aimaient les chemineaux avec leurs oreilles pointues, et ces plumes ou ces fétus dont sont pleines leurs vestes selon qu'ils viennent de coucher dans une étable ou dans une vraie chambre, les présidents des usines Wendel aux vestons toujours propres, toujours couchés dans la richesse, et moi. Au début de ces nuits de Champagne si primitives, quand les cerfs brament dans le brouillard ou se taisent par la lune en se regardant au fond de l'étang, quand les fouines, les blaireaux, les renards avancent vers les poulaillers du pas différent de la mort, suivant en me heurtant aux saules une ligne d'humidité qu'avait dédaigné le ruisseau et qui me faisait éternuer, je leur apportais tout ce que l'on peut apporter à des jeunes filles, des revues d'art, Francis Jammes, des cerises chocolatées. Elles m'accueillaient avec un regard sur mes poches, essuyaient sur moi le premier souffle de la rosée, me tiraient vers la cheminée, et faisaient flamber un feu de sarments qui allait évaporer de moi des cartes postales de Vezelay, l'histoire d'Arthur Rimbaud, les mœurs des femmes de l'Ile Fidji, et un peu d'amour. Puis, toutes pâles malgré la flamme, blanches comme des cœurs de salade trop comprimés, elles goûtaient, croyant que c'était la conséquence et la récompense de leur veuvage, de leur âge extrême, aux premiers fruits de la jeunesse. Je sus que Rebendart s'étonnait de voir allumées si tard les lumières de sa tante et de sa belle-sœur. C'est que le fils de ses ennemis arrivait chez elles, porteur de Verlaine, et contaminait d'extase toute la section de la famille Rebendart vouée à une mort prochaine. Quand je repartis pour Paris, je leur donnai, comme à des mannequins, mon adresse poste restante avec de fausses initiales. Elles me répondent fidèlement, à peine inquiètes de ce que je n'aie encore trouvé ni un appartement ni un nom.

Un soir, elles m'attendaient. C'était la fête de l'une d'elles. J'étais en avance, et, mon bouquet à la main, j'étais assis

au haut de la colline sur le banc de famille. Mais j'étais assis dans le sens qu'aucun Rebendart n'avait pris. J'avais la barre du dossier contre mon ventre Je n'étais pas tourné vers l'Allemagne, vers le Rhin. Je suivais le soleil aussi loin vers l'Amérique qu'on le pouvait de ce pays. J'avais vu le soleil affaibli se réserver pour tout ce qui est brillant de nature, les prunes violettes, le lac, comme un mourant regarde une petite cuiller, la veilleuse... puis mourir. Déjà la lumière du pavillon s'était éteinte, et celle de la grande maison s'était avivée. C'est que la veuve avait rejoint la grand'tante pour m'attendre et qu'on avait ouvert le lustre. Une lanterne contourna l'escalier. C'est qu'elles allaient à la cave. Car elles m'alléchaient comme de jeunes veuves savent allécher un beau jeune homme, en me promettant du Tokay, de la quiche. Sans me laisser une heure même de répit, la lune déjà m'attaquait du côté déjà vaincu par le soleil. Le ruisseau, décapé par places et tout obscur brillait sous les saules et se plaquait d'argent. Les sapins que l'on plante ici autour des maisons bourgeoises comme autour d'une tombe bruissaient de ce langage également compréhensible aux vivants et aux morts, aux fonctionnaires en retraite et aux ombres. Maintenant, dans la cave, les vieilles dames courbées se penchaient sur les bouteilles, et, comme elles s'étaient courbées dans tous les grands actes de leur vie, auprès des berceaux, des lits de mort, des blessés, graves à cause de ce cœur ainsi suspendu, elles se croyaient graves à cause du Tokay. Je pensais à elles avec tendresse. Je sentais sur moi tout l'âge, toute l'expérience dont je les avais déchargées. Tous ces enthousiasmes périmés pour moi depuis le lycée, ce n'était pas sur mon fils que j'allais pour la première fois les raviver, mais sur des existences périmées dont ce serait le jeu suprême. J'apportais ce soir Shakespeare, qu'elles ignoraient. J'allais lâcher ce soir ces démons qui réclament le champ de toute une vie, Desdémone, Hamlet, et les autres, qui réclament égoïstement des âmes jeunes pour les martyriser, dans un tout petit domaine bordé

par la mort. La poésie, qu'elles rencontraient pour la première fois, les ravissait. Tous ces gens, qui au lieu de faire des procès aux voisins, aux braconniers, à l'intendance, faisaient des procès en vers à la mer, à la nature, à la fortune, les ravissaient. C'était là la vraie formule de la jurisprudence. Cette attitude intransigeante ou folle des poètes vis-à-vis de ce qu'elles n'avaient pas connu, la pauvreté, la faim, le froid, la souffrance, les ravissait. La poésie venait saluer à leur dernier lustre ces nourrices d'avocats et de lutteurs, Desdémone, Hamlet, venaient jouer autour d'un avenir qui était la mort, et le soir, frissonnantes, sous la forme atténuée de la chouette ou de la hulotte, mes vieilles amies sentaient aussi toute l'escorte du mal et des vampires m'accompagner jusqu'à leur âme pure.

Ce soir-là j'étais en jaquette. Comme elles étaient passionnées d'étoffes et de vêtements, autre révélation, je m'amusais à m'habiller pour elles. Sans avoir jamais dans l'après-midi une occupation qui réclamât d'autre habit que mon sarrau de peintre, je leur montrai toute la garde-robe d'un jeune homme moderne en invoquant de faux prétextes. Je leur disais que j'avais joué au tennis, et elles admiraient mon costume de flanelle, mes chemises blanches faites pour le soleil et qui n'avaient sur elle que de la lune et de la rosée. Comme elles auraient aimé couvrir de ces couleurs leurs fils auxquels les Rebendart n'avaient dès le baptême accordé que le noir. Je leur disais que j'avais eu un dîner à Troyes et j'arrivais en habit, impeccable devant ces vergers de pruniers, en habit pour les saules. Elles apprenaient que l'habit comporte une pochette, les Rebendart n'avaient pas de pochette ; elles m'offraient le mouchoir en dentelle de l'un d'eux. Il fallait aussi leur expliquer le mécanisme qui relie les perles du plastron, la chaînette pour la montre, et jusqu'au bouton à bascule du col. Elles essayaient le secret. Cette science de la toilette masculine qu'ont si naturellement les petites femmes, je la leur apportai enfin. Elles voyaient enfin sur un homme du linge souple, de la soie, il

leur semblait que la vie s'était assouplie pour les hommes. Il leur semblait que la douceur s'était enfin posée sur les hommes. Elles caressaient mes cravates, mes cheveux. Je vins en costume d'atelier, je leur montrai sur moi les couleurs même, car mon sarrau était devenu une vraie palette. Elles y trouvaient la couleur des yeux de Rebendart, le président... Ainsi, rat d'hôtel multicolore, je poussai la barrière de leur domaine. Les chiens, enfoncés dans ce premier sommeil qui vainc aussi les concierges, aboyaient peu. J'arrivais sans être aperçu ou deviné jusqu'au salon vitré où elles m'attendaient. Elles discutaient. J'entendais leurs voix. La tante morigénait la belle-sœur. — Non ! le symbole de la fantaisie était Ariel et pas Caliban. Pourquoi ? Parce qu'il en était ainsi. Non, le *Bateau Ivre* n'était pas de Fernand Gregh. Pourquoi ? Parce que Fernand Gregh n'avait pas corrompu sa jeunesse à Paris, parce qu'il n'était pas mort en Abyssinie ! Comment, ce n'était pas exact ?... Alors je poussais la porte et j'entrais, juge des mots, je retirais à Caliban cette royauté d'une minute sur la beauté et l'esprit, à Fernand Gregh les *Illuminations*... Mais, ce soir, une troisième voix s'insinuait entre leurs deux voix, une voix de femme aussi, mais un peu rauque, voilée jusqu'à l'étranglement, quelque amie d'enfance arrivée à l'improviste ou qu'elles avaient attirée dans ce guet-apens tendu aux environs de Reims aux vieilles âmes poétiques. Préparé à affronter une nouvelle incarnation de la vieillesse, avec l'attrait d'un nouveau cœur âgé et pathétique, je frappai...

Vous devinez maintenant la raison de ce prologue, la justification de ces heures où je venais faire le mannequin de Doucet et de Shakespeare devant les dames Rebendart. Entre elles deux, assises sur ces sièges bas de peluche capitonnée qui isolent en France la bourgeoisie de la mort, assise à même la terre, les jambes croisées, était une jeune femme. Il faisait chaud cette nuit-là. Cette femme avait les bras nus, une robe légère. Le Tokay qu'elle venait de déboucher était à côté d'elle. Elle était dorée par l'été, elle en semblait

sortie. Moi qui avais prétexté une visite au président de la Cour de Nancy pour leur montrer une jaquette, je m'inclinai, avec mon chapeau de soie. C'est en tenue de mariage, un jonc d'or à la main gauche, que je lui tendais la main droite pour l'aider à se relever, comme pour lui faire passer un gué, et l'élan qu'elle prit fut si fort qu'elle tomba un peu sur moi, qu'elle tomba dans ma vie. Je crus d'abord que les deux vieilles dames n'avaient pu, comme tous ceux qui trouvent un trésor et le montrent justement au plus avare et au plus connaisseur, résister au désir de montrer à une jeune femme le consul spécial envoyé cet été auprès d'elles par les puissances de la littérature et de la mode. Je me trompais. C'était la bru du vieux Président Rebendart, absent pour quelques jours, qui était descendue veiller chez ses tantes. Elle aussi fut surprise, car mes deux amies n'avaient même pas songé à lui dire que j'étais jeune. La soirée fut lourde, d'un sérieux que les vieilles dames attribuèrent l'une à la névralgie, l'autre à l'orage, et qui venait de la présence, simplement, de la jeunesse. Elles ne comprirent pas pourquoi je refusai, ce soir-là, d'être leur lecteur, et de leur expliquer Platon et Théocrite, ainsi que je devais le faire en une heure. Toutes ces fables, ces héros et héroïnes, ces écrivains qui se prêtaient complaisamment à moi quand j'étais seul avec elles pour un jeu anodin, se dérobèrent devant Bella. A sa vue je sentais toutes les fictions que d'habitude je lâchais sans danger dans cette salle, reprendre leur venin, leur vertu ; et Bella d'ailleurs ne faisait rien qui puisse animer la soirée. Elle ne dit pas un mot. L'homme le plus disert de France avait pour bru la femme la plus muette. Cette évaporation qu'est la parole n'arrivait pas à se produire sur elle, tant souterraine ou éloignée d'elle-même était sa pensée. Les bergers de Théocrite amorcés par mes vieilles amies fuyaient de toutes leurs sandales vers l'antiquité à la vue de ce beau visage moderne comme à la vue de la Méduse. Je me sentais, en plus de mon haut de forme, chargé ridiculement de leurs houlettes. Toute une cavalerie que je m'étais habitué depuis un mois à rendre

innocente, se trouvait soudain devant une vraie guerre, et ruait. Enfin, minuit sonna. J'accompagnai avec Bella la belle-sœur, puis j'accompagnai Bella elle-même jusqu'à la demeure sur la colline. Les quelques étoiles dont je sais le nom, étaient derrière moi, la voix lactée allait de ma droite à ma gauche, nous prenions de toute évidence le ciel de biais. Ces habitudes que j'avais prises inconsciemment depuis mon enfance dans la nuit, qui m'orientaient toujours dans le même sens dès que paraissait la Grande Ourse, elles étaient détruites ou contrariées par cette marche. J'avais l'avenir dans mon dos, la ferveur loin sur ma droite, l'inconnu devant moi. Bella avait pris mon bras. Tout ce vocabulaire préparé sur mes lèvres pour la soirée de Théocrite, le cythise, le romarin, les peupliers légers, s'évanoussait à la vue de ces géraniums, de ces bégonias et je redescendais dans un domaine lourd. C'est ainsi chaque fois que Rebendart allait parler chez les morts que sa bru allait se taire chez les vivants. Elle souriait, elle faisait des gestes, c'était tout, mais c'était le premier cinéma sans paroles que je compris. Je voyais au-dessus d'elle de grandes annonces en lettres d'or : Bella Rebendart écoute le grand duc... Bella Rebendart regarde la Moselle... Enfin vint le perron Rebendart. Elle me sourit, — Bella Rebendart sourit au jeune homme en jaquette, — et elle disparut entre les vases de Sèvres, les coupes et les biscuits.

Rebendart s'absenta pour un voyage et je la revis chaque soir. Nous avions repris le langage à son commencement, nous nous disions maintenant bonjour, bonsoir. Nous désignions les bêtes par leur nom. Je crois que je l'aimais. S'il y a des coups de foudre entre animaux, entre êtres qui ne savent ni se parler ni se toucher, ce doit être l'un d'eux qui s'était égaré sur nous, trompé par notre silence. Son corps, sa chair semblaient endormis, et il n'en venait que ces mots, ces soupirs, ces demi-chants qui échappent dans le sommeil. Il n'était pas un de ses mouvements qu'elle n'eût pu faire dans son lit. Elle semblait neuve, ne pas avoir eu d'enfance,

être nouvellement créée, et tout l'artifice de notre vie sur cette terre était dénoncé, les ennuis de la gravitation, la complication de la respiration humaine. Que Bella se tînt debout auprès de l'écluse semblait une opération merveilleusement dangereuse. Je ne me hasardais point à la toucher. Il faut vraiment ne pas savoir ce qu'est la rate, le foie, pour presser carrément contre soi une créature humaine. Je la sentais plongée dans une mer d'acides, de bases vénéneuses dont il fallait notre chance pour nous tirer. Et encore, nous n'en avions pas pour si peu de temps. Il est doux de revivre avec une femme les affres du premier homme, et de craindre sa résorption subite, sa cassure en deux, une félure soudaine de son front à son orteil. Pas d'épisode, pas de révélations dans notre amitié. Il ne nous arrivait jamais ces incidents qui marquent pour les âmes plus civilisées le début et la croissance des liaisons. Nous ne rencontrions jamais un mendiant qui discutait avec nous de l'existence de Dieu. Nous ne sauvions point une fillette de sa marâtre. Nous ne trouvions point au milieu d'une ruine ogivale un lièvre blessé. La même cerise ne se trouva jamais à la fois sur nos lèvres. Au contraire, le monde s'aplanissait, se lissait autour de nous, et jamais une granulation dans nos pensées. Ignorants des secrets de ce pays, inconnus de lui, tout nous en était simplifié ; nos promenades dans des luzernes célèbres cependant depuis Clovis ou Attila, n'étaient pour nous que des promenades dans la luzerne ; au lieu de lever des sangliers ou des outardes, pourtant abondants, nous ne faisions partir sous nos pas jamais que des moineaux et des poules. Nous avions un talent pour choisir des ruotes sans pittoresque, toutes celles qui sur la carte Michelin ne sont pas bordées de vert. Un instinct nous menait aux prairies plates, aux champs de betteraves. La Champagne abdiquait devant Bella son pittoresque, sa sécheresse, son histoire. Une sorte de Beauce fleurissait sous nos pas, prospère en après-midi vides, en soirées sans histoire. Pas d'averses brusques, plus d'orages.

Jamais rien dans la nature ne se heurtait et ne nous provoquait. Nous avions nous-mêmes le moins possible de gestes, et tous ces contacts amenés électriquement entre des corps amoureux par un loup-cervier qui crache aux yeux de la jeune fille, par la corneille qui casse une noix, par le ramier saisi par la buse, nous n'avions pas à les subir. Aussi, les lendemains de nos promenades étaient sans regret, sans remords, sans malaise, une Beauce de satisfaction et de souvenirs. Je trouvais Bella toujours prête, n'accordant jamais une minute à sa toilette, élégante, mais portant des robes mises depuis mille ans, et si une ronce déchirait son bas, si une goutte tombait sur le foulard, elle ne s'en souciait pas plus que si le temps allait tout recoudre ou détacher. Elle voulut voir la fresque que je peignais à l'église, et s'appuya par mégarde à un pilier que je peignais aussi. Autour de son corsage blanc resta marqué un sautoir rouge, toute la robe de saint Roch, mais elle ne dit rien. Elle revint avec cette fourragère de sang, évitant de la toucher comme une égratignure, guérie quand elle fut sèche. Nous nous arrêtions à des auberges. Je commandais sans la consulter du Byrrh cassis, du Picon grenadine, du Chambéry fraisette. Elle les buvait d'un trait, sans jamais me questionner. Elle croyait que c'était le même liquide et s'étonnait de trouver à chaque verre un goût différent. Elle avait par contre une mémoire de fourmi. Je lui donnais à la dernière minute des rendez-vous que je fixais à la hâte et au hasard, le troisième noyer du champ, la cinquième écluse. Je me reprochais d'avoir si vite indiqué le lieu de notre rencontre, je n'en étais plus sûr moi-même. Mais je la trouvais toujours au pied du vrai arbre ou au centre de la vraie écluse, en avance toujours sur l'heure, car elle n'avait pas de coquetterie, ne se trompant jamais sur l'essence des arbres ou sur le courant des ruisseaux, avertie par un sens particulier, par un don accordé aux femmes d'écureuil, mais rarement aux brus de présidents, de la différence entre vernis du Japon, catalpa, et châtaigniers. De sorte, quand je dus

repartir pour Paris, que nous n'avions d'autres souvenirs de ces quinze jours, aucun autre souvenir, que celui d'un temps infini, d'un horizon sans obstacle, d'un langage sans paroles, que nous n'avions obtenu l'un de l'autre aucun gage, si ce n'est que deux existences s'étaient rapprochées aussi près qu'il est possible, mais sans cesser d'être parallèles, et que nous avions éprouvé seulement la caresse d'une vie totalement différente, totalement étrangère, mais toute proche. Je crois que le premier jour où je la vis de face fut celui de mon départ, au passage à niveau d'Ervy. J'étais triste, car je lui avais indiqué par erreur le passage à niveau de Raas, où mon train ne passait pas, (mais elle avait corrigé d'elle-même avec sûreté ce qu'aucun indicateur n'avait pu m'apprendre), et où toute en gris pâle, accoudée à un portillon qui me parut lui aussi d'ailleurs être fraîchement peint, elle me cria une phrase que je ne pus naturellement entendre, et qui devait être un secret de son être, une recette de son cœur, car elle rougit maintenant et se tait quand je veux obtenir qu'elle la répète, redise ou l'épelle.

CHAPITRE IV

Moïse me convoqua au Maxim's. C'était le seul jour du mois où il n'allât pas à la piscine. Il le consacrait au souvenir de sa femme. Depuis vingt ans il passait au Père-Lachaise cette matinée anniversaire, à installer des bouquets dans le caveau, ou même à déposer des fleurs sur les tombes des femmes voisines, car il imaginait devoir aussi des égards à cette société de mortes où l'ombre de Sarah Griffith rayonnait de l'amour et de la constance de son époux. Des maris l'avaient fait surveiller, et lui avaient enjoint de ne plus cacher les monuments modestes de leurs femmes sous des gerbes qui laissaient croire aux familles qu'elles avaient eu un amant. Comme un amant il obéissait, et se contentait

désormais de placer furtivement sur l'angle de la tombe un bouquet de violettes, mais il souffrait de ne pouvoir, ne fût-ce que pour ennuyer les maris et surtout les belles familles, dépitées que les brus dans l'autre monde eussent pu acquérir d'aussi belles relations, offrir des bagues et des bracelets. Il tenait à jour des fiches sur les veufs des deux voisines les plus proches de Sarah. Il ruina l'un, qui avait démérité, et qui ne sut jamais que les Gafsa avaient baissé en un jour de quarante points parce qu'il avait chanté l'avant-veille à l'Abbaye de Thélème « Ma femme est morte ». Les dons rituels achevés, il ouvrait le caveau de Sarah, avec le mot qui ouvrait son coffre-fort, et s'y enfermait. Des amis prétendaient qu'il racontait tout haut à la morte les aventures du mois écoulé, et des espions avaient tenté, en collant les oreilles aux fleurs ajourées du coffre-fort de marbre, de connaître les destinées du change. Il sortait, muni d'un calme que la piscine ne lui donnait pas toujours, mais l'humilité qu'il avait devant les tombeaux avant sa descente aux Enfers, se changeait en orgueil et en mépris. Il semblait que des renseignements particuliers venaient de lui révéler la veulerie des morts, leur hypocrisie, leur esprit profondément antisémite. Il ne suivait même plus les allées. Il n'avait plus sur le Père-Lachaise son pas glissant et inquiet de tout à l'heure, le pas de celui qui marche sur les eaux. Tapotant d'une main cavalière le visage de Félix Faure, donnant une chiquenaude à la cuisse de la pleureuse de Rothschild, secouant l'arbre sans fruit de Musset, délaissant tous ces morts que Sarah avait cafardés, il ne poussait plus sa promenade que jusqu'à la tombe fraîche, si le cas se présentait, d'un ennemi, aujourd'hui d'Enaldo. Du terre-plein, il regardait Paris d'un œil satisfait, celui dont son illustre parrain eût regardé, mais après avoir pénétré et gagné de quoi fondre les Tables en or massif, la terre promise, se posait depuis vingt ans le même problème à propos de Saint-Sulpice, qu'il laissait chaque mois de profil et qu'il retrouvait de face, ou

inversement. Puis il descendait déjeuner au Maxim's, à moins qu'il n'aperçût, de la grande allée, un cortège gagner le département où reposait Sarah. Il le suivait alors de loin, s'inquiétait du nom, se réjouissait si c'était pour elle une jeune compagne et ne partait qu'après avoir contrôlé ce nouveau voisinage.

J'arrivai en avance, et le trouvai déjà installé. Sa conversation avec Sarah avait été sans doute brève ou tenue en style télégraphique : « Lutte Rebendart-Dubardeau engagée, avait-il dû lui dire. Enaldo hier mort. Lu dans *Revue universelle* étude sur enseignement classique par ambassadeur États-Unis. Assez idiot. Temps plutôt agréable. Belles averses la nuit et jour tout lumineux. » Je pensais qu'il voulait me parler de Rebendart. Je me proposais surtout d'obtenir des nouvelles de sa bru, car je l'attendais en vain chaque matin, depuis ce jour où elle avait appris mon nom. Elle ne venait plus, elle ne répondait plus J'en profitais, le matin, pour lire. Privé de Bella, réveillé tôt, je lisais les livres à la mode, Istrati, Ossendowski. Restait à savoir si l'aventure d'un Polonais en plein Iénisséi valait un corps affable se glissant près du vôtre, si les discours sur la tyrannie du baron Ungern, dans sa forteresse d'Ouargla, valaient une minute de lutte, puis de repos éternel, le tout suivi d'un chocolat tiède et de toasts ; si les pratiques des élans en Haut-Thibet et leurs courses en biais devant les caravanes valaient deux yeux reconnaissants, cent baisers sincères, suivis d'une inondation d'eau de Cologne en plein milieu des reins. Lassé de cette fusion du regret et de la Mongolie, je rejetais Ossendowski. Je prenais, parmi les livres, le plus terne, le plus triste, le Livre Noir des Soviets. Mais la question restait la même, éternellement la même. Restait à savoir si la certitude que le *Matin* était soudoyé par M. Isvolvsky valait une jeune femme laçant ses bottines devant un jeune homme fumant du caporal, si la mise au pilori de l'*Eclair* par M. Bojarski valait la séparation au coin de la rue Daunou, et cette forme de Bella entrevue dans le miroir du magasin...

Tout cela restait à savoir... Du moins le manque d'amour me donnait pour la matinée presque la même liberté que l'amour lui-même.

Mais Moïse ne voulait pas me parler de Bella. Il avait vu Rebendart la veille. Le ministre l'avait reçu dans son cabinet, place Vendôme, les fenêtres ouvertes, entre le jardin d'où venait le bruit d'un jet d'eau, le parfum des roses, et le Conseil des ministres. Les ministres bavardaient, attendant leur hôte. Rebendart, agacé, avait ouvert toute grande la porte double et crié : « Eh bien, Messieurs ! » Le silence s'était rétabli. Mais le jet d'eau parlait, les roses s'évertuaient. Rebendart avait marché vers le jardin, prêt à les remettre eux aussi à leur place, mais s'était contenté de fermer la fenêtre. Puis dans cette écluse poussée sur les fleurs et ouverte sur les ministres, Moïse avait écouté Rebendart.

— Monsieur Moïse, avait demandé Rebendart, êtes-vous pour ou contre moi ?

Car Rebendart ne dédaignait pas l'intimidation. Dès qu'il s'agissait de l'État, il se croyait dégagé de tous les liens, préjugés ou formules, qu'il acceptait pour sa conduite personnelle. Lui, qui mangeait sa fortune dans sa charge, admettait pour les autres les pots de vin, les achats de conscience. Intègre avec son marchand de vin, sa marchande de journaux, son régisseur, il avait une double parole avec le président du Sénat, et avec Édouard VII. Jamais personne n'avait acheté son tabac avec plus de loyauté, et applaudi avec plus de félonie Gambetta et Waldeck-Rousseau. Moïse au contraire, assez dénué de principes pour ses affaires personnelles, et qui n'hésitait pas à se débarrasser d'une pièce fausse aux dépens d'un chauffeur, devenait purifié au contact de toutes les entités qui ne vendent et n'achètent pas, la religion, l'État, la France. Tandis que le squelette intègre de Rebendart fondait dans son corps de ministre, dans le corps adipeusement oriental de Moïse se réintroduisait, dès qu'il s'agissait du pays, une ossature des grands jours et du moyen-âge, et jusqu'à son maintien en était plus

droit et plus digne. Ce n'était pas tout. Rebendart traitait l'État comme on traite un homme, par la jurisprudence, le raisonnement, l'autorité. Moïse au contraire appréciait à l'extrême les qualités féminines de la France. Il sentait que changer un pays de royaume en république était en changer le sexe même. Tout ce qui concernait la France, tout ce qu'il lui avait donné, il ne l'avait jamais dit. La puissance que la France avait eue tout à coup un matin, dans une période de ruine financière en face de la City, on ne saurait jamais que Moïse la lui avait donnée en sacrifiant le tiers de sa fortune, cela était le chapitre Femme, c'était son secret. S'il adorait la France, ce chœur de la Nef Europe où ses coreligionnaires se sentaient aussi en sûreté morale qu'au moyen-âge derrière un autel, cela était le chapitre Liaisons, cela le regardait et ne regardait point Rebendart. De sorte que pour le duel ce chrétien lorrain et ce juif échangèrent simplement leurs armes, le chrétien prenant l'astuce et l'aveu, le juif la loyauté et le secret. Tous deux se mesurèrent, chacun avec son honneur de bataille, qui était l'honneur quotidien de l'autre.

— Monsieur le Président, avait répondu Moïse, je suis un banquier de change. Dans la mesure où vos demandes et les exigences du change s'accorderont, vous me trouverez toujours à vos ordres.

— Je vous exprime mes remerciements, avait dit Rebendart. J'y joins le regret de vous entendre formuler des réserves.

Car la conversation de Rebendart semblait apprise sur un manuel de conversation pratique pour hommes d'État.

— Un pays, même maritime, ne règle point ses marées, avait repris Moïse, qui s'amusait de cette banalité. Mais je suis tout à vous s'il s'agit de les prévoir.

Rebendart s'était levé brusquement, et, filant la métaphore, en vieux parlementaire, il avait dit :

— Ne nous égarons point, Monsieur Moïse. Il ne s'agit pas de la lune. Il s'agit de Dubardeau.

La fenêtre du jardin, mal poussée, s'était ouverte. Un

courant d'air en venait, dont le Conseil des Ministres souffrit silencieusement. Moïse attendait. Il était sûr de soi. Depuis son enfance il avait une recette pour être toujours chez lui et au centre de sa force. Qu'il fût dans une ville, sur une montagne, il calculait d'un coup d'œil ce que sa fortune lui permettait d'acheter autour de lui, il s'en considérait comme le maître, et ses interlocuteurs se trouvaient tout d'un coup en face du propriétaire. Circonférence d'abord peu extensible qui lui donnait à ses débuts quelques pieds carrés à peine dans le parquet en bois de Carinthie du bureau où il avait débuté chez les Hahn de Trieste. Il suffisait alors que le collègue Hahnensteg retirât son tabouret au moment où il s'asseyait pour que Moïse chût hors de son domaine. Puis juste une mosaïque de Novare chez les Laberti de Gênes. Puis quelques étroits centiares de vraie herbe à Chaville, quand il y déjeunait le dimanche, vers 1890, avec le frère de Sarah. Mais qui dès 1912 au centre de la Lozère lui accordait le département, et qui, en ce moment même, dans le bureau de Rebendart lui donnait la Concorde entière, la rue Royale, le Sud jusqu'à la rue de Grenelle, tout le bloc de Paris qui peut s'estimer trois milliards. La Bourse lui avait d'ailleurs été ce matin fructueuse, de sorte qu'il voyait, à mesure que parlait Rebendart, le locataire Rebendart, son cercle magique mordre sur la Madeleine, englober les chevaux de Marly à l'Ouest et le Rhinocéros des Tuileries à l'Est, s'approcher au Midi du tombeau même de Napoléon. Il n'avait le sentiment de sa puissance dans la discussion qu'en construisant autour de lui ce ring d'or. Il s'assit. Il boxait assis...

Rebendart lui, restait debout, car ce n'était pas du centre de sa circonscription, comme il sied à un parlementaire, qu'il paraissait parler, mais du pied d'un monument. De quel monument ? On ne pouvait hésiter longtemps à le deviner ; c'était au pied de son monument propre. Un Rebendart de bronze le dominait et lui dictait sa parole. Son Egérie, c'était lui-même, lui-même en airain. Il avait édifié dans son imagination un Rebendart obstiné et insensible qui le

dispensait de discussion et d'énergie, car il était au fond impressionnable et faible. Sa volonté était en dehors de lui dans cette réplique de fonte. Tout le mouvement qui lui restait, comme à une statue, c'était l'ombre de sa résolution, le reflet de sa volonté. Jamais aucune de ses décisions n'était commandée par l'avenir, par des signes venus de l'avenir, mais bien par la dernière décision que le Commandeur avait prise. Il ne se rendait pas compte qu'il s'était lié ainsi par des chaînes de fer à toutes les puissances du passé, à toutes les formes périmées de la civilisation, et que c'était justement en leur nom qu'il allait maintenant, hargneux, hérissé, insultant, s'humilier devant Moïse.

— Je vous ai vu hier à l'Opéra, dit-il en changeant de ton. J'aime Mozart.

Moïse eut quelque espoir d'avoir avec Rebendart une conversation humaine. Jamais Mozart n'avait été joué avec autant de perfection que la veille. Lui, Moïse, en était encore pénétré. Sa haine pour les ennemis, son amour du gain, la rapidité même de sa parole en avaient été relâchés au profit d'un bien-être physique qui l'accablait depuis son lever. Cette rouille dans ses genoux, cet engourdissement de ses oreilles, en effet, il le reconnaissait maintenant, c'était bien la nonchalance divine, l'acide urique suprême, c'était bien Mozart. Il se réjouit d'avoir à parler des Dubardeau avec un homme qui avait entendu Mozart au début de sa nuit. Il ignorait que la musique avait sur Rebendart des effets particuliers, que César Franck incitait Rebendart à l'audace, Debussy à l'énergie, Léoncavallo au raisonnement, et que ce qui justement le poussait ce matin sur le chemin de la jalousie, du mépris et de la haine, c'était Mozart.

— Monsieur Moïse, dit Rebendart, reprenant son manuel à une leçon supérieure, parlons franc. Les plus fermes soutiens qu'aient trouvés nos rois dans leur lutte contre les féodalités, ce sont les banquiers et ce sont les juifs. Ce n'est pas une haine personnelle qui m'anime contre les

Dubardeau, mais leur exemple est néfaste. Ils sont les féodaux du régime. Laissant entendre qu'ils sont au-dessus des lois divines, qu'ils modifient les lois physiques et chimiques, ils en ont profité pour se soustraire aux lois tout court. Ce sont de malhonnêtes gens. L'honnêteté ne consiste pas à refuser de recevoir des parlementaires et à aimer des cubistes. Dans chacun de leurs domaines, politique, scientifique, financier, ils sont les rabatteurs de l'esprit d'orgueil, d'indépendance, et d'incrédulité. Je serai impitoyable. D'ailleurs vous avez lu mes derniers discours. Je n'ai rien à y ajouter.

— Ah ! fit Moïse.

Car Moïse, malgré le peu d'attrait qu'avait pour lui Rebendart, était déçu. Tout entretien avec un homme d'État lui avait montré jusqu'ici l'orateur différent de ses discours et presque toujours supérieur à eux. Un discours politique en France est une espèce de monologue aussi impersonnel que le récit de la mort d'Hippolyte ou le monologue de Charles-Quint. Tout le monde l'attend, personne ne l'écoute. Un discours politique en France, c'est un geste, un geste quelquefois nouveau, mais les mots, les phrases, le sujet, sont mécaniquement choisis et répétés. Ce sont des uniformes de la parole ou de l'âme que l'on revêt dans les solennités, mais Moïse n'avait jamais prétendu juger plus ? Rebendart sur ses discours que la vie familiale d'une actrice sur le récitatif d'Athalie. Moïse savait qu'après avoir déposé les discours qu'ils s'opposaient comme des armes de carton, les hommes d'État retrouvaient au pied de la tribune leurs vraies armes, la culture, l'enjouement, l'esprit, la sensibilité, et commençaient avec elles le vrai combat des couloirs. En se référant à ses discours, Rebendart avouait simplement à Moïse qu'il ne pouvait employer, pour le convaincre, ni le rire, ni la cordialité, ni le bon sens, ni la passion.

— Laissez-vous convaincre, dit Rebendart. L'autre jour vous avez invoqué contre moi le personnel des ministères que les Dubardeau ont dirigés. Vous prétendez qu'ils y étaient populaires, qu'ils y sont regrettés, que chaque fonc-

tionnaire est un témoin de leur honneur. En ce qui concerne le ministère de la Justice, vous allez voir.

Il sonna Crapuce.

Moïse eut envie de se lever, de partir. Il comprenait le projet de Rebendart. Il s'agissait de faire renier mon père par ses collaborateurs, ceux qui lui devaient tout. Dans son mépris des hommes, Rebendart aimait les amener ainsi à des carrefours humiliants. Mais, dans le jardin, Moïse vit soudain le soleil illuminer deux statues de Flore et de Pomone que mon père avait découvertes dans un grenier du garde-meuble. Flore et Pomone refusaient de renier mon père. Peu importait le parjure de Crapuce, et Moïse attendit.

Crapuce, secrétaire général de Rebendart au Ministère de la Justice, l'avait été de ses trois prédécesseurs. Il est encore quelques mots antiques qui couvrent complètement des cœurs ou des opérations modernes. Crapuce était un affranchi, il possédait les caractéristiques classiques de l'affranchi, la salacité, la servilité, la méticulosité. Il n'était pas une de ses bassesses et même de ses tics que Tacite n'eût décrit, son aspect minable évoquait un terme classique, un de ces beaux et nobles mots latins qui expriment en deux syllabes que vous êtes premièrement impitoyable pour les inférieurs, doué vis-à-vis d'eux d'une voix tonitruante, d'une stature, et deuxièmement, vis-à-vis des puissants, fluet, bossu et à voix de fausset. Le soufflet qui séparait son bureau du salon du ministre était la chambre d'accessoires où en une seconde Crapuce échangeait le masque de l'extrême tyrannie contre celui de la servilité. Chaque fois que résonnait comme un cri de cigale la crécelle d'appel de Rebendart, à ce cri de cigale qui fait vibrer tout cœur libre et l'incite à la liberté, Crapuce était pris du délire de l'esclavage. Il cessait de couvrir ses huissiers d'injures, saisissait les dossiers qu'il portait horizontaux comme des coussins avec des clefs de ville, et c'était toujours en effet la reddition totale du ministère, du personnel, du budget qu'il était chargé de défendre, à laquelle il se rendait

ainsi. Je m'amusais à observer pour des raisons archéologiques la vie de cet affranchi, comme je m'étais arrêté tout un matin à suivre près de Rome les courses dans un lac d'un poisson qu'on m'avait dit être la murène. L'existence de Crapuce était une course avec la vie du ministre. Il s'agissait pour lui de se lever avant son maître et de se coucher après. Ne trouvant jamais un papier sale, une plume usée, un buvard avec taches, les ministres acceptaient d'avoir leur journée ainsi bordée par Crapuce. Ils pouvaient dormir sans crainte qu'une écritoire fut renversée sur le bureau de d'Aguesseau, et parfois ils retrouvaient au matin dix francs que Crapuce avait ramassés sur leur tapis. D'ailleurs, méfiants, ils l'employaient surtout à écarter les visiteurs indésirables. C'est Crapuce qui recevait les hommes d'État dont l'haleine était forte, les académiciens sans beauté, les évêques sans charme. C'était un purificateur à l'entrée de leur cabinet. Il remettait aussi les pots de vin. On devine quelle fatuité avait pris Crapussin de ce contact, le seul suivi qu'il eût dans le monde, avec des actrices uniquement laides, des généraux uniquement courtisans, et des savants uniquement quémandeurs. Il s'en estimait beau, indépendant et intègre. Au téléphone, Rebendart lui passait également les bègues, les menteurs, et ceux qui ont l'accent étranger. Si bien qu'il se croyait seul détenteur du beau langage. Aux dîners officiels, c'est Crapuce que l'on plaçait près du grand duc idiot, du maréchal sourd, de la princesse coureuse. Si bien qu'il avait le mépris des grands. De la politique, des affaires, de la guerre même, il n'avait ainsi connu, par sa fonction et sa nature, que le côté honteux ou ridicule. Des livres il ne lisait que les passages obscènes, pour en avertir le ministre, des journaux que les scandales. Il ne signait lui-même que les lettres de réprimande ou de congédiement, le ministre se réservant les autres. Il n'avait donc aucune raison pour croire à la beauté de cette vie, où il circulait avec les gestes furtifs, les moustaches, et jusqu'aux yeux d'un rat d'égout. En fait, il ne connaissait pas sa vraie

nature, qui était, non de nommer en disgrâce à Barcelonnette le substitut de Riom, mais de crever des yeux d'un rossignol, non d'empêcher la naturalisation d'un auteur grec fêté aux Nouveautés, mais de couper les pattes d'une tortue, non pas de révoquer le procureur réactionnaire d'Aix qui réclamait ses frais de voyages, mais d'enfoncer des aiguilles à tricoter dans les joues de ses huissiers quand ils riaient. Car ce qu'il détestait le plus au monde, c'était le rire.

— Crapuce, lui demanda à brûle-pourpoint Rebendart, ne me répondez que par un mot, un seul. Dubardeau a-t-il fait du mal ou du bien à ce pays ?

Crapuce devait tout à mon père, ses grades, sa situation. Menacé de révocation quand il était sous-préfet de Compiègne, mon père l'avait sauvé. Un jour où il avait été pris dans une râfle, car il aimait les filles, mon père lui avait évité le poste. Il était présent quand mon père avait obtenu de Wilson l'alliance, de Kitchener l'armée d'Égypte. Il n'hésita pas...

— Plutôt du mal, monsieur le Ministre.

— Vous tenez à votre plutôt ?

— Du mal, si vous le voulez, Monsieur le Ministre.

— Je ne veux rien du tout. Je vous demande votre avis.

— Du mal.

A cette parole, un coup de soleil inonda le jardin. Le jet d'eau que mon père avait fait nettoyer monta. Les merles, indivis entre le Ritz et le Ministère, entre les belles Américaines et la justice, sifflèrent. Les oiseaux ont le secret de deviner les instants où l'on renie. A défaut du coq, l'un d'eux vint se poser sur la fenêtre. Trois petits cris de moineau. Mais personne ne s'y trompa, le moineau avait chanté ! Rebendart prolongea le supplice de Crapuce.

— Je ne vous demande pas d'affirmation de complaisance, Crapuce. Je sais que vos rapports passés avec Dubardeau vous rendent la franchise difficile. Répondez ce que vous pensez et non ce que je pense. A votre avis, un Dubardeau,

quelles que soient ses qualités, est-il utile ou néfaste ?

— Certaines personnes le jugent néfaste.

— Je le sais pardieu bien. Je suis de ces personnes. Il s'agit de vous.

Crapuce était pâle. Il essayait de deviner quel piège lui tendait Rebendart. Enfin il dit :

— Néfaste.

Rebendart le congédia de la main et sonna Basquettot, le directeur des affaires civiles.

Je ne connais pas dans l'histoire littéraire, non seulement de la France mais de tous les âges, un écrivain assez superficiel pour que je lui confie la description du baron Basquettot. Quand je songe à lui, la plume d'André Theuriet me paraît un burin effroyable. La moindre indication en profondeur ou en relief eût dénaturé son caractère. Non pas qu'il ne fût aussi hypocrite, aussi vaniteux, aussi ambitieux qu'on peut l'être, mais ces défauts, par lesquels généralement les âmes sont étoffées, amincissaient encore la sienne, et les mots même d'hypocrisie et d'ambition se dérobaient, dédaigneux, à la vue de Basquettot. Il eut suffi de dire que Basquettot était vicieux, traître, ou lâche, pour que lâcheté et traîtrise et vice parussent les défauts d'être secondaires tels que les étourneaux et les huîtres. On pouvait d'ailleurs faire la preuve par l'absurde, et accoupler le mot Basquettot au mot amour, au mot noblesse : cela eut provoqué le rire. Le krach de la Banque de Chine, l'affaire Dreyfus, la baisse du franc, se muaient dès qu'on passait la porte de son cabinet, en jeux de mots. Les caractéristiques de Basquettot étaient une inconséquence absolue doublée de mémoire, une incompréhension totale doublée d'assiduité, et un déficit incalculable d'imagination doublé de la passion des calembours. Il ignorait tout même du monde. Il suffisait qu'il acceptât un dîner pour apprendre le lendemain que l'hôte se trouvait inscrit sur la liste des indésirables, des insoumis, ou de la police secrète. Il soupait dans les ménages la veille de leur divorce, chez les financiers le matin de leur faillite, chez Mme Stein-

heil la veille du crime, mais sa personnalité était à ce point futile qu'il ne venait à personne l'idée de soupçonner les mœurs ou l'honnêteté de Basquettot, dont les principales relations avaient été jusqu'à ce jour Adelward, Lenoir, Rochette et Mme de Tessancourt. Son flair n'était pas moins heureux en ce qui concerne les animaux ou les plantes. Les chiens qualifiés par lui de race qu'il promenait chaque matin étaient des levriers à patte courte, des dackel à gueule rouge. Le sort semblait pourtant l'avoir eu à l'œil entre les autres mortels, et l'avait mis à même de jouer les grands rôles de l'humanité ; celui de Robinson Crusoé, car après un naufrage il s'était trouvé seul dans une île du Pacifique, mais il n'y avait découvert qu'un remède contre le ver solitaire, celui d'Œdipe, car, séparé à sa naissance de sa mère qui avait dix-huit ans, il l'avait rencontrée au cours d'un voyage et manqué séduire, mais il n'avait tiré de cette aventure qu'un monologue en vers qu'il récitait volontiers ; le rôle même de Prométhée, car dans une caravane en Asie Centrale où tous les instruments à obtenir le feu avaient été perdus, il se trouva le seul à posséder des boîtes d'allumettes, et la convoitise et le crime avaient rôdé autour de lui, mais il gâcha le stock en un soir à vouloir flamber une omelette au rhum. Sa carrière néanmoins avait été facile. Chaque fois qu'un des postes importants du ministère venait d'être confié à un jurisconsulte de talent ou simplement à un sage, comme il ne fallait auprès de cette lumière qu'un comparse, Basquettot s'imposait. Mais la lumière un jour était soufflée, l'homme remarquable partait, et le coadjuteur Basquettot restait en titre. Il avait ainsi gravi les six échelons suprêmes, et le fait que Basquettot y était maintenant le premier signifiait simplement que le ministère s'était amputé de six intelligences.

— Basquettot, dit le Ministre. Un mot. Quelle est la situation de Dubardeau en Europe ?

Basquettot avait vu le roi d'Angleterre embrasser mon père, mais il ne l'avait jamais rencontré chez Mata Hari,

le roi de Belgique lui donner l'accolade, mais il ne l'avait pas vu chez Bolo. Il n'y avait pas eu ces dix dernières années un monarque ou un chef socialiste qui n'eût serré mon père dans ses bras. Mais mon père n'avait pas baisé la main de Mme Comarin.

— Nulle, dit Basquetto.

Moïse s'était levé.

— Eh bien, dit Rebendart, l'expérience est-elle suffisante? Etes-vous convaincu ?

— Je réclame une troisième preuve, dit Moïse qui commençait à s'amuser.

— Voulez-vous que j'appelle le directeur des affaires criminelles ?

— Non, dit Moïse. Prenons au hasard. Prenons l'attaché de service, par exemple.

— Qui est-ce ? demanda Rebendart.

— C'est un nommé Brody-Larondet, rédacteur de troisième, dit Basquettot. Garçon remarquable, Le meilleur classeur du département. C'est lui qui a renouvelé le numérotage des fiches en remplaçant l'O par l'Y, et en supprimant les doubles lettres. Cela nous a permis de retrouver tous les précédents des graciés de mort, que nous avions égarés depuis dix ans.

— Qu'il entre, dit le Président.

Brody-Larondet, celui qui avait retrouvé le passé de Cayenne, entra. C'était un homme de quarante ans, myope, voûté, rhumatisant, avec un gros pouce, des yeux faux, et qui accumulait sur lui tous ces défauts physiques dont la race des juges passe pour être déchargée aux dépens des criminels. Il n'avait pas eu, lui, de passé, si ce n'est que rue Cujas, quand sa mère lui envoyait de Cahors des pâtés de foie gras, il invitait à les manger les autres étudiants et qu'on le forçait vers minuit à épouser en public une des femmes, cependant que l'assemblée tapait autour du lit sur les boîtes de conserve vides et les casseroles, Il n'avait pas d'avenir, si ce n'est que prochainement il allait épouser pour de vrai

une cousine du Périgord, pauvre, laide, et se coucher silencieusement auprès d'elle pour la vie. Il frémissait déjà de crainte, pensant qu'il était bien imprudent en effet de remplacer l'O par l'Y, s'imaginant que le ministre était partisan acharné des doubles lettres, et il s'inclinait, prêt à toutes les rétractations.

— Brody-Larondet, dit Basquettot, le Ministre désire savoir ce que vous pensez de M. Dubardeau, son prédécesseur en cette maison.

Brody-Larondet respira. Ainsi le Ministre adoptait son système. Il fit preuve envers Rebendart d'une reconnaissance qui se trompa d'expression.

— C'est un grand homme, Monsieur le Ministre, un très grand homme !

— Expliquez-vous, dit Rebendart, glacial.

Brody-Larondet comprit alors. Il n'était pas homme à mentir, mais il entrevit sa disgrâce. Il essaya, pour amortir le ressentiment de Rebendart, de détourner son éloge sur un Dubardeau dont Rebendart ne pouvait être jaloux. Il se rappela avoir parlé un jour avec mon père de Vincent d'Indy. Jamais la musique moderne ne lui avait été expliquée aussi clairement. Il avait immédiatement envoyé *Fervaal* à sa cousine du Périgord.

— C'est un grand musicien, dit-il, un grand musicien.

Rebendart prenait mal l'aventure. Brody le sentait. Il tenta un dernier effort. Il se rappela avoir rencontré mon père au marché aux puces. Mon père avait expliqué doucement pourquoi un tableau que Brody venait d'acheter assez cher n'était pas de Vinci, ni de Rembrandt, comme Brody en était sûr, mais d'un nommé Salvert, qui en inondait actuellement toutes les boutiques d'antiquaires.

— C'est surtout un grand peintre, dit-il, un grand peintre.

— Vous êtes un grand imbécile, dit Basquettot, sortez.

(A suivre). JEAN GIRAUDOUX

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

DANS LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. Fernand Divoire d'isoler, de baptiser, de codifier en un précis élégant et court la stratégie littéraire. Fait-il preuve d'affection exagérée ou de détachement ironique à l'égard de son enfant lorsqu'il demande la création en Sorbonne d'une chaire consacrée à cette science ? Pour parler sans humour, et à condition d'étendre et d'expliquer le vœu de notre confrère, je ne trouve pas cela si ridicule. Il serait à souhaiter que la distribution des chaires de littérature se modelât quelque peu sur la distribution actuelle des chaires de philosophie. Comme la philosophie, la littérature est distribuée en secteurs chronologiques, grec, romain, moyen-âge, temps modernes. Il y a même une chaire de littérature du XVIIIe siècle, et il y aurait probablement une chaire d'histoire du romantisme, si on n'avait eu l'idée discutable de lancer une souscription pour la fondation d'une chaire Victor Hugo. Mais on n'a jamais eu l'idée d'une chaire de littérature générale, comme il y a une chaire de philosophie tout court, où seraient étudiées les questions qui se rapportent au fait littéraire lui-même. C'est ainsi que le sociologue étudie le fait social dans sa généralité, alors que les historiens étudient les faits sociaux d'une période déterminée. On prendra quelque idée partielle de cette sorte de grammatologie générale en lisant le livre de la collection Gustave Le Bon que M. Baldensperger a consacré à la *Littérature*.

La stratégie littéraire y entrerait naturellement. L'*Introduction* de M. Divoire est un recueil d'observations raisonnées, empruntées à la pratique contemporaine, et qui n'épuisent nullement tout le contenu de cette science. Englobons provisoirement sous le nom de stratégie des questions qui se rapporteraient plutôt à la tactique, par exemple le choix du terrain, revue, journal ou salon, où le littérateur conscient et organisé disposera ses petits postes de réclame et son artillerie lourde de hauts-parleurs. Mais le professeur en Sorbonne ne saurait se dispenser d'une étude historique sur les origines de la stratégie. A cette question d'une dame : « Que pensez-vous de l'amour ? » M. Seignobos est censé avoir répondu : « Ce sentiment date du XIIIe siècle. » De quand date la stratégie littéraire ?

Elle date en somme du temps où le mot « arriver » a pris un sens précis pour l'homme de lettres. Elle est créée à partir d'un certain moment par le genre de vie de l'homme de lettres. On connaît le mot de Degas, à qui je ne sais quel peintre disait : « Il faut bien arriver ! — De mon temps, monsieur, on n'arrivait pas. » C'est plus exact qu'on ne pense. Arriver, avec le mot d'arrivisme qui lui fait vilainement queue, n'est guère entré dans la pratique courante qu'il y a une cinquantaine d'années. Mais cela n'a guère d'importance : on disait auparavant parvenir. La stratégie littéraire, ou l'art de parvenir pour l'homme de lettres, date du temps où le métier de l'homme de lettres peut et doit lui permettre de parvenir dans la société.

La stratégie littéraire est à peu près nulle au XVIIe siècle. Si l'homme de lettres (autre que l'auteur dramatique) parvient, c'est comme tout le monde, en demandant des pensions et des places. Une exception pourtant, un domaine propre à la littérature en mal de stratégie : l'Académie Française. Une chaise à l'Académie, c'est pour l'écrivain à peu près ce que sont le chapeau pour l'homme d'Eglise, le bâton pour le maréchal, le cordon pour le grand courtisan. Décrocher la chaise au mât de

cocagne appelle, implique souvent — et c'est naturel — autant de souplesse, d'intrigue, de stratégie, qu'y enlever le chapeau, le bâton, le cordon. Mais Louis XIV, sinon Richelieu, a donné aux jeux de la chaise un privilège honorable. Il nomme au cordon ou au bâton et il propose pour le chapeau, mais il laisse les gens de lettres lui proposer qui ils veulent pour la chaise, et il se borne, la plupart du temps, à sanctionner leur choix. L'Académie est à peu près une République, l'embryon d'une République, la première qui ait existé en France, la République des Lettres. Joignez-y plus tard, tout près de la France, la République de Genève. Tout se passe presque comme si la première République française était née, sur la fin du XVIII[e] siècle, au croisement de la République de Genève et de celle des Lettres, de Rousseau et de Voltaire.

Le XVIII[e] siècle est le siècle de la République des lettres, celle dont Raynal, Grimm, Bachaumont rédigent les nouvelles, et avec la République des lettres naît la grande stratégie littéraire. Le professeur réclamé par M. Divoire prescrira sans doute pour ses premiers sujets de thèse ou de mémoire : *La Stratégie littéraire au XVIII[e] siècle, Coterie holbachique et stratégie, Voltaire stratège*, etc...

Car cette République a son Napoléon. Dans les premiers temps de l'Empire, les écus portaient sur le côté face *Napoléon Empereur*, et sur le côté pile *République Française.* Ainsi, sur la monnaie littéraire du XVIII[e] siècle, *République des Lettres* et *Roi Voltaire.* Voltaire a représenté le premier, de manière éblouissante et pittoresque, l'homme de lettres arrivé, il a donné une figure inimitable de ce qu'était l'homme de lettres arrivé. A l'art d'obtenir des grands, hérité du XVII[e] siècle, il joint celui de ne plus dépendre d'eux, qui annonce le XIX[e]. Il est arrivé par des qualités stratégiques qui n'ont pas plus été dépassées que celles de Napoléon. Un Napoléon, d'ailleurs, qui aurait commencé par Waterloo et fini par la campagne d'Italie, puisque la carrière de Voltaire débute par la Bastille et se termine

sur l'apothéose de Paris. Mais le voyage à Berlin, l'occupation de Ferney, la conquête de la souveraineté académique, quelles belles manœuvres ! Et la soublesse infinie, la prodigieuse habileté de sa correspondance ! Et cette adresse à faire fortune ; cette opulence royale qui ne devait rien au libraire, tout à l'art de savoir demander et placer l'argent, et qui rayonnait de Ferney comme, sous Louis XIV, la splendeur de Versailles ! A quelqu'un qui lui demandait aigrement ce qu'il eût été sans la Révolution, René Quinton, qui était de droite, répondit : « Fermier-général ! » Précisément la fortune du patron des journalistes, du prince des stratèges et du roi des gens de lettres fut une fortune de fermier-général, faite avec les fermiers-généraux, les parts de ferme, les coupes, et autres retours de bâton.

* * *

Retours de bâton après les tours que vous savez. A vrai dire, le bâton du chevalier de Rohan ne fait guère pour nous qu'un des barreaux de l'échelle où nous nous amusons parfois à faire monter M. Paul Souday le long d'une colonne du *Temps*. Et, puisque ce journal est, paraît-il, celui des modérés, il ne manque pas parmi ses lecteurs d'esprits modérés qui savent que je ne suis nullement « un ennemi de Voltaire ». J'ai même voté pour lui dans l'élection du prince des journalistes, en demandant seulement, avec mon bilatéralisme ou mon libéralisme coutumiers, s'il n'y avait pas moyen de joindre à cette vieille chèvre, un chou, je veux dire l'auteur des *Provinciales*, de même que saint Pierre et saint Paul sont célébrés ensemble le 29 juin comme patrons du siège romain. Mais je réclame le droit de ne prendre au tragique que ce qui mérite de l'être. Pour des facéties antireligieuses moins fines évidemment que la *Canonisation de Saint-Cucufin*, le Parlement de Toulouse, en 1614, fit brûler vif Vanini après qu'on lui eût arraché la langue. « Je suis fâché, dit Voltaire, qu'on

ait cuit ce pauvre Napolitain. » Et il n'y a pas lieu d'accuser ici Voltaire de dureté de cœur, ce n'était pas le défaut du châtelain de Ferney, mais cela s'était passé depuis plus de cent ans, et le temps comme l'espace refroidissent la pitié. Quand le même Parlement roua Calas, Voltaire parla d'un autre ton. Eh bien! moi aussi, je suis fâché qu'on ait bâtonné, il y a eu cette année deux cents ans, ce pauvre M. de Voltaire. J'aurais été également fâché qu'un nommé Le Brun, recevant une lettre de Voltaire du 19 février 1761, eût déféré à ce conseil du philosophe : « Je pense que ce qu'il y aurait de plus honnête, de plus doux et de plus modéré à faire, ce serait d'assommer de coups de bâton le nommé Fréron à la porte de M. Corneille. » (Voltaire seigneur de Ferney et comte de Tournay pensait en Rohan). Mais enfin cent ans plus tôt, on l'eût « cuit », trente ans après on en faisait une manière de roi, soixante-dix ans plus tard ses élèves guillotinaient des Rohan, et puis, au bout de cent ans on ne bâtonnait plus de gens de lettres, on ne guillotinait plus d'aristocrates. Paris ne s'est pas fait en un jour, et le progrès moral, plus encore que le progrès matériel, exige de la durée.

C'est en soupant chez le duc de Sully, en fréquentant les rois et les grands, en sachant les intéresser et les utiliser, que Voltaire a gagné une fortune de fermier-général qui équivaudrait aujourd'hui à beaucoup plus d'un million de rente, et quelques coups de bâton. De cette carrière il faut bien dire ce que M. Clemenceau disait de la Révolution, que c'est un bloc. Sans ces scélérats de ducs et de chevaliers, pas de coups de bâton, et M. Souday est content, mais aussi pas de million de rente, et Voltaire, obligé de se mettre aux gages des libraires et des acteurs, ne la trouve pas drôle. Des deux blocs, celui où figure le bâton et celui où il ne figure pas, j'ai idée qu'il eût choisi après tout le premier. Et il n'était pas, comme l'Intimé, père d'une famille nombreuse.

Si vous trouvez que je vais un peu fort, souvenez-vous

qu'avec cette histoire de bois, où Voltaire fut la victime, il y en eut dans sa vie une autre, où la victime fut un brave Bourguignon, le président de Brosses. Le président, ayant refusé de faire cadeau à Voltaire de quelques moules de bois qui lui appartenaient, excita l'ire du philosophe à tel point que celui-ci l'empêcha d'entrer à l'Académie, où sa place était marquée. Le veto de Louis XIV à l'admission de La Fontaine avait été temporaire, le veto du roi Voltaire demeura définitif. Le Bourguignon Piron subit, à cause de quelques épigrammes, le même sort que de Brosses à cause de son bois. Quelques traits sur l'Académie ont assuré l'immortalité à Piron mieux qu'une chaise en ce lieu, et j'aime à croire que le président n'en but pas un coup de moins. Mais deux bons Dijonnais ayant été victimes des procédés de Voltaire, on m'excusera d'être moins sensible que M. Souday à ses petites mésaventures. D'ailleurs j'aime mieux le Tondu et son petit chapeau que le bonhomme en empereur romain de la Colonne. Et je crois qu'on fait grand tort au Voltaire vivant en refusant d'y voir le côté Scapin.

* * *

Si nous essayons de nous élever au-dessus de ces bagatelles de la porte (la porte du duc de Sully) et si nous nous installons doctement dans la chaire inexistante de littérature générale, nous reconnaîtrons que la stratégie littéraire et financière de Voltaire, les incidents divers où elle fut mêlée, appartiennent à cette vaste et intéressante section : la vie et la destinée de l'homme de lettres, la constitution, la politique et l'histoire de cette République que fonda le XVIII[e] siècle, la République des lettres, — celle où nous, écrivains, nous vivons aujourd'hui, et qui soutient avec les autres Républiques, à commencer par celle que préside M. Doumergue, tant de rapports inattendus et complexes. Cette République a mal trouvé sa place, elle s'agite, elle fermente. Elle est sortie de la guerre éclopée et

appauvrie plus que n'importe quelle autre de ces Républiques de travailleurs, de ces syndicats de fonctionnaires qui savent parler haut à l'Etat, l'écarter, le remplacer.

La *Revue Mondiale* se propose d'exposer, tant aux deux Chambres qu'au public, un cahier de revendications de la République des lettres, auquel elle nous demande de contribuer. Je n'ose trop y participer, signalé que je suis, à propos de l'affaire Voltaire comme « féru d'humilité pour la corporation à laquelle j'appartiens. » Humilité ? ou orgueil ? Je songe toujours à ce regard ironique du petit professeur d'anglais qu'était Mallarmé sur ce qu'il appelle « les états de rareté sanctionnés par le dehors ». La République des lettres nous rappelle les vraies Républiques, celles de Venise et de Hollande : elle est fondée par des *outlaws*, elle naît dans un milieu d'Etats hostiles et puissants, auxquels elle échappe par des miracles d'adresse, de génie extraordinaire et imprévisible (voyez Ferney !) ; son empire est sur la mer, vers l'espace. Elle ne ressemble pas à ces puissances de terre ferme que sont les corporations. L'homme de lettres figure toujours dans le genre de vie corporatif comme dans un vêtement fait pour d'autres, où il est mal à l'aise et un peu ridicule. Il ne saurait demander les avantages du conformisme, alors que sa place la meilleure et la plus saine est dans le non-conformisme, l'opposition, la nouveauté.

La carrière de Voltaire, ce mélange de conformisme et de critique, cette triple vie, intellectuelle d'homme de lettres, matérielle de financier, et sociale de prince indépendant dans un château de la frontière, représente un équilibre, une invention, un miracle unique qui ne se sont point revus. Elle est passée beaucoup moins dans les habitudes et le sang de la gent littéraire que celle de Rousseau. Sainte-Beuve et M. Souday nous disent que la prose de Pascal et celle de Voltaire sont les seules qu'on ne puisse pasticher. Est-ce sûr ? Le pastiche inconscient de la prose de Voltaire court toute la fin du XVIIIe siècle. Frédéric II en est plein, et ne

le réussit pas mal. Au contraire sa carrière, sa vie, voilà ce qui est inimitable, ce que personne n'a pu pasticher, même de loin. Il est unique comme Napoléon. Mais Rousseau ! Barrès, avant de le traiter de musicien extravagant, l'avait appelé « un autre moi-même ». Quel est l'écrivain ayant de la race et du sang qui, à un certain moment n'a pas dit de Jean-Jacques quelque chose de pareil ? Mais qui oserait le dire de Voltaire ? De Voltaire on dirait : cet autre nous-mêmes, au collectif, *Herr Omnes*, M. Tout-le-Monde. Il y a bien de la finesse dans la rectification de Bersot. Quelqu'un a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. « Oui, dit-il, mais l'esprit de tout le monde c'est encore celui de Voltaire. »

Ce Voltaire, cet ennemi de la montagne, cet homme de la vallée, des croisements de route, de l'intelligence rayonnante, n'était-il pas nécessaire qu'il fût un pur Parisien ? N'est-il pas, qualités et défauts, le Paris de notre littérature? N'avons-nous pas dans la littérature française un Voltaire pour les mêmes raisons qui font que la géographie et l'histoire nous ont donné un Paris ? Il faudrait un livre pour développer ces analogies, dont un esprit vif sentira courir dans son intuition l'étincellement instantané. Quand je donne à Voltaire cette louange de première classe, le confrère qui crie sur mon passage : A l'ennemi de Voltaire ! me demande ironiquement si je confondrais Voltaire avec Aurélien Scholl. Confondrait-il l'esprit de Paris, c'est-à-dire la moitié de l'esprit de la France, avec l'esprit de ce Scholl, qui d'ailleurs était Bordelais ? Et l'équité qui nous force à lui rendre un juste hommage, ne nous oblige-t-elle pas à rappeler, s'il l'oublie, l'existence de l'autre moitié ?

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

SOUVENIRS CONCERNANT JULES LAGNEAU, par *Alain* (Editions de la N. R. F.).

Ces souvenirs paraissent à peu près en même temps que l'*Union pour la Vérité* publie le recueil complet des rares fragments laissés par Jules Lagneau. Fragments de premier ordre, d'une densité admirable, morceaux de pensée parfois indégrossis qui pèsent à la main comme du marbre, mais qui à eux seuls ne suffiraient peut-être pas à nous faire accepter de confiance l'affirmation d'Alain, que Lagneau est le seul grand homme qu'il ait connu. Il veut dire la seule personne de grand homme, — la seule présence humaine qui lui ait paru infiniment supérieure à l'écrit, et que ce soit trahir de juger sur de seuls écrits. On apprendra du nouveau dans ce livre, et les idées courantes sur Lagneau pourront être rectifiées. On sait qu'il fut un des fondateurs de l'*Union pour l'Action Morale*, dont l'*Action Française* fut presque une filiale par réaction. Le croisement de ces deux épées, le *Moral d'abord !* et la *Politique d'abord !* eut dans la vie française de l'importance. Mais Alain nous dit que Lagneau n'entretenait jamais de morale ses élèves. Il ne traitait devant eux que de questions qui intéressaient la pensée pure : la perception, le jugement. La pensée devenait visible et tangible dans l'attitude, le visage et la voix de sa personne de chair, et l'on comprend qu'il ne lui en ait pas fallu davantage pour demeurer inoublié dans le souvenir de ceux qu'il forma.

Lagneau avait eu pour élève Barrès, et ce fut une mésentente célèbre. Bouteiller est en grande partie figuré d'après Burdeau, mais la scène finale de *Leurs Figures*, la rencontre de Sturel et

de Bouteiller autour du bassin de Versailles, s'amorça, paraît-il, à une rencontre analogue avec Lagneau autour du bassin des Tuileries. Tout ce qu'en écrit Alain, c'est ceci : « Barrès, qui fut son élève, et dont il dit un jour : *il a volé l'outil*. J'ai entendu ce mot de mes oreilles, mais il ne s'est pas expliqué là-dessus, et, au temps du *Jardin de Bérénice*, ce n'était pas nécessaire. » Le mot, d'une obscurité héraclitéenne, quand on y réfléchit paraît très suggestif et très plein. Lagneau déniait à Barrès la propriété de l'outil qu'il possédait et employait, et, Barrès, voulant légitimer cette possession par d'autres raisons que celles qui valent pour un philosophe plus ou moins socialiste, institua précisément toute sa philosophie de la terre, des morts, du capital et de l'héritage. L'œil intérieur de Lagneau voyait loin.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

DE LA VANITÉ ET DE QUELQUES AUTRES SUJETS, par *Jean Rostand* (Fasquelle).

Qu'elles soient d'un La Rochefoucauld ou d'un Nietzsche, les meilleures maximes nous enchantent isolées, mais nous lassent vite par leur juxtaposition. Avec la pointe de paradoxe que renferme chacune, elles finissent par faire à notre pensée un lit d'épines. Il y en a beaucoup d'ingénieuses qui opposent un dixième de vérité rare à neuf dixièmes de bon sens courant. D'où la possibilité d'en inventer neuf autres, qui corrigent en détail la vérité de gros bon sens, mais qui se contredisent entre elles, et cela fatigue. Or on ne consent à déguster une à une que les maximes des auteurs consacrés...

M. Jean Rostand savait certainement qu'il aurait tout cela contre lui. Il a passé outre et il a bien fait. On lit jusqu'au bout ses 626 maximes, avec une estime croissante pour tant de réflexion, de perspicacité, de chaleur. Dans cet abondant recueil qui touche à tous les grands sujets (vanité, richesse, haine, hypocrisie, altruisme, mort) on trouve bien quelques douzaines de pensées que l'on est démangé de l'envie de mettre à rebours ou qui pêchent par excès de subtilité ; le reste est délicat, vigoureux, pénétrant — non pas neuf à proprement parler, car l'auteur n'introduit pas de mobiles psychologiques ou de points de vue moraux qui déconcertent nos habitudes ;

mais, comme il en revendique le droit, « on peut bien risquer d'être traité de ressasseur pour tenter de dire un mot nouveau sur un sujet éternel ». Sans quitter « l'honnête homme », sans parti pris de détraction, il trouve moyen non seulement d'intéresser mais de contraindre à certains retours sur soi-même. C'est beaucoup. Son style est d'un XVIIe siècle un peu insistant, mais où trouver ces raccourcis dans notre langage usuel et pourquoi ne pas nous servir de ce qui est à nous ?

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LETTRES ET DISCOURS SUR LES PASSIONS, par *Robert Siegfried* (Crès).

Il m'arriva un jour de trouver sur les quais un livre anonyme, un discours sur les passions, des lettres d'analyse amoureuse, où, dès la lecture d'une page de hasard, je reconnus une œuvre précieuse et que je lus en entier sur un banc. J'entrai ensuite chez l'éditeur pour demander le nom de l'auteur. On me dit qu'on ferait des recherches et je ne repassai pas .. Il n'y avait nul inconvénient à ce que ce livre, si visiblement mêlé à l'air agile, intelligent et sensuel de Paris, plus qu'avec un nom se confondît avec le banc, l'heure, le paysage où je l'avais lu. On y devinait, on y lisait la vie d'un jeune bourgeois riche, indépendant, cultivé, occupé à éprouver, à analyser des émotions, à saisir avec angoisse, précision et volonté le point vif du désir et de la jouissance, à mener une solide vie intérieure dans un décor de confort mondain, à nous présenter avec un relief parfait un des meilleurs types de la génération qui a aujourd'hui quarante ans.

Voici que m'arrive un livre plus considérable, où est réimprimée la plaquette qui m'intéressa il y a deux ans, où elle n'est plus qu'une partie des belles reliques recueillies d'un mort, où figure en toutes lettres le nom que je recherchai une fin d'après-midi : Robert Siegfried.

Dans le rayon choisi des analystes, on placera ce livre du côté des analystes protestants. Siegfried lui-même le sent et l'indique. On trouve chez lui un mélange curieux de scrupules minutieux et de volonté trop extérieure et trop décidée pour ne pas être en partie artificielle. Il est attentif à la vie plus

qu'aux raisons de la vie, à sa vie plus qu'à la vie. Le contraire évidemment d'un philosophe, et il ne faudrait pas abuser de sa nuance protestante pour le mettre, par exemple, du même côté qu'Amiel.

Des essais comme celui-là prennent, dans la production littéraire, une valeur exquise. Rien que cet été, il est paru quatre livres de moralistes, qu'on mettra dans le coin des œuvres qu'on relira et où l'on trouvera du bénéfice intérieur : celui-là, *De l'Amour*, par M. Etienne Rey, *De la Vanité*, par M. Jean Rostand, et *Une Saison chez les Femmes*, de M. Florian Delhorbe. Loués soient-ils de n'avoir pas délavé leur expérience en roman ! Comme Fargue, préférons le café-filtre à celui du percolateur.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE J.-J. ROUSSEAU, tomes I, II, III. (Armand Colin).

On avait un besoin infini de ce travail : depuis 1824, quantité de lettres retrouvées n'avaient pas trouvé place dans les éditions de Rousseau ; on savait pourtant qu'elles étaient assez importantes pour ajouter à notre connaissance de Jean-Jacques et renouveler l'étude des *Confessions*. Un fonctionnaire parisien inconnu, Joseph Richard, mort en 1875, un bibliothécaire de Genève, M. Théophile Dufour, mort lui aussi avant d'avoir publié le travail de toute sa vie, ont fourni les éléments de la publication que réalise aujourd'hui M. Pierre Paul Plan. Et le plus étonnant, dans cette grande œuvre, c'est qu'elle se présente avec une netteté, une discrétion de commentaires et de notes qui rassure le lecteur et fait honte à tant d'illisibles éditions savantes.

L'intérêt du tome I, c'est qu'il nous présente un Rousseau encore non cultivé, extraordinairement indécis de caractère et d'esprit. Déjà éloquent et sensible, mais jouant consciemment de sa sensibilité et de son éloquence pour les plus minces intérêts. Voici une apostrophe à son père, qu'il lui adresse à dix-neuf ans, en 1731 : « Triste sort que d'avoir le cœur plein « d'amertume et de n'oser même exhaler sa douleur par quel- « ques soupirs, triste sort que d'être abandonné d'un père dont « on aurait pu faire les délices et la consolation, mais plus triste

« sort, de se voir forcé d'être à jamais ingrat et malheureux en « même temps, et d'être obligé de traîner par toute la terre sa « misère et ses remords. »

Ces belles périodes préparent une demande d'argent, un peu moins adroitement exprimée :

« Faites-moi la grâce de vous hâter, car je suis dans une crise très pressante. » Un peu plus tard il fera à son père des observations fort dures, pour n'avoir pas répondu à une lettre de Mme de Warens. Aux lettres sont joints, à partir de vingt-cinq ans, quelques essais qui montrent l'autodidacte en train de s'instruire. Une réponse à un mémoire sur la sphéricité de la terre, datée de 1738, ne montre que des connaissances élémentaires en géométrie et en cosmographie, mais excellemment mises en usage, et d'un raisonnement bien conduit. Pas d'aptitudes spéciales, mais une méthode excellente.

On ne saurait attribuer trop d'importance, dans la formation du caractère de Rousseau, au séjour à Venise. Secrétaire de l'ambassadeur passé secrétaire d'ambassade, tout près de tenir un rang dans le monde et de s'élever à la fortune, une querelle avec son maître lui fait tout perdre. Et c'est là que se redresse pour la première fois l'orgueil du plébéien, visible dans sa lettre au ministère : « Je sais, Monsieur, combien de préjugés sont contre moi, je sais que dans les démêlés entre le maître et le domestique, c'est toujours le dernier qui a tort ; je sais d'ailleurs qu'étant entièrement inconnu, je n'ai personne qui s'intéresse pour moi, votre générosité et mon bon droit sont mes seuls protecteurs. » Dans le détail de la querelle, on remarquera, avec quelque irritation peut-être, des torts partagés. Mais tout compte fait, et même, je crois, selon les règles et les mœurs du temps, les torts les plus graves sont du côté du comte de Montaigu.

Le second volume, qui va de 1751 à 1756, nous montre Rousseau aux prises avec la renommée et avec les difficultés de la vie à Paris. Jouant déjà son rôle de sauvage, mais avec plus de prétentions à être l'homme vertueux qu'à être l'homme naturel. « J'ai toujours senti, écrit-il en refusant les offres de la marquise de Créqui, que la reconnaissance et l'amitié ne pouvaient compatir dans mon cœur. » Le *toujours* est plaisant si l'on pense à Mme de Warens ; il est noble si l'on ne veut y voir

que la proclamation d'un principe absolu. Mais pourtant je suis touché davantage par cet autre mot, à la même : « Je suis libre, c'est un bonheur que j'ai voulu goûter avant de mourir. » Et cette liberté se manifeste par les réponses les plus dures aux offres obligeantes de Mme d'Epinay : « Cette proposition m'a glacé l'âme ; que vous entendez mal vos intérêts de vouloir faire un valet d'un ami, et que vous me pénétrez mal si vous croyez que de pareilles raisons puissent me déterminer. » Il faut faire effort sur nous-mêmes, et dompter l'impatience qui nous prend quelquefois devant tous les mouvements d'humeur de Jean-Jacques. Après tout, c'est là le prix de l'indépendance, et l'indépendance était plus difficile alors qu'aujourd'hui. Au moment de la brouille qui lui fit quitter l'Hermitage, il n'est pas si noir qu'on l'a peint, et nous pouvons nous ranger à l'avis de Mme d'Houdetot, qui lui écrivait à ce moment : « Je vous « crois honnête homme, puisque vous êtes de mes amis. En ce « cas, vous faites bien de suivre ce que votre conscience vous « impose, et si vous vous trompiez même sur vos devoirs je ne « puis que vous plaindre et ne vous en estimerai pas moins. » La lettre d'adieux à Diderot, du 2 mars 1758, est singulièrement plus modérée, plus affectueuse même qu'on n'aurait pu s'y attendre : « le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange manière est de ne pouvoir se détacher de vous... Vous pouvez avoir été séduit et trompé. Cependant votre ami gémit dans sa solitude, oublié de tout ce qui lui était cher. Il peut y tomber dans le désespoir, mourir enfin, en maudissant l'ingrat dont l'adversité lui fit verser tant de larmes. » Et de la sincérité de ces larmes on ne pourra guère douter en relisant la lettre au pasteur Vernes, où il refuse encore une fois, mais avec tendresse, des offres matérielles : « sache m'aimer et laisse là tes inutiles offres ; en me donnant ton cœur, ne m'as tu pas enrichi ? Que fait tout le reste aux maux du corps et aux soucis de l'âme ? » C'est à partir du moment où il commence à être honni que la grandeur de Rousseau nous prend, nous emporte avec lui. La *Correspondance* mieux encore que les *Confessions* et les *Dialogues,* se lave de toutes les injures dont tous les laquais de lettres, autrefois ou aujourd'hui, ont poursuivi son ombre. Auprès de cette jeunesse d'esprit, qui commence à quarante ans pour le jeter dans la liberté et le malheur,

nous sommes peu de chose, les héros de Plutarque sont peu de chose ! Pour l'aimer comme il faut l'aimer, on voudrait retrouver toute sa naïveté, recommencer ses colères et ses larmes. Oui, en 1925, où nous sommes si malins.

JEAN PREVOST.

*
* *

LA FEMME A SES RAISONS, par *Ch. Oulmont* (Crès).

C'est à vrai dire bien moins un roman qu'un triple diagramme tracé d'une main ferme, sans bavures, sans incertitudes, sans retours inutiles. Je serais pour ma part aussi peu disposé que possible à reprocher à l'auteur ce qu'il y a de rigoureusement schématique dans son livre ; il me paraît certain que l'esprit peut trouver dans cette sécheresse analytique une satisfaction d'une nature particulière : un *compte-rendu* ; si l'on y prend garde, et là où ces mots prennent leur pleine signification, voilà qui n'est pas sans grandeur. Je vais même jusqu'à penser que M. Oulmont aurait dû aller plus loin qu'il n'a fait dans cette voie, il me semble qu'il aurait dû s'effacer davantage, s'effacer tout à fait. Pourquoi tant de gloses et de paraphrases ? je n'aime guère cet index levé pour attirer mon attention ; la remarque sur laquelle on m'invite à concentrer ma pensée me paraît d'autant plus banale qu'elle est plus explicitement soulignée, plus ostensiblement détachée. « Même quand d'aventure elle a tort de l'écouter, une femme a toujours raison dans l'esprit d'un homme lorsqu'elle fait ce qu'il souhaite. » A supposer que cette observation valût d'être formulée, il aurait fallu l'enfouir au cœur d'un développement concret, c'est-à-dire dramatique, non l'énoncer au terme d'un dialogue qu'elle suppose mais qui la rend inutile. Je m'en voudrais d'insister, ce n'est là après tout qu'un simple procédé que M. Oulmont n'a peut-être même pas adopté sans hésitation et dont il est certain qu'il saurait se passer.

Trois couples : Henriette et Philippe, les parfaits bourgeois ; Laure et Bernard, lui pur intellectuel qui se connaît comme tel et jouit de soi avec une sorte de candeur dans l'infatuation, elle si touchante de bonne volonté, si gauche et imprudente aussi, fragile instrument qui se laisse trop aisément fausser ; Madeleine et Geoffroy enfin au dernier plan, les amoureux véri-

tables, le couple témoin dont M. Oulmont a eu le bon goût de suggérer seulement la parfaite, l'heureuse unité. Ce qui me semble particulièrement bien traduit dans ce livre intelligent, c'est la relation mouvante entre les couples, l'ensemble de réactions que tout ce qui arrive à l'un entraîne infailliblement pour l'autre. La part du mécanique dans les rapports humains est immense ; M. Oulmont me semble particulièrement apte à la discerner ; et c'est une certaine qualité dure, luisante, métallique de son livre qui à mon sens lui donne son véritable prix.

GABRIEL MARCEL

*
* *

EXPLICATION DE NOTRE TEMPS, par *Lucien Romier* (Grasset).

Peut-être le lecteur sera-t-il d'abord agacé par le titre ambitieux de M. Romier ; par la forme un peu rigide de ses démonstrations, où les idées sont soigneusement numérotées, et où des complexités vivantes se trouvent sans cesse ramenées à deux ou trois « points », comme dans les compositions des bacheliers ; par une certaine allure péremptoire de la critique, qui n'est pas toujours balancée et excusée par une précision des suggestions créatrices ; par l'étalage de connaissances de géographie humaine qui ont un air de vulgarisation, et ne sont pas tout à fait à leur place dans ce livre ; par l'apparition pompeuse de quelques vérités premières, ou par les accès d'un lyrisme dont la qualité poétique pourrait être plus raffinée. Mais pourtant il ne quittera pas ce livre sans en emporter une vision plus riche et plus aiguë du monde où il vit. L'existence diverse de M. Romier, son expérience de chartiste, de journaliste, d'homme d'affaires lui ont permis de saisir sur le vif l'étroit entrelacement des phénomènes politiques et économiques dans la vie du pays. Entre le cadre abstrait de la constitution et l'anarchie des intérêts privés, il aperçoit le réseau de forces, la combinaison de chances naturelles et de tendances psychologiques qui mérite d'être appelée la France. De même qu'il cherche à renouveler l'amour du sol par la compréhension de sa destination et à fonder un nouveau pittoresque sur le progrès de la civilisation industrielle, il rappelle notre attention égarée par les vaines controverses des partis vers ces réserves morales qui seules peu-

vent assurer la continuité des régimes. Créer, avec les débris du nationalisme, une nouvelle doctrine patriotique ; renouer le sens de la tradition, du respect, du travail désintéressé ; affirmer la notion de l'état ; trouver de nouvelles formes d'association inspirées par des idéaux vivants — tout cela lui paraît, et à bien juste titre, plus important que de renverser le gouvernement. M. Romier fait précéder d'une excellente leçon d'anatomie politique son diagnostic. Dans cette analyse magistrale divers ordres de connaissance se pénètrent et se fécondent incessamment de la façon la plus heureuse. En brisant des « genres » périmés dont les objets se trouvent aujourd'hui fondus dans la réalité, M. Romier a ouvert la voie à beaucoup de travaux utiles qui, sans doute, succèderont à son livre. Des éléments sentimentaux se mêlent aujourd'hui de plus en plus au mouvement technique de la production et des échanges : il faut que, parallèlement, la psychologie vienne se mêler à l'économique pour l'éclairer. Et déjà, en tous cas, M. Romier a gagné sa propre partie en jouant sur ces deux tableaux. Il garde une part d'inconnu aux yeux des spécialistes de l'une et l'autre catégorie auxquels il s'adresse, et reste toujours « prophète » comme on l'est hors de son pays. « Quelle compétence ! » disent les intellectuels. « Quelle faculté de généralisation ! » disent les hommes d'affaires.

M. Romier n'a pas de peine à montrer l'insuffisance de l'idéologie démocratique sur laquelle nous vivons, et il la renverse allègrement. A voir son allure décidée, on se prend à croire, jusqu'à la dernière ligne, qu'il va lui opposer un programme tout nouveau et personnel. Mais il n'en est rien. Au terme de ses exhortations pathétiques, quelles réformes nous recommande-t-il ? Le profane lecteur ne saurait le préciser. Mais M. Frédéric Lefèvre, interviewer habile, indiscret à souhait, a poussé M. Romier jusque dans ses retranchements par des questions topiques ; et ils nous a livré dans les *Nouvelles Littéraires* quelques-uns de ses secrets. Ouvrons ce numéro du 28 Février. Notre auteur, qui avait critiqué très vivement l'organisation purement politique de l'état, s'est déclaré pourtant hostile à l'idée du parlement économique. Il voudrait seulement voir déférer certains « problèmes spéciaux » à des « assemblées corporatives ou techniques » qui auraient

un rôle consultatif analogue à celui du Conseil d'Etat. Mais n'est-ce pas l'idée même de ce « Conseil National Economique » qui fut mis à l'étude sous le gouvernement Herriot ? M. Romier déplorait également dans son livre la grande pitié de l'administration française. Est-ce à dire qu'il trouve nécessaire de l'émanciper entièrement ? Non. Il lui suffirait d'obtenir pour nos grands fonctionnaires « des garanties statutaires et des traitements en rapport avec leurs responsabilités ». On reconnaît ici les idées formulées par M. Caillaux dans son discours de Magic-City. M. Romier regrettait encore de voir s'opérer, par les prélèvements fiscaux, la substitution d'une classe de nouveaux riches grossiers à une sorte d'aristocratie de la fortune, capable de munificence. Sans doute ; mais l'on en saurait tirer argument pour un parti ou pour une idée, car il s'agit là d'une conséquence inéluctable de la guerre, et qui a été enregistrée par une Chambre bourgeoise. Les grandes suggestions novatrices de M. Romier concernent plutôt la réforme des mœurs. Il voudrait voir se développer le travail en « équipes ». Mais pour que ce travail soit utile, il faut, d'après lui-même, que la constitution de l'équipe soit précédée de la conception d'un but, incarné par un homme. Tout repose donc, en dernière analyse, sur l'apparition des héros, qu'on ne crée pas avec des théories. Et il en a toujours été ainsi. M. Romier nous recommande enfin de nous lever de grand matin, d'aimer le travail et de ne pas aller au dancing... Souhaitons qu'il soit écouté.

JACQUES SINDRAL

LE ROMAN

A LA BELLE BERGÈRE, par *Henri Pourrat* (Albin Michel).

Gaspard des Montagnes, à la fin du premier volume, est parti soldat. Anne-Marie privée de l'appui de son beau cousin demeure sous la menace du bandit dont elle a taillé le bout des doigts par-dessus la porte et qui ne se laisse pas oublier. L'oncle de la Guadeloupe meurt, laissant un gros héritage, mais embrouillé. Grange s'embarque pour les Amériques le lendemain du mariage d'Anne-Marie avec M. Robert.

L'exposition du drame est achevée ; il éclate soudainement. M. Robert, c'est le bandit mutilé par Anne-Marie, il va lui faire

« crier pitié ». Pourquoi ne l'achève-t-il pas après l'avoir blessée d'un premier coup de couteau ? C'est qu'une frénésie pour elle, si pure, habite son âme damnée. Mais quelques mois plus tard, il lui ravira son fils Henri, — leur fils. Voilà bien de la besogne et de la peine pour Gaspard, quand il revient de guerre après l'éclipse du grand Empereur. Autour de lui, d'autres camarades de la Grande-Armée mèneront la chasse aux Blancs, car ces bandits, depuis la Révolution, se camouflent en monarchistes et ce sont à présent les Jésuites et les ultras qui dominent. N'importe. Ce que la maréchaussée n'ose pas, Gaspard et ses pairs l'oseront. Gaspard ne s'est-il pas défait en duel singulier de vingt officiers de Cosaques, successivement après un banquet à la « Belle Bergère » qui est l'auberge de son père ? C'est dans une autre auberge — l'auberge rouge de la complainte — qu'ils rejoindront les bandits et délivreront Anne-Marie, capturée par eux. Mais hélas ! ils ne tueront que les comparses ; M. Robert et les deux autres chefs de la bande s'enfuieront. Nous les retrouverons dans un troisième volume annoncé par Pourrat : *le Pavillon des Amourettes ou Gaspard et les Bourgeois d'Ambert*.

Le sec résumé qui précède suffit-il à montrer aux lecteurs de *Gaspard des Montagnes* combien la manière de Pourrat s'est renouvelée, élargie, creusée dans *A la Belle Bergère ?* Du domaine de folk-lore, nous nous trouvons transportés dans celui de la légende ; du domaine de Roumanille, nous passons dans celui de Mistral et de l'Arioste.

Ce qui, dans le premier volume, nous enchantait surtout, c'étaient les hors-d'œuvre du « récit de la vieille », les parenthèses qu'elle multipliait. Si nous savions gré à Pourrat d'avoir relié ces bonnes histoires paysannes entre elles en leur donnant pour héros les personnages secondaires de son roman, le sujet même du roman (sauf son point de départ) ne nous passionnait qu'à moitié. Mais dans ce deuxième tome, il en va tout autrement. C'est le roman qui requiert toute notre attention et les à-côtés folk-loriques nous laissent presque indifférents, parfois même nous impatientent, par exemple, l'histoire du vieux curé que son père avait vendu au diable. Nous supportons mal que l'on vienne nous faire ce conte à dormir debout à propos d'un personnage qui joue un rôle important dans un *récit que nous avons fini par croire vrai*.

C'est que l'ouvrage de Pourrat a décidément changé de plan. Il ne s'agit plus d'une mosaïque d'anecdotes traditionnelles, assemblées par un poète en leur conservant une saveur archaïque, mais sans chercher à les fondre en une pâte lisse et homogène. *Gaspard des Montagnes*, c'était un mur de cailloux entassés à sec. On pouvait l'un après l'autre désenchâsser chaque caillou. Dans *A la Belle Bergère*, le récit est en pierres de taille, toutes extraites de la même carrière auvergnate, mais le mortier qui les assemble est fait d'histoire et de sociologie.

L'œuvre de Pourrat prend son ampleur dans la mesure où le drame d'Anne-Marie devient le conflit des féodaux et des paysans acheteurs de biens nationaux, où l'histoire de Gaspard devient celle de la France sans-culotte dressée contre l'ancien régime et contre l'envahisseur étranger. C'est l'héroï-comédie des origines de la France paysanne républicaine que nous donne Pourrat. Et tout naturellement, l'envergure de ses héros augmente. Gaspard devient un Roland paysan ; ses amis font figures de preux ; son cheval, son chien sont légendaires ; le petit Henri grandira ignorant de sa race comme Siegfried ; M. Robert, c'est Ganelon ; les Cosaques, ce sont les Infidèles, et pour Anne-Marie, sa figure rappelle les plus belles héroïnes du cycle d'Arthur.

La trouvaille de Pourrat, c'est d'avoir réussi à ajuster de tels héros à son épopée paysanne et aussi d'avoir transfiguré les personnages principaux en leur donnant une âme, des sentiments complexes et, pourrait-on dire d'un mot, modernes. Nous ne faisons encore qu'entrevoir ce qui se passe dans le cœur et le cerveau de M. Robert. Mais cette Anne-Marie fidèle à ce damné à cause du sacrement du mariage qui les a unis à jamais, espérant vaguement le ramener au bien et sûre en tout cas que son devoir est de s'y employer ; cette Anne-Marie qui impose à Gaspard sa pureté (« qu'importe bonheur et malheur. On sait qu'on n'a pas choisi d'aller vers la joie ou vers la peine : on a choisi — autre chose ») répand sur toute l'œuvre un admirable coloris chrétien.

Coloris chrétien, ce n'est pas à dire fadeur. *Gaspard des Montagnes* manquait un peu de réalisme ; ces culs-terreux et ces bandits « ne sentaient pas assez fort. » *A la Belle Bergère* marque un progrès net dans ce sens : les passions et les terreurs villa-

geoises y sont communicatives, et quand le vin ou le sang coule, on en sent le fumet puissant.

Et comme les peintres toscans détachent sur un fond de paysage portraits et scènes sacrées ou profanes, de même Pourrat s'est appliqué à encadrer de paysages les scènes animées qui se succèdent dans sa *Belle Bergère*. C'est lui, le Pourrat des *Jardins sauvages*, qui prend la parole ouvertement sans affectation d'archaïsme ou de parler paysan, dès qu'il s'agit de peindre son Auvergne, et il évite ainsi la monotonie qui ralentissait un peu son premier volume.

Voilà bien des éloges, mais comment remercierait-on assez Pourrat de nous conserver ce trésor oral de la vieille France que d'ici cent ans aucune bouche paysanne ne saura plus transmettre ? BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

UN SECOND CABINET DE PORTRAITS (Editions de la N. R. F.). — PAN ! DANS LE MILLE..., par *Ernest Tisserand* (Nouvelle Revue Critique).

Il y a dans ces vingt portraits (qui sont vingt confidences de personnages imaginaires) un mélange de tendresse et de férocité, de justesse et d'outrance, qui attache et déroute tour à tour. A lire certains romans de Tisserand on le croirait un peu trop à l'aise dans une formule naturaliste développée avec logique, relevée d'ironie mais sans curiosités qui la dépassent. Ces portraits, qui ne sont que rêveries et explorations poussées au-delà, montrent que, s'il se plaît dans un genre traditionnel, il n'y est pas enfermé, qu'il sait se frayer des ouvertures vers la pure fantaisie, vers les subtilités secrètes et aussi vers une sorte de poésie discrète et étrange. Les fragments qui rendent ce dernier son me semblent les plus attachants et les plus personnels. Avec une pudeur assez farouche, Tisserand redoute l'attendrissement. Il s'arrête toujours à temps, aimant mieux résoudre sa modulation psychologique sur une dissonnance que sur un accord trop doux. J'apprécie son Sidoine épris d'une fidèle amie, longtemps méconnue, longtemps repoussée et qui a nom Pauvreté. J'aime aussi son Damase, que visite dans son sommeil d'homme vieillissant la figure oubliée de son premier amour ; mais pour

se débarrasser du fantôme importun, Damase décide de se jeter dans un four à chaux, et la confidence commencée dans la plus fine émotion se termine dans la frénésie. C'est que personne plus que Tisserand ne soulage ses nerfs par des actes de violence extraordinaires : il joue du couteau, il torture avec sadisme. Certains visages laids ou sots l'irritent tellement qu'il n'a de paix avant de les avoir mis en sang ou broyés sous les roues d'une automobile. C'est là une manière comme une autre d'échapper à la mélancolie de la vie profonde. Tout ce que nous demandons à l'auteur, c'est que ses violences ne nous cachent pas tout à fait cette mélancolie virile, sans complaisances ni mollesse, qui est le meilleur de lui-même.

Avec *Pan ! dans le mille...* Tisserand retrouve une bonne humeur aussi éloignée de la poésie que des obsessions homicides. Il se borne à raconter gaiement comment M. Pan-Danlemille tente d'échapper à son nom ridicule en se créant une vie nouvelle, puis avec quelle volupté il replonge dans son ancienne personnalité. Le récit est alerte et amuse.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

UNE JEUNE FILLE VOYAGEA, par *Claude Farrère* (Flammarion).

Je crois qu'il est bon de parler un peu de ce livre. On me dira qu'il n'est pas plus mauvais que les quatre-vingt-dix centièmes de la production romanesque d'aujourd'hui ; et je l'accorde volontiers. Mais je ne le prends précisément qu'à titre d'exemple, d'exemple d'une littérature commerciale et parfaitement méprisable.

M. Claude Farrère jouit d'un certain renom ; je ne doute pas qu'il le mérite. On le considère comme un émule de Pierre Loti : Loti avait une propreté, un talent et une liberté d'âme que n'a jamais possédés cet écrivain inconsistant.

Une jeune fille voyagea est le type du roman insignifiant. Ceci semble une gageure, d'écrire une œuvre aussi médiocre qu'un tel livre. La gageure est du reste complètement gagnée. Il n'y a là rien, absolument rien : ni caractère, ni action, ni fantaisie, ni connaissance de la langue française. C'est, en son genre, un chef-d'œuvre. On y trouve pourtant deux ou trois phrases

pareilles à celle-ci : « Des épaules de Mimi montait un parfum tout ensemble frais et brûlant, suave et poivré », qui feront pâmer d'aise les jeunes lectrices de cette œuvre innocente.

On voudra bien comprendre que je ne m'indigne pas. Ce roman aura du succès, et ce sera naturel. Récemment un Américain demanda, dans une des premières librairies de Paris, les trois œuvres de l'année les plus caractéristiques de la « mentalité » française. On lui remit : *La Madone des Sleepings*, *l'Enfant de la Victoire* et, bien entendu, *Une jeune fille voyagea*. Il les lut, et, comme il avait l'esprit bizarrement fait, il s'en plaignit. Je lui répondis qu'il n'avait que ce qu'il méritait, puisqu'il avait demandé les trois œuvres les plus caractéristiques de la « mentalité » française.

MARCEL ARLAND

LETTRES ÉTRANGÈRES

NOUVEL EMPIRE, par *Fritz von Unruh*, traduction de *Benoist-Méchin* (Simon Kra).

Le travail de Unruh est efficace. Le recueil des discours qu'il a prononcés avec courage aux quatre coins de son pays montre que cet Allemand a une conception nette de ce que l'élite européenne songe à faire, et qu'il le fait. Je veux avant tout insister sur ce caractère d'une œuvre oratoire ; c'est une action tranchante et claire, c'est une épée. Poète ou politique, il n'y a pas trente-six manières d'être un homme : il n'est que d'agir promptement et d'aller jusqu'au bout. Ceci veut dire que ceux qui créent sont des guerriers. Les guerriers, selon le temps et le lieu, déclarent tantôt la paix, tantôt la guerre. Aujourd'hui les hommes de tête en Europe ne peuvent que déclarer la paix, du moins aux autres Européens.

Unruh a tout de suite visé et atteint le point éternel par où l'on peut contraindre les hommes à faire leur salut : l'action morale. Un discours de ce conducteur d'hommes, aimant et sévère, c'est un sermon, un sermon fulgurant qui remet les vertus au creuset :

Et toi, qui as-tu déçu ?... Car peut-être ton ami aussi, ton épouse et l'univers, sont-ils entrés dans ton cercle, espérant y trouver ce qui leur faisait défaut... Homme décevant, qui donc fut déçu ?... Chacun

refuse de rendre à l'Univers ce que l'Univers exige de lui ! Et qui d'autre que toi-même crée l'Univers autour de toi ?... Ton appel à la paix était-il exhalé à l'image de ta propre poitrine ?

D'aucuns, entendant parler d'action morale, c'est-à-dire individuelle, dénonceront aussitôt la vanité de ces exhortations solitaires qui vont se perdre dans le bruit des Dancings et des Bourses ! Mais pour moi j'en suis venu à tenir cette action-là pour la seule directe.

Dans une Europe où toutes les institutions, tous les partis, toutes les sectes ont la syphilis et communiquent leur pourriture à toute main qui s'approche pour les rafistoler, la seule méthode qui sauvegarde le sang pur, qui perde le moins de temps, et qui atteigne les âmes sensibles et fortes, les seules qu'il suffit de déclancher, c'est de prononcer à haute et intelligible voix, là où l'on est, des vérités premières et oubliées. La parole de cet homme isolé nous arrive avec une vraie roideur, parce qu'elle est nue d'opinions particulières, parce qu'elle n'est pas gonflée dans le pavillon d'un ...isme quelconque, communisme, orientalisme, ou autres grandioses fariboles qui mutilent la plénitude humaine, et sont périmées en dix ans. Et à cette occasion, je songe que le besoin de fabriquer une doctrine qui serve immédiatement de véhicule public, et de monter soi-même dans cet omnibus, a destitué de leur plein rendement humain des Français comme Barrès et Maurras — de même qu'à l'inverse de n'avoir point su qu'il faut exercer physiquement sa pensée, a étiolé Romain Rolland.

Une attitude bien dégagée n'empêche pas notre robuste aristocrate de mettre la main à la pâte et de brasser de façon appropriée les problèmes qui concernent son groupe ; toutefois, après avoir balayé au loin de hideuses idées mortes qui n'encombrent pas que les Allemands. C'est ainsi qu'il dénonce l'irrémédiable bassesse, la faiblesse infâme de ceux qui s'appellent « pacifistes ». Il les voit menés par la frousse et incapables d'accoucher d'autre chose que de balbutiements négatifs. Mais il se tourne favorablement vers les jeunes hommes qui vont aux partis de guerre. Comment ne pas être fascinés par l'ardeur qui s'augmente au milieu d'une abondante jeunesse, dans les pays à natalité bouillonnante comme l'Allemagne, l'Italie, la Russie ? Mais après les avoir largement loués pour leurs allègres dispo-

sitions, il les prévient qu'une ignorance fatale fausse leur élan, avec quel accent de douloureuse mémoire et quel effort surhumain pour suggérer à de pauvres hommes ce qu'ils n'ont pas vu : cette abominable maladie qui est la guerre moderne, qui supplicie les jeunes corps d'une façon aussi sordide au fond d'un trou que le fait la mort bourgeoise dans ce lit qu'ils veulent fuir, que leur offre par ailleurs notre misérable civilisation. Campé solidement entre la lâcheté bestiale des socialistes et la frénésie trouble des racistes ou des communistes, Unruh, ce gros Germain qui sait brûler sa graisse au soleil du sud, revenu de Florence, propose à ses jeunes frères au crâne tondu le seul redressement possible, le redressement intérieur.

Ce fils de soldat ne parle qu'à travers une sanglante expérience personnelle. Un accent indicible de nostalgie pour la grandeur du sacrifice guerrier nous assure que nous sommes devant l'homme authentique, qui ne s'arrache à la guerre que par raison — mais quoi de plus passionné que la raison ? — parce que le génie infernal du moderne a pourri la guerre, en a inverti ignominieusement les valeurs. Il ne consent à remplacer l'héroïsme par la sainteté que si celle-ci est de bon aloi, féconde, altière, bien plantée en terre.

Mais pourtant cet ample bûcheron, son fer demeure trop longtemps prisonnier dans l'entaille qu'il fait au tronc qui lui a été dévolu dans la forêt moisie. Quand il parle de la perversion de l'esprit de guerre, il pense trop étroitement à l'envie de revanche qui anime contre l'Entente la société « Casque d'acier ». Mais ne voit-il pas que cette fureur locale se perd dans un délire de subversion bien plus large qui couvre toute la planète et où se mêlent de plus en plus confusément les convoitises des continents et des classes, mille fois contradictoires ? Derrière tout ce hérissement de prétextes, on voit apparaître, simple et monstrueuse, la rage universelle de l'individu. La populace du monde — excédée par l'absurde gouvernement de la Machine, ne trouvant aucun contrôle dans ses chefs postiches : banquiers sans cervelle, aussi égarés que leur téléphoniste à son standard ; bavards sans feu ni lieu, grotesques bonshommes sortis de l'urne à surprise, — la populace rêve goulûment de la mitrailleuse.

Mais certes c'est ici que l'appel à la réforme que formule

magnifiquement Unruh, selon son génie du nord (et en cela il dépasse hautement sa fonction probablement périmée d'auteur dramatique) se vérifie comme le seul remède assez profond. Le mal, c'est l'Individu déchaîné par l'Occident ; le Bien, c'est l'Individu ressaisi par une discipline que préparent en eux-mêmes les meilleurs hommes du monde.

PIERRE DRIEU LA ROCHELLE

*
* *

LA VENGEANCE DU CONDOR, par *Ventura Garcia Calderon,* traduit par *Max Daireaux* et *Francis de Miomandre* (Excelsior).

Un décor nouveau, des mœurs et des sentiments imprévus nous sont enfin présentés.

Les animaux et les plantes jouent ici un rôle de premier plan ; leur volonté est souvent plus forte que celle des hommes ; ceci renverse toutes les habitudes de notre attention. L'intérêt que nous prenons à des choses si lointaines s'accroît de notre étonnement à constater qu'elles paraissent toutes naturelles à M. Ventura Garcia Calderon : produire ces impressions, c'est le fait d'un vrai conteur.

Ce monde étrange, familier à M. Garcia Calderon et que celui-ci nous présente avec cet art simple, puissant et noble, rafraîchit notre imagination. Le nom de leur auteur s'ajoute à ceux de quelques écrivains étrangers qui ont récemment excité et satisfait notre curiosité par le trésor des histoires qu'eux seuls savent raconter ; nous avons bien besoin d'eux.

JEAN CASSOU

*
* *

LE CANTIQUE DES CANTIQUES, par le *Dr J. Mardrus* (Fasquelle).

Le Dr Mardrus ne cherche dans le Cantique ni un drame, comme Renan, ni une allégorie, comme la tradition, mais un texte, avec sa grâce et son pittoresque. Reconnaître un manque de composition n'enlève rien à la saveur de cet épisode exquis. L'observateur le moins informé constate des thèmes conventionnels, qui reparaissent deux ou trois fois : telle la recherche

de l'amant (ch. III et V). Combien de méprises eussent été évitées, si l'on eût remarqué dans ce morceau lui-même l'explication du genre littéraire dont il demeure unincomparable témoin : « Les filles de rois, les secrètes concubines ne tarissent point de laudes à l'endroit de la favorite, et s'écrient : « Admirez celle-ci, admirez ! » (VI) Laudes : exacte traduction de l'*ouasf* syrien, éloge amoureux, chant nuptial. Quiconque, non hébraïsant, ignore cette version, ignore le Cantique des Cantiques. Il en faut dire ce qui s'y trouve dit de l'immaculée Sulamite : « Elle est rythme, elle est mesure, elle est dansante... Ravissante est sa voix, à l'extrême limite du ravissement. »

P. MASSON-OURSEL

LES ARTS

PROPOS D'ARTISTES, par *Florent Fels* (La Renaissance du Livre).

Quelques artistes importants, auxquels on peut accorder qu'ils pensent, avant, pendant, ou après leur travail, ne figurent pas dans ce recueil. Il n'en constitue pas moins, parmi ce que Florent Fels appelle des « documents datés de 1925 », un des plus précieux. Document sur la sensibilité des peintres, sur leurs tics, leurs susceptibilités, leur orgueil, leurs amours, leurs béguins et leurs phobies. Du temps où le public achetait de la peinture en passant, du bout des doigts, il pouvait ignorer ces petits côtés du caractère des artistes ; aujourd'hui qu'il achète systématiquement, en vue d'un rendement futur, (je ne dis pas hélas), connaître la vie du peintre, sa santé morale et physique devient une nécessité pour ainsi dire professionnelle. C'est pourquoi ces confessions, pour rapides qu'elles soient, offrent un intérêt indiscutable. Les textes de F. Fels, qui « expose » moins qu'il ne dit et juge plus qu'il ne croit, ajoutent à ces interviews l'ironie et la bonne humeur indispensables.

Il n'est pas sûr que l'œuvre d'art dise, sur son auteur, tout ce qu'un public, indiscret par amour ou snobisme, désirerait en connaître. C'est pourquoi on suit avec intérêt les propos de chaque peintre qui, même s'il affecte un maintien négligent, retouche son portrait, entamé par la légende, ou bien ébauche quelque légende en marge d'un portrait trop connu. Parmi les

découvertes qu'on peut faire en ce livre, une des plus amusantes est de constater que quelques-uns des peintres dits « théoriciens » ne sont pas les moins assoiffés d'expression humaine, directe, spontanée, et que d'autres, dont on pourrait penser qu'ils sont de simples ouvriers, manient les idées générales avec la plus grande énergie, font de la critique d'art, de l'économie politique, de la littérature, voire de la critique littéraire, et se trompent dans leurs jugements avec autant de sûreté que des critiques professionnels.

Une reproduction d'une œuvre-type de chaque peintre, et une photographie, bien entendu « psychologique » signée Manuel, ou Choumoff ou Man Ray, nous montrent ces dix-sept artistes sous le jour le plus flatteur. ANDRÉ LHOTE

SPECTACLES

CHARLIE CHAPLIN ET LA RUÉE VERS L'OR.

On ne pourrait guère écrire une histoire du cinéma sans consacrer un chapitre entier à Charlie Chaplin. Son nom est sur toutes les lèvres et sa silhouette dans tous les yeux. Il est le seul type cinématographique que nous ait révélé l'écran, le seul poète aussi, le seul acteur que l'imagination place immédiatement, vêtu du costume traditionnel, dans son unique domaine. Il n'existe pas ailleurs que dans le cinéma et il doit se trouver un public pour lui refuser une vie sociale avec des vêtements, une langue pour s'exprimer et un domicile où vivre. On rencontre dans les campagnes reculées des gens assez heureux pour s'imaginer qu'un film naît de lui-même, comme un chant, dans l'appareil de projection. A quel spectateur Charlot n'a-t-il pas donné, au moins pendant une seconde, l'impression d'être né ainsi ? On n'est pas autrement légendaire !

Le *Gosse* et le *Pèlerin* avaient révélé une nouvelle manière de Charlot, moins trépidante et moins légère. *La Ruée vers l'or*, le dernier film, en est l'aboutissement. Toute fantaisie s'appuie sur un terrain solide et cependant rien n'est moins un film avec un commencement, un milieu et une fin. C'est un poème que Charlot vit comme d'autres auraient pu l'écrire ou le concevoir; c'est une grande leçon de cinéma ; c'est aussi un document dont l'importance profonde, cachée par le déroulement excen-

trique ou plaisant de la pellicule, n'apparaît pas encore.

La Ruée vers l'or... on sait l'acharnement des hommes à tout oublier et à tout risquer pour découvrir le métal formidable. Une première image nous les montre enfouis dans les fourrures, bourrés d'illusions, sans un regard de pitié pour ceux qui meurent d'épuisement le long de la neige. Voici que Charlot passe à son tour. Mais il n'emprunte pas la route de tout le monde et il a conservé son costume éternel, ses accessoires connus. Alors l'Alaska devient une terre de poésie et l'or semble ne plus être la définition d'aucune richesse. Mais c'est Charlot cependant qui traduit et commente jusqu'à la bouffonnerie ou à l'angoisse, le vertige mental des chercheurs, leur égoïsme, la légende de l'or et même l'endroit terrible où des destinées se jouent.

Tous les films de Charlot pourraient s'appeler Charlot, et il est bien vrai que le scénario n'est envisagé que pour un renouvellement secondaire et commercial. Les grands artistes font toujours la même chose et ne s'éloignent jamais des quelques conceptions sentimentales entre lesquelles tient la vie. On les reconnaît à leur vocabulaire, qu'il soit physique ou littéraire. Le cinéma c'est de la poésie physique. Charlot demeure éternel et fatal. Nul n'invente moins que lui ; au contraire, il descend vers le simple ; autrefois il était moins aisé, moins familier avec la plus naïve mécanique humaine. On devine, à le voir vivre sur l'écran, qu'il méconnaît encore plus qu'il ne l'a dit ce qu'on entend par un film d'art, là où l'intérêt a besoin d'architectures en carton, d'événements invraisemblables, là où l'émotion se construit.

Voici une suite d'événements, une foule, un bar, des aventures, des passions. C'est un film, mais un film inactuel, sans aucun rapport avec la réalité immédiate. Charlot vient se mêler à ces événements, s'introduire dans la foule. Il faut remarquer qu'il est, dans chacun de ses films, le solitaire, l'abandonné ; une grande partie de la force tragique de ses productions provient de cette attitude contemplative qui le porte à exagérer naturellement, à déformer, à dévier de leur traduction physique normale, ces mille et mille sentiments qui passent au fond du cœur humain. Charlot est un caricaturiste tendre.

Le résultat est d'ailleurs identique, qu'il soit amené par des péripéties tragiques ou bouffonnes.

Que nous ouvrions une porte avec précaution, qu'il arrive que nous ayons à éviter un personnage déplaisant, que nous attendions une femme ou que nous soyons las de vivre, nous agissons toujours avec une certaine couleur sentimentale. Il n'y a guère de flegme parfait avec soi-même. Chaque geste physique s'accompagne d'un travail intérieur que le visage révèle. Ces sentiments courants, Charlot les extériorisera avec plus de grâce ou de force ou de retenue ou de pathétique qu'un autre ; cette banalité affective et quotidienne il la déformera à l'écran, en montrera ou l'humour profond ou l'affreuse tristesse. Et c'est par là qu'il est un comique et un tragique de génie.

Dans la *Ruée vers l'or*, il est plus acteur encore que jamais. Il y a dans ce film une fantaisie autour de quelques prétextes humains et une séduction physique dans chaque scène qui sont absolument admirables. Aucun choc, aucune longueur, aucune lacune. Le film commence et retourne à l'ombre comme une belle courbe.

Jamais Charlot qui, il y a longtemps, avait commencé par *déformer* le costume, n'a plus intelligemment usé de ce moyen de l'art moderne, et dans un domaine où l'on risque de tomber à chaque instant dans l'absurdité. Au contraire, il y a des moments où la déformation humoristique de tel ou tel sentiment le souligne avec tant de force et de vérité, le cerne d'une telle précision physique, que l'on est gagné par l'émotion la plus poignante. Ainsi par exemple quand Charlot s'aperçoit que les invitées attendues ont plus de quatre heures de retard, il se lève, s'approche de la porte et regarde simplement dans la direction du bal où elles dansent. Alors son visage se tend douloureusement, et sa gorge, à chaque souffle, retient un sanglot ; c'est le seul mouvement visible dans cette image, mais de quelle intensité ! On ne saurait jouer avec une simplicité plus exacte ni plus terrible. Puis, selon la grande formule shakespearienne, l'intrigue retourne à la comédie sentimentale, au vaudeville, à la farce, au dénouement public et satisfaisant. *La Ruée vers l'or* est quelque chose comme un film-synthèse, où Charlot, d'ailleurs très bien entouré, a prodigué le meilleur de ses connaissances techniques et le trésor de sa fantaisie humaine. Quel regret de ne rien pouvoir dire de ces choses intraduisibles : la faim de Jim Mac Kay, la photographie de Georgia que Charlot

veut dissimuler, le coup de l'horloge, la joie exubérante de Charlot quand il se croit aimé et cette danse des petits pains où il étale son savoir chorégraphique avec une grâce, une séduction et un humour incomparables. Il y a là quelques mètres de pellicule dignes de l'anthologie.

La partie purement technique, la mise en scène, la succession des images, les photographies dont quelques premiers plans sont d'une réussite étonnante, mériteraient une étude à part. Charlot a depuis longtemps compris que le cinéma est un art de technique.

ANDRÉ BEUCLER

*
* *

NOTULES

André Thérive a traduit pour un public limité *le Jardinet de Gaufroy le louche* (Champion) et fait revivre son auteur, Walafrid, dit Strabon, avec une sympathie qui n'exclut point la malice. Le savant moine, « homme de cette Renaissance carolingienne qui faillit devancer la véritable de plus de sept cents ans », exaltait avec une conviction touchante les vertus symboliques et pharmaceutiques des plantes qui poussaient en son courtil. Son lyrisme ne se borne pas aux lis ni aux roses ; il se déploie en faveur de la citrouille aussi, et du melon et de l'absinthe qui guérit le mal aux cheveux. « L'amour sans cesse élargi » de son petit jardin l'inspira bien qui lui valut les éloges de Huysmans et Gourmont ainsi que l'amitié de son élégant traducteur.

D'anciens textes traduits ou adaptés Thierry Sandre a tiré *l'Histoire Merveilleuse de Robert le Diable* (Malfère) : sous cette forme la légende fournit un excellent roman où l'intérêt ne languit jamais. La duchesse de Normandie ayant douté de Dieu et invoqué l'Autre, son fils porta le poids de ce péché et fut vraiment, en sa jeunesse, Robert le Diable. Mais il expia ses crimes par une terrible pénitence : condamné à l'abjection et au silence, il sauva trois fois la Ville Sainte. Le Pape l'avait absous, l'Empereur lui offrait sa fille qui l'aimait. Thierry Sandre nous dit que dans le Mystère de Robert le Diable tout se dénoue par un mariage ; lui, implacablement fidèle au roman, a voulu que son héros terminât sa vie en saint ermite. Qui oserait l'en blâmer ?

*
* *

Le Symbolisme de l'Apparition, écrit par Léon Bloy en 1879-1880, fut conservé par lui en manuscrit. Mme Bloy le publie aujourd'hui (Lemercier). Certains passages portent déjà la marque du grand vision-

naire-pamphlétaire ; mais il y faut moins chercher un ouvrage composé sur l'apparition de la Salette qu'un libre jaillissement d'imaginations et d'interprétations symboliques.

*
* *

Quelques témoignages de jeunes. D'André Madeline, *Nos vingt ans* (Calmann), impressions et croquis de quatre années de guerre dans l'artillerie, crayons alertes et véridiques en marge de la vérité officielle. De Jacques d'Arnoux, *Paroles d'un Revenant* (Plon), pages intenses non seulement par le dramatique du récit vécu — croisières aériennes, tête à tête de 26 heures avec la mort entre les deux tranchées hostiles, 60 mois d'hôpitaux — mais aussi par leur caractère de bréviaire d'énergie. Ce journal relate en effet l'effort quotidien d'une volonté acharnée à capter la lave du sublime pour en nourrir un mysticisme animé d'images bibliques et de l'héroïque furie de Michel-Ange.

Autre appel à l'énergie, cette méditation de Pierre de Massot, *Saint-Just ou le divin bourreau*, imprimée sans lieu mais non point sans date. Le charme qui avait agi déjà sur Marie Lenéru, Pierre de Massot l'analyse : « La plus belle leçon d'énergie « féroce », Saint-Just nous la donne avec sa grâce de jeune déesse. » Eloquemment il développe cet évangile : révolution perpétuelle, terreur, pureté, renoncement, insurrection contre la logique au nom de l'esprit. Si, comme on l'espère, une ardeur créatrice provoque la sympathique virulence de ce manifeste, Pierre de Massot dépassera ce relais du mythique Saint-Just : pour créer, il ne faut pas s'encombrer d'un cadavre.

« Toutes les femmes sont des épisodes » conclut Florian Delhorbe après *Une Saison chez les Femmes* (Editions du Siècle) où il a évoqué, avec une plaisante âpreté, « le côté pile et le côté face », les malentendus du désespoir et du bonheur, les contradictions du cœur « nomade et sédentaire », troublé par les aveux de la femme vêtue comme par les secrets de la femme nue. Le malheur des hommes vient peut-être de prétendre fondre tant d'épisodes en une de ces épopées didactiques dont Poë dénonçait l'inanité. Aussi l'*Ariane* (Kra), de G. Ribemont-Dessaignes, demeure-t-elle un épisode imaginatif, débauche chaste ou, si vous préférez, littérairement impudique : le film se déroule capricieusement d'une constellation à un orang-outang, annonce et terme de la carrière d'une Ariane nue dont « les araignées d'étoiles » tendent le fil.

*
* *

Marius Gerin présente un inédit de Claude Tillier, *De l'Espagne* (Aveline). Ce n'est qu'une esquisse, inspirée par un souvenir personnel

de la guerre de 1823 ; mais l'aventure est agréablement contée, avec des types pittoresques groupés autour d'un grand seigneur traqué pour avoir voulu « rendre l'Espagne heureuse et indépendante ». Dans *Rendez-vous Espagnols* (Plon) Jérôme et Jean Tharaud étudient la solution fournie, un siècle plus tard, au même problème par un joueur optimiste. Se réservant seulement de régler l'éclairage, ils laissent parler directement Alphonse XIII, Primo de Rivera, Romanones, indirectement Moulay-Hafid et Lyautey ; à l'arrière-plan apparaissent une Espagne lasse et un Abd-el-Krim menaçant. Ainsi les Tharaud manient le burin de l'historien avec l'aisance de parfaits diplomates.

Salé la Barbaresque, « ville idyllique » disent les Tharaud dans leur préface aux *Esclaves de Mequinez* (Monde Moderne), roman discret où Mme Nancy George a découpé en épisodes dramatiques la relation d'une mission des Rédemptoristes en 1700. De la même « ravissante et intacte ville blanche » Mme Alice-Louis Barthou parle avec tendresse dans *Au Moghreb parmi les fleurs* (Grasset), notes d'un voyage pascal, hymne de reconnaissance à l'Islam. Salé n'est-elle pas un symbole du dommage littéraire que le Maroc pourrait causer à l'Algérie ? Aussi faut-il accueillir la riposte, *Notre Afrique* (Monde Moderne), anthologie de 14 conteurs algériens, voix de cette « latinité africaine » qu'exalte leur introducteur, Louis Bertrand. Gardons à leur manifestation son caractère collectif : inégalement réussis, ces tableaux de la vie algérienne et de ses prolongements français manifestent une réelle vitalité et une ardeur pleine de promesses.

Présentation des Haïdoucs (Rieder) : dans un vallon roumain, par une matinée d'octobre, Panaït Istrati ordonne que chacun des haïdoucs, les bandits-paladins, se dresse et conte comment il est parti en haïdoucie. Cela nous vaut cinq récits d'atrocités d'une puissante monotonie sur lesquels se détache, complexe et nostalgique, la confession de Floarea l'amazone.

Dans *Sous le règne de la licorne et du lion* (Monde Moderne), Elian J. Finbert livre les souvenirs d'un juif critique et internationaliste engagé au Jewish Battalion, mais qui ne croit pas au sionisme et souhaite la révolte de tout l'Orient contre l'Angleterre. La position équivoque du narrateur rend parfois pénible cette révélation des dessous d'une croisade ; l'intérêt n'en est pourtant pas contestable. Joignez à ce livre le consciencieux rapport de Josué Jehouda, *la Terre Promise* (Rieder), et vous obtiendrez assez bien les deux perspectives — éternel mécontentement, éternel espoir — caractéristiques des œuvres d'Israël.

Sous ce titre *Marehurehu* (Librairie de France) qui évoque la « clarté entre le jour et la nuit », Marc Chadourne et Maurice Guierre ont composé une anthologie maorie : légendes cosmogoniques, odes

épiques, élégies, paroles à danser, chansons. Et la traduction de ces textes ne dément pas ce que leur préface nous promet d'originalité humaine et poétique. Quatorze illustrations de Gauguin stylisent cet exode imaginatif.

*
* *

Le *Paul Claudel* (Nouvelle Revue Critique) de Gonzague Truc est une monographie scrupuleuse, sympathique et quelque peu timide : elle montre « l'ouvrier de l'art intérieur » prenant possession du monde en Dieu, restituant à un monde faussé Dieu et sa gratuité. Chez Claudel, Gonzague Truc préfère le dramaturge catholique au poète lyrique et le loue avant tout d'avoir « su assujettir le démon poétique au métaphysicien. »

Avec une verve ingénieusement apprêtée, Pierre Lièvre étudie *Maurras* (Le Divan), plus précisément le conflit du cœur et de la raison chez le maître-critique dont il cite cette belle formule : « Un esprit critique vaut par l'action qu'il exerce au moyen des clartés qu'il fait. » Analysant ces clartés doctrinales, Pierre Lièvre s'étonne de certaines réactions maurrassiennes en face de Comte, France, Moréas. Cette surprise ne reflète-t-elle pas le préjugé qui fige Maurras en une manière de Paraclet ? J'imagine souvent que le rôle choisi par lui est plutôt celui d'éminence grise de l'Esprit, attitude subtile qui le maintient jeune tandis que vieillissent ses disciples.

Les *Lettres à Mélisande pour son éducation philosophique* (Le Livre) sont d'abord un spirituel manuel où Julien Benda débrouille les problèmes essentiels avec une grâce souriante. Leur ironie délicatement enveloppée achève la fresque satirique de *Belphégor :* « Le pragmatisme ou Eve victorieuse ». Mais un avertissement suit cette négation : « Le vent, depuis M. Paul Valéry, n'est-il pas au mépris de l'émotion et à l'adoration de la pure intelligence ? » Oui, le vent tourne, entraînant Mélisande ; le mouvement pourtant n'est point factice. La collection Maîtres et Jeunes d'aujourd'hui (Editions Crès) accueille *Le Bal du Comte d'Orgel*, beau livre qu'on nommerait un chef-d'œuvre s'il n'était si tendu dans le dessein de l'être. Paul Valéry préface une magnifique édition (Helleu) de ce *Discours dè la Méthode* qu'il déclare « à peu près incorruptible ». Dans son *Jules Lagneau* (N. R. F.), Alain nous rappelle que, pour atteindre son « poste d'homme » il faut passer de Spinoza à Descartes. Que le snobisme suive ou non, par delà l'anti-romantisme et l'anti-bergsonisme, une alliance se renoue avec le libérateur que Julien Benda appelle « le grand champion de l'esprit humain ». RENÉ LALOU

*
* *

LES REVUES

SUR L'ART DU ROMAN

M. Henri Rambaud publie dans la REVUE UNIVERSELLE (15 septembre) des *Réflexions sur l'art du roman.* Il y prend une position assez inattendue à l'égard de cette querelle du roman qui mit aux prises, l'hiver dernier, MM. Estaunié, Fosca, et d'autres. Voici quelques-uns des reproches qu'il fait au roman (tout en ne prétendant qu'à le définir) :

— L'intelligence pure et l'art souverain ont des ambitions plus hautes (que celles du roman) ; et le romancier n'y saurait prétendre sans renier l'œuvre qui lui est propre.

Et plus loin :

— L'art, sous sa forme la plus volontaire et dans la mesure où il est l'activité essentielle de l'esprit, ne peut tenir dans le roman qu'une place secondaire.

Là-dessus, M. Rambaud se lamente sur l'innombrable production de mauvais romans.

J'ai quelques remarques à adresser à M. Rambaud.

Qu'est-ce que cet « art souverain » dont il parle ? Serait-ce un art sans objet ? Serait-ce un art qui ne cherchât pas à créer ? Serait-ce une élégante parure qui dédaignât le corps qu'elle revêt. J'estime que toutes les facultés de l'âme concourent à la création d'un véritable roman. Qu'est-ce que cette opposition entre l'art et la vie ? C'est le propre de l'art, précisément, que de recréer la vie.

M. Rambaud ne voit-il pas que le roman n'est en danger qu'à cause de son extrême liberté et du dédain qu'il fait de l'art ? L'exemple est probant, de l'école naturaliste, qui sacrifia l'art par prétendu amour de la vie.

On ne méprise tant le roman que parce qu'on l'oppose aux anciennes formes. Or si Racine vivait aujourd'hui, ce ne seraient pas des tragédies qu'il écrirait, mais des romans (et d'autres œuvres d'ailleurs, qui correspondissent à l'*Abrégé de Port-Royal* et aux quatre *Cantiques spirituels*, car le roman, pas plus que la tragédie, ne peut satisfaire à tous les besoins d'un homme). Il semble au reste que la tragédie française se soit surtout éloignée des Grecs en mettant au premier rang les caractères (tandis qu'Aristote disait : « La tragédie est une imitation, non des hommes, mais des actions » *Poétique*). Cette peinture des caractères, dans la tragédie française, nous a menés au roman psychologique, qui est une forme essentiellement française, encore qu'elle laisse la place belle aux autres formes. Ce sont là des titres de noblesse, n'est-ce pas ?

Et je ne veux pas dire que le roman doive absolument avoir autant d'ornement que la tragédie, mais que son art profond doit être aussi riche. M. Rambaud cite le cas de Stendhal. Je le défie de montrer qu'il y a moins d'art dans *la Chartreuse* que dans *Andromaque*. C'est un art qui s'exprime autrement que celui de Racine ; c'est un art qui sait parfois s'effacer pour rendre tel fait plus sensible, tel personnage plus vivant ; mais voilà précisément le comble de l'art. M. A.

*
* *

LETTRES SUR LES PASSIONS

Ernst-Robert Curtius écrit dans la *Neue Zürcher Zeitung* (30 août 1925) à, propos de l'œuvre de Robert Siegfried, qu'Albert Thibaudet a examinée plus haut :

Les « Lettres et discours sur les Passions » nous font connaître une âme solitaire, haute et pure, — l'âme d'un sage et, si j'ose ainsi parler, d'un saint. L'auteur se rattache par ses origines à ce protestantisme français dont l'empreinte est si sensible chez un André Gide et un Jean Schlumberger. On s'en ferait une idée fausse d'après le protestantisme allemand. La culture allemande s'est développée sur la base même de la Réforme ; en France, au contraire, l'esprit protestant est comme un état dans l'Etat. Le protestantisme allemand a pu se déverser, et se perdre, dans l'humanisme des classiques, dans la philosophie transcendantale, dans le romantisme et la science de l'esprit. Le protestantisme français est resté toujours un corps étranger dans le système de la culture nationale. Il n'a pu s'amalgamer avec elle, mais par là même il a gardé son âme à lui, nullement affadie — une âme dont les traits principaux sont le rigorisme moral, l'intériorisation, l'analyse de soi.

et, plus loin :

On pourrait tenir pour un trait de latinité tardive, et bien français, cette valeur attribuée au Passé comme accompli, parfait, définitif, cette tendance à thésauriser les événements de l'âme. Un tel besoin de consolider en objets le mouvement même de la vie produit sur nous une impression d'étrangeté... Mais l' « amateur d'âmes » ne saurait parcourir sans un intérêt attentif ce domaine spirituel si calme, si reculé, que lui ouvrent les méditations de Robert Siegfried ; et la critique de la morale traditionnelle, qui occupe depuis Nietzsche tous les esprits libres et sérieux d'Europe, ne peut tenir pour négligeable un tel effort.

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LE FRANC ET LES DIFFICULTÉS PRÉSENTES

La livre baisse à New-York. Mais ceci ne nous consolera pas de voir fléchir à nouveau le franc. L'Angleterre, parce qu'elle est assez riche pour entretenir une armée de 1.400.000 chômeurs, — que deviendrions-nous, si nous étions obligés d'en faire autant ? — avait cru que sa monnaie devait normalement revenir au pair de l'or. C'était aller un peu vite. La voici de nouveau au-dessous. Mais la haute finance anglaise continue à se dresser contre les faits les plus patents. La politique traditionnelle de la Banque d'Angleterre était, depuis un siècle, d'élever l'escompte quand l'or avait tendance à quitter les caves et à sortir du pays. Le renchérissement du loyer de l'argent, attirait, en effet, les capitaux étrangers, provoquait en conséquence un reflux de l'or, monnaie internationale.

Conformément à cette tactique, la Banque d'Angleterre aurait dû, en septembre dernier, relever son escompte qui, maintenu à 4 % de juillet 1923 à mars 1925, avait été, alors, porté à 5 %, puis ramené à 4 1/2 le 6 août dernier, en effet, les exportations d'or de Grande-Bretagne ont atteint 5 millions de livres depuis le 6 août. Cependant le 1er octobre, la Banque a, inopinément abaissé le taux de son escompte à 4 %. Elle a ainsi voulu satisfaire les milieux industriels et commerciaux, qui se plaignent depuis longtemps, du ralentissement de leurs affaires et de l'élévation de leur prix de revient. Nous verrons ce que durera l'action de ce stimulant artificiel. Mais à Londres, comme ici, on vit au jour le jour.

Seuls, les Etats-Unis paraissent avoir une politique financière et économique qui dépasse les contingences. Il est vrai qu'ils possèdent les trois quarts de l'or extrait, depuis l'origine des temps, des mines de la planète, qu'ils produisent 60 % de la fonte et de l'acier, 52 % du charbon, 72 % du pétrole, produits dans le monde entier. Il est vrai,

que de débiteurs qu'ils étaient, il y a vingt ans, ils sont devenus créanciers de toutes les nations du monde et qu'ils entendent se faire payer.

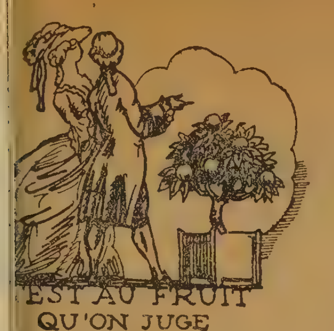
Mais à qui faire entendre que la France, et avec elle l'Angleterre, la Belgique, la Pologne, et demain l'Italie — pour ne parler que des principales nations débitrices de l'orgueilleuse république nord-américaine — pourront trouver, chaque année plusieurs centaines de millions de dollars, pour les verser, en cascades, dans les caisses du Trésor Américain ? Il est reconnu par toutes les compétences qu'un peuple n'en peut payer un autre avec les excédents de sa balance commerciale. Or, l'Amérique protectionniste ayant fermé ses frontières à toutes les exportations, l'Europe ne pourrait la rembourser qu'en concurrençant les industries américaines dans l'univers entier. Le gouvernement américain ne peut l'ignorer. Alors que veut-il ? Quelle pensée machiavélique poursuit tout au moins une fraction de la finance, de la presse et des cercles politiques des Etats-Unis ; qui s'acharne à soutirer de notre continent jusqu'au dernier sou ?

On sait maintenant que l'emprunt autour duquel on avait tort de faire graviter notre avenir, ne résoudra pas la principale des difficultés, et quelles procédures de consolidation imaginer maintenant qui ne soient pas elles-mêmes emportées dans un affaissement général de l'esprit public ?

S'apercevra-t-on enfin dans les milieux où s'élabore, non sans incohérence notre politique financière, qu'il y a une limite à la productivité de l'impôt et qu'au delà de cette limite, l'organisme économique, qu'au lieu de jouer librement, ploie sous le faix ? En août, il est rentré beaucoup moins d'argent dans les caisses du Trésor qu'en février, mars et avril 1924. En somme, ni le double décime de la loi des finances du 22 mars 1924, ni les surtaxes énormes de la loi des finances du 13 juillet 1925, n'ont donné jusqu'ici ce que l'on en attendait.

Encore est-il heureux que notre production industrielle, comme en témoignent les statistiques de la production du charbon, de la fonte, et de l'acier, ait continué à s'accroître. Mais il y a dans nos exportations des signes de fléchissement. Et, n'est-il pas déplorable d'avoir à constater, par exemple, que pour le 1er semestre 1925, nous ne venions plus, pour le trafic maritime à travers le canal de Suez — et le transit à travers l'isthme est un index économique de premier ordre — qu'au cinquième rang, après l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie ? Nous avons besoin plus que jamais de développer tous les ressorts de notre activité économique si nous ne voulons pas succomber dans la lutte mondiale pour les débouchés.

LÉON VIGNEAULT



LE MOIS LITTÉRAIRE CHEZ GRASSET

MMANUEL BERL

Méditation sur un Amour défunt 7.50

ERRE DOMINIQUE

(Grand Prix Balzac 1924)

Les Mercenaires . . . . 9. »

ANÇOIS DUHOURCAU

(Grand Prix du Roman 1925)

La Demi Morte 6.50

NDRÉ CHAMSON

Roux le Bandit. 7.50

LBERT MARCHON

Le Bachelier sans Vergogne 7.50

ENRY POULAILLE

Ames Neuves. 7.50

OUARD SCHNEIDER

Les Heures Bénédictines. . . . . 9. »

NDRÉ THÉRIVE

(Grand Prix Balzac 1924)

La Revanche 7.50



R. F.

VIENNENT DE PARAITRE

Série documentaire orange

PIERRE MAC ORLAN

IMAGES SUR LA TAMISE

OXFORD — NEW-SCOTLAND YARD — POPLA

Un volume : **7** fr. **50**

Collection de la Revue Européenne *N°*

PIERRE GIRARD

LORD ALGERNON

Un volume : **12** fr.

KRA, ÉDITEUR

N. R. P.

N. R. F.

ENT DE PARAITRE

L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

COMPOSÉE
PAR CHARLES SOREL

EN LAQUELLE SONT
découvertes les plus subtiles finesses et trompeuses inventions tant des hommes que des femmes, de toutes sortes de conditions et d'âges.

Non moins profitable pour s'en garder, que plaisante à la lecture.

Nouvelle édition conforme à l'unique exemplaire connu de l'édition princeps de 1623, et ornée de 17 eaux-fortes et 16 compositions par

MARTIN VAN MAELE

e volume, imprimé par MAURICE DARANTÈRE, à Dijon, a été tiré à :

emplaire sur Japon impérial (n° 1) contenant les dessins originaux des eaux-fortes haussés de couleurs à l'aquarelle et les dessins originaux des compositions, une ite définitive et trois états des planches, dont un état tiré en couleurs à la oupée.. .. .. **8.000** fr.

exemplaires sur Japon impérial (nos 2 à 11), contenant une suite définitive et ois états des planches, dont un état tiré en couleurs à la poupée .. .. **800** fr.

xemplaires sur papier de Hollande (nos 12 à 42), contenant une suite définitive et ux états des planches .. .. **280** fr.

xemplaires sur papier de Madagascar (nos 43 à 103), contenant une suite définitive deux états des planches .. .. **225** fr.

exemplaires sur papier pur fibre de Enoshima (nos 104 à 1203), contenant la suite finitive.. .. .. **120** fr.

(Ces prix comprennent la taxe de luxe)

. F.

LE MIROIR DU LIVRE D'ART

3ibliographie Mensuelle des Editions illustrées et à tirage limité

Directeur : HENRI MESLIN ; Secrétaire de la Rédaction : LOUIS CHATEL

Rédaction-Administration : LIBRAIRIE LEMERCIER

5, place Victor-Hugo, PARIS-XVIe

R. C. S. 216.126 B — Téléphone Passy 86.12

E MIROIR DU LIVRE D'ART, Bibliographie mensuelle des Editions d'Art, vous tiendra au courant de l'activité littéraire du point de vue bibliophile et publiera en chroniques régulières les projets des éditeurs et des artistes.

nnoncera les ouvrages de luxe illustrés ou non et les éditions originales sur grands papiers et à tirage restreint, tous les ouvrages en souscription et à paraître.

ous renseignera sur tout ce qui concerne le beau livre : Illustrations, formats, typographie, mise en page, couverture, etc...

ubliera des reproductions de toutes sortes : Bois, eaux-fortes, pages de texte, etc...

ubliera des études sur les Artisans du Livre : Graveurs, Aquafortistes, typographes, relieurs, etc...

E MIROIR DU LIVRE D'ART sera rédigé par une élite de spécialistes et techniciens : Ecrivains, artistes, typographes, libraires, etc...

araîtra tous les mois en fascicules de haut luxe de 16 à 32 pages imprimées sur beau papier vergé, dans le format in-4° carré (22 × 28).

ubliera des numéros spéciaux et hors série qui seront fournis aux abonnés sans augmentation de prix.

ra la revue la plus importante, la plus luxueuse et la moins chère consacrée aux Arts du Livre.

E MIROIR DU LIVRE D'ART sera à la fois la Revue, la Bibliographie, le Magazine technique, artistique et littéraire indispensable aux Bibliophiles et aux Libraires.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE ET COLONIES	ETRANGER (Pays ayant adhéré à la convention de Stockholm	ETRANGER (autres pays)
40 fr.	**45** fr.	**50** fr.

Il sera tiré sur papier des Manufactures Impériales du Japon un nombre très limité d'exemplaires. Prix de l'abonnement annuel . . . . **200** fr.

Adresser tout ce qui concerne l'administration, abonnements, publicité, etc..., M. l'administrateur du ***Miroir du Livre d'Art***, 5, Place Victor-Hugo, PARIS-XVIe.

R. F.

R. F.

LA REVUE NOUVELLE

Revue littéraire paraissant le 15 de chaque mois

DIRECTEUR : Y. MANUEL LELIS — SECRÉTAIRE : GEORGES PETIT

LA REVUE NOUVELLE a publié dans ses huit premiers numéros des textes d…

VALERY LARBAUD
MIGUEL DE UNAMUNO
ERNST ROBERT CURTIUS
RAINER MARIA RILKE
HENRY DE MONTHERLANT
JEAN FAYARD
ARTHUR HONEGGER
EMMANUEL LOCHAC

AU SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 OCTOBRE

Trois scènes de ***Divines Paroles,*** tragicomédie par VALLE INCLAN
Mémoire, l'ennemie, par RENÉ CREVEL
Joyce à la Revue des Deux Mondes, par GEORGES DUPLAIX

DANS LE NUMÉRO DU 15 NOVEMBRE

Notes sur la genèse du drame intellectuel, par GEORG KAISER
(réunies et traduites par J. BENOIST-MÉCHIN)
les seules pages que le grand dramaturge allemand, le célèbre auteur de *Gaz*,
ait écrites en dehors de son théâtre
et
Sépulture, par JEAN CASSOU

LA REVUE NOUVELLE PUBLIERA ENSUITE

Quelques traits du visage anglais, par ANDRÉ MAUROIS
des ***poèmes*** de THOMAS HARDY
une ***nouvelle*** de JAMES JOYCE
et des textes de ANDRÉ BEUCLER, JOSEPH DELTEIL, GEORGES DUHAMEL, J. KESSE…
RAMON GOMEZ DE LA SERNA, JACQUES SINDRAL, etc., etc.

DANS CHAQUE NUMÉRO

LA GALERIE DES CONTEMPORAINS

et des Chroniques sur les Livres, les Théâtres et les Ecrans

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

2, rue Dufrénoy (182 bis, avenue Victor-Hugo), PARIS-XVIe Téléph. : Passy 92…

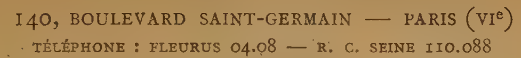
LE NUMÉRO : **4** fr.

ABONNEMENTS	France	(un an) ..	**40** fr.	—	(six mois) ..	**25** fr.
	Etranger	— ..	**50** fr.	—	— ..	**30** fr.

LA REVUE NOUVELLE EST VENTE CHEZ

ARNAUD, 26, avenue de l'Opéra ; BERGER-LEVRAULT, 229, boulevard Saint-Germa… FAST, 13, rue Royale ; FLOURY, 1, boulevard des Capucines ; GALLIMARD, 15, bou… vard Raspail ; LA MAISON DES AMIS DES LIVRES, 7, rue de l'Odéon ; LE SOUDI… 174, boulevard Saint-Germain ; PICART, 59, boulevard Saint-Michel ; STOCK, place… Théâtre-Français ; VAN DEN BERG, 120, boulevard du Montparnasse.





ÉDITIONS BOSSARD

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS (VIe)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 04.08 — R. C. SEINE 110.088



La Collection de luxe et de Bibliophilie

Les Meilleures Œuvres dans leur meilleur Texte

s'est affirmée, dès le premier volume publié, comme l'événement littéraire bibliophilique, typographique et de critique de l'année 1925.

Au point de vue *typographique* et en tant qu' « objet fabriqué », cette collection, ın style sobre, est, à tous égards, hors de pair.
Elle s'impose aux bibliothèques les plus exigeantes.
Au point de vue *littéraire* et critique, la collection des *Meilleures Œuvres dans leur illeur Texte* publiera successivement les œuvres de premier plan de la littérature nçaise, celles que tout « honnête homme » se doit d'avoir dans sa bibliothèque. .e sera capitale et sûre, chacun des ouvrages publiés étant collationné avec soin .t sur le manuscrit original, soit sur la première édition, soit sur la meilleure des itions publiées du temps de l'auteur et revue par lui.

Premiers volumes parus :

STENDHAL. — **Le Rouge et le Noir.** *Chronique du* XIXe *siècle.* Texte établi par :NRI MARTINEAU. Orné d'un portrait et d'un frontispice pleine page en gravures ginales au burin par OUVRÉ. Deux volumes.. .. .. *Epuisés.*

CHODERLOS DE LACLOS. — **Les Liaisons dangereuses.** Texte établi par NÉ DE PLANHOL. Orné, en grav. originales, d'un portrait par OUVRÉ et d'un ntispice pleine page par COSYNS. Deux volumes.

En souscription :

RACINE. — **Théâtre religieux** suivi des **Poésies sacrées.** Texte établi par ›NZAGUE TRUC. Orné de gravures originales au burin, par GANDON et OUVRÉ. Un vol.

Prix de RACINE. — **Théâtre religieux :**

Auvergne (50 ex.)	**150** fr.
Madagascar (100 ex.)..	**100** fr.
Lafuma (1.850 ex.)	**30** fr.

R. F.



Dans

La Collection Edmond Jaloux

ont paru en 1925 :

ŒIL-DE-DIEU

par Franz HELLENS

ÉLOGE DE LA FOLIE

par Jean CASSOU

L'HOMME ET LA MONTAGN

par Marcel ROUFF

L'INCERTAIN

par Maurice BETZ

DE SABLE AU CHEF D'AZU

par Jean BESLIÈRE

LE VALET DE CŒUR

par Robert BOUDRY

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES ________ 7.5

L'ATELIER

Direction CHARLES DULLIN

ACE DANCOURT — TÉLÉPHONE NORD 49-24

SAISON 1925-1926

RÉPERTOIRE

PIÈCES NOUVELLES

LAME SOURDE	Pièce en trois actes par J. NEIS
QUE FEMME VEUT ..	Pièce en trois actes par H. PRALADÈS
SERAS MÉDECIN . ..	Pièce en trois actes par MM. JEAN MATHIEU et G.-J. TACNET
MA ou LA RÉVOLUTION DE 48	Comédie en trois actes par ROGER FERDINAND
DIVINE (NOSTRA DEA)	Pièce en quatre actes par BONTEMPELLI
NE VOUS AIME PAS ..	Pièce en trois actes par MARCEL ACHARD
ROLE DU MARI	Comédie en trois actes par LUIGI PIRANDELLO
MAITRE DE LA VIE ..	Pièce en trois actes par ROBERT COULON
ESSENTIEL	Pièce en quatre actes par EVREINOFF
IMÉRO 8..	Pièce en trois actes par JARL PRIEL
COMTE ALARCOS. ..	Drame en cinq actes par JACINTO GRAU
S SURHOMMES.	Farce en trois actes par HUBERT PAJOT

ADAPTATIONS

ICÈNE ou LA FEMME SILENCIEUSE	Adaptation en quatre actes de la farce de BEN JONSON par MARCEL ACHARD
S OISEAUX	Comédie en deux actes d'ARISTOPHANE adaptée pour la scène française par MARIO MEUNIER

PIÈCES EN UN ACTE

S SERMENTS D'USAGE	Comédie par M. ADEEM
OUCHE D'OR CLOSE ..	Pièce par PIERRE VILLOTEAU
A FARCE DES IDÉES ..	Divertissement par FERNAND DIVOIRE
BOURGRE	Par ANDRÉ CUEL
AVENTURIER	Par JEAN VARIOT

Le 15 Octobre : **La Lame Sourde**

En Novembre : **Epicène** ou **La Femme Silencieuse**

R. R.